

Fiche de lecture :

L'Enfant-héros dans le roman du XIX^e

La CASDEN vous propose autour de la thématique de l'Enfant-héro dans le roman du XIX^e, une sélection d'ouvrages de la littérature française téléchargeables gratuitement, assortis de leur fiche de lecture.

Un dossier proposé par :



Carroll	Alice au pays des merveilles	1865/traduction : 1869
Comtesse de Ségur	Les Malheurs de Sophie	1858
Daudet	Le Petit Chose (1^{ère} partie)	1868
Dickens	Oliver Twist	1838/traduction : 1841
Hugo	Les Misérables (t.1) : <i>Fantine</i>	1862
	Les Misérables (t.2) : <i>Cosette</i>	1862
	Les Misérables (t.3) : <i>Marius</i>	1862
	Les Misérables (t.4) : <i>Rue Plumet</i>	1862
	Les Misérables (t.5) : <i>Jean Valjean</i>	1862
	L'Homme qui rit	1869
Le Roy	Jacquou le Croquant	1899
Malot	Sans famille (t.1)	1878
Renard	Poil de Carotte	1894
Sand	François le Champi	1848
Stevenson	L'Île au trésor	1883/traduction : 1885
Vallès	L'Enfant	1881

Texte de présentation

Ce dossier s'intéresse à l'enfant-héros dans la littérature et, plus particulièrement, dans le roman du XIX^e. En effet, la littérature de ce siècle s'est fortement intéressée à l'enfant, en en faisant un personnage à part entière, puis un héros.

1.1 L'évolution de la place de l'enfant dans la société

Pour bien comprendre la place qu'occupe l'enfant (Voir *Clin d'œil N°1*) dans la société du XIX^e, il est indispensable de comprendre comment celle-ci a évolué au fil du temps.

1.1.1. L'enfant avant le XIX^e

Dans la Préhistoire, la famille n'était pas celle que l'on connaît de nos jours (famille nucléaire avec père, mère et enfants), mais une très famille élargie, une organisation familiale clanique de 20 individus maximum, qui privilégiait la filiation par la mère (d'où l'expression de *sociétés matrilineaires*). Mais, il n'existe pas de données précises sur le statut réel de l'enfant dans cette société, c'est pourquoi, nous commençons cette étude à partir de l'Antiquité.

1.1.1.1. Dans l'Antiquité

En ce qui concerne l'Antiquité grecque, les informations aujourd'hui disponibles concernent surtout la vie à Athènes et à Sparte, dans les classes favorisées, celle des citoyens. La famille grecque est une structure sociale essentielle, fondée sur le mariage. La citoyenneté est transmise aux garçons qui héritent du bien paternel. Quant aux filles, elles sont mariées à un autre citoyen de la cité. A la naissance, l'enfant est soumis à un droit de vie et de mort exercé par son père ou par la société civile, qui décide de le garder ou bien de s'en débarrasser. A cette époque, l'avortement, en principe interdit, est cependant pratiqué. Jusqu'à 7 ans, l'enfant est élevé dans sa famille. A partir de 7 ans, il est confié à un esclave qui veille sur lui et le conduit auprès du grammairien, maître chargé de lui apprendre la lecture, l'écriture, la mythologie et le calcul. A l'adolescence, la fille est conduite au mariage. Quant au garçon, il est confié au *pédiatribe* qui lui enseigne la gymnastique et au sophiste qui est chargé de son développement intellectuel. Ces deux maîtres établissent avec lui des relations homosexuelles, parfaitement admises et codifiées à Athènes, ainsi qu'à Sparte.

Dans l'Antiquité romaine (VIII^e av. J.C.- V^e apr. J.C.), le père tient, sous son pouvoir (*Patria potestas*), épouse, enfants, gendres, belles-filles, esclaves et personnes *in mancipio*, ainsi que tous les biens leur appartenant. La paternité biologique n'entraîne aucune responsabilité particulière. La volonté de se constituer père se manifeste dans un rituel, le *tollere liberum*, qui atteste de la paternité juridique : la sage-femme dépose le nouveau-né aux pieds du père ; si c'est un garçon, il l'élève à bout de bras et l'appelle à la vie ; si c'est une fille, il ordonne seulement qu'on la nourrisse. Faute d'accomplissement de ce geste, l'enfant est voué à la mort ou abandonné. Tant que le père vit, les enfants, même devenus

adultes, sont soumis à son pouvoir et n'existent que par rapport à lui. Ils ne disposent d'aucune ressource propre et ne peuvent prendre aucune initiative. Cependant, vers la fin de la République (-27 avant J.C.), la *Patria potestas* commence à diminuer. Le droit de vie et de mort est remplacé par le droit d'appliquer des punitions et le droit du fils de famille à avoir son propre patrimoine est peu-à-peu reconnu. L'éducation des enfants est fortement imprégnée de la culture grecque, car, dans les classes aisées, la formation se fait par des esclaves grecs fortement instruits. Jusqu'à 7 ans, l'enfant est élevé dans sa famille. De 7 à 12 ans, à part certains enfants de familles riches instruits à la maison par un précepteur (*praeceptor*), la plupart des enfants, filles et garçons de patriciens ou de plébéiens, vont à l'école (*ludus*) où ils sont instruits par le maître (*magister*) qui leur apprend à lire et à écrire le latin. Les écoles primaires, généralement bon marché, sont situées dans les rues commerçantes. Le pédagogue (*paedagogus*) est l'esclave chargé d'y accompagner les enfants. Avant la puberté, les petites filles sont souvent données en mariage à un mari qui les éduque. D'autre part, certaines sont choisies, entre 6 et 10 ans, pour devenir Vestales (Voir [Le Saviez-vous ? N°1](#)). De 12 à 16 ans, garçons et filles vont dans des écoles secondaires (*grammaticus*) où ils sont instruits par le maître (*magister*) qui leur apprend de la grammaire, de l'Histoire, un peu de géométrie et des textes d'auteurs classiques. Les filles sont séparées des garçons et apprennent en plus la poésie et la musique. Chez elles, elles apprennent l'art de la cuisine et de la couture. A 16 ans, seuls les garçons peuvent poursuivre leurs études dans des écoles supérieures (*rhétor*) dans lesquelles ils perfectionnent leur art oratoire et apprennent le droit ou la philosophie. Les plus riches vont dans de prestigieuses écoles. L'apprentissage est fondé sur le par cœur. De plus, des châtiments corporels sont appliqués dans toutes les écoles : usage de la baguette en bois (fêrule) et des lanières de cuir. En effet, l'éducation applique une logique de dressage des enfants, qui sont considérés comme des êtres dénués de réflexion, de logique ou même d'intelligence propre. A partir du III^e, le droit institue deux âges de l'enfant : la petite enfance (*infantia*) qui va de la naissance jusqu'à 7 ans et l'enfance (*pueritia*) qui va de 7 ans jusqu'à 16 ans. Avec l'apparition du Christianisme, puis sa déclaration comme religion officielle de l'Empire Romain (392, sous Théodose), la *Patria potestas* diminue fortement. En effet, pour l'Eglise, l'accès de l'âme des enfants à la vie éternelle importe plus que la qualité d'héritier et de continuateur. Avec l'effondrement de l'Empire romain, celle-ci reprend en main la formation de base donnée dans les écoles et crée une nouvelle école, associant instruction littéraire et éducation religieuse.

Que ce soit dans l'Antiquité grecque ou romaine, la situation la plus commune des enfants du peuple est la maltraitance. La situation est pire pour les enfants d'esclaves qui, eux-mêmes esclaves, sont considérés comme des animaux, des objets pour jouer ou même des objets sexuels, surtout, dans l'empire romain, avec Caligula et Néron.

1.1.1.2. Au Moyen âge (V^e-XIV^e)

Au début du Moyen Age, la structure familiale est la famille élargie (parents, enfants, gendres, belles-filles, serviteurs et esclaves), mais, peu à peu, la famille nucléaire devient la cellule de base de l'organisation sociale. Le père a une autorité plénière (*mundium*) sur sa famille. L'autorité sur le fils cesse, dès que celui-ci à l'âge de porter les armes (vers 12 ans). Quant à la fille, elle demeure toute sa vie sous l'autorité de son père, puis sous celle de son

époux. A la différence de la paternité romaine, le Moyen Age tient compte du lien biologique. La vie fœtale de l'enfant est prise ne considération par les parents eux-mêmes, par les médecins et par les juristes. Le fœtus a des droits : il est considéré comme héritier à part entière ; il reçoit son statut d'homme libre ou de serf in utero ; il peut être frappé de taxes sur sa personne (par exemple, lors des péages), et ce jusqu'à la fin du XIV^e. Le nouveau-né acquiert son statut juridique au moment précis où il crie. Au XIII^e, Le taux de mortalité infantile est très élevé (1/3 des enfants meurent avant l'âge de 5 ans), mais est accepté par fatalisme. L'Eglise condamne les pratiques imprudentes confinant à l'infanticide, comme, par exemple, coucher un nouveau-né dans le lit parental. A partir du XIV^e, on assiste au début du processus d'individualisation de l'enfant, avec les femmes qui demandent de plus en plus l'assistance d'accoucheurs savants.

De la naissance à 7 ans, c'est l'*infantia*, avec un début d'éducation, à partir de 5 ans : apprentissage des bonnes manières et de la foi religieuse. Si la vie de l'enfant est facile dans les familles nobles, elle l'est beaucoup moins chez les familles pauvres, où celui-ci est souvent victime de mauvais traitements, contraint à la mendicité, abandonné, voire vendu comme esclave sur les marchés ou tué. De 7 à 12 ans, c'est *la puerita* : l'enfant a atteint l'âge de raison ; il commence l'apprentissage du latin et du chant d'Eglise. L'enfant des nobles est confié à un précepteur qui lui enseigne à lire, à écrire en latin et à compter et participe à de nombreuses activités sportives. A la campagne, les garçons travaillent au champ avec leur père dès 8 ans et les filles restent à la maison pour aider aux travaux ménagers. L'Eglise considère que les enfants sont des paroissiens à part entière. Aussi, ceux-ci, riches ou pauvres, nobles ou paysans, ont-ils l'obligation d'aller à la messe du dimanche et, à partir du milieu du XIII^e, d'apprendre les prières majeures. D'autre part, comme à cet âge, ils commencent à comprendre la différence entre le bien et le mal, l'Eglise juge qu'ils sont susceptibles d'être punis A partir de 12 ans, commence une autre vie. C'est l'âge la majorité pour les filles, qui peuvent être mariées, si elles sont pubères. Les garçons nobles quittent le milieu familial pour se rendre à la Cour d'un seigneur où ils apprennent le maniement des armes, pour devenir écuyers, puis chevaliers. L'âge de 12-14 ans est aussi l'âge de la puberté, âge considéré comme impur : garçons et filles sont perpétuellement soupçonnés d'être sur le point de succomber à la tentation du péché de chair. A 14 ans, les enfants atteignent l'âge adulte : ils peuvent s'orienter dans les ordres ; les garçons, qui ont alors atteint l'âge de la majorité, peuvent devenir soldats, entrer à l'Université (réservée aux garçons) ou entrer en apprentissage. Quant aux mariages, ils se font tardivement : du XII^e au XIV^e, la moyenne est de 27-30 ans pour les garçons et de 17-19 ans pour les filles.

L'éducation que reçoivent les enfants est avant tout morale et religieuse. On apprend à lire dans la Bible. Jusqu'au XI^e, les monastères alors isolés en campagne, constituent les principaux lieux d'enseignement. A partir du XII^e, se développent les écoles paroissiales urbaines et les monastères se concentrent sur leur fonction de prière et de méditation. Mais, les milieux aristocratiques préfèrent organiser l'enseignement de leurs enfants dans le milieu familial, sous la conduite de précepteurs. A partir du XIII^e, se développent les écoles paroissiales en milieu rural, les Universités et quelques écoles de filles qui, jusqu'alors, pour pouvoir suivre un enseignement scolaire, n'ont pas d'autre choix que d'intégrer un couvent et de devenir moniales. Mais, les enfants des familles modestes n'ont pas accès à ces écoles.

La pédagogie du Moyen âge tente de s'adapter aux différents âges de l'enfance. Les théories éducatives s'appuient sur un sentiment de l'enfance qui oscille entre la pitié pour la faiblesse de l'enfant et l'émerveillement devant son innocence. Les principes varient donc considérablement, allant du dressage par les paroles (*verbis*) et les coups (*verberibus*) à la douceur. En effet, dans la morale chrétienne, apparaissent, à cette époque, deux conceptions : la notion d'*enfant-Jésus* et la notion d'*enfant-péché*. Selon la première, l'enfant est un intercesseur entre Dieu et les hommes. C'est pourquoi, les pratiques éducatives doivent préserver son innocence. Cette conception se développe parallèlement à la dévotion grandissante envers l'Enfant-Jésus à partir du XIV^e. Selon la seconde, l'enfant naît rempli de mauvais instincts, car il est porteur du péché originel. C'est le baptême qui le lave de ce péché et qui l'arrache aux griffes de Satan. Aussi, assiste-t-on, du XIII^e au XIV^e à une forte pression de l'Eglise sur les familles pour faire baptiser les enfants le plus tôt possible, ce qui conduit à un fort ancrage de l'obsession du salut éternel dans la conscience populaire. Mais, si l'enfant est lavé du péché originel, il reste néanmoins un être imparfait, inquiétant et capable de toutes les malices. C'est pourquoi, il est nécessaire de pratiquer des mesures éducatives coercitives pour venir à bout de son esprit corrompu. L'éducation est alors conçue comme un dressage.

1.1.1.3. Pendant la Renaissance (XV^e-XVI^e)

Au XV^e, apparaît un sentiment nouveau de l'enfance au sein des familles nobles. L'enfant est considéré comme une source d'amusement et de détente pour l'adulte, car celui-ci le trouve naïf, drôle et gentil. Ces sont les femmes, mères ou nourrices, qui, les premières, se laissent séduire par les jeux de l'enfant et reconnaissent leur propre plaisir à y participer. Ce sentiment, appelé *le mignotage* (Voir [Clin d'œil ? N°2](#)), ne gagne le peuple qu'à la fin du XVII^e. L'Eglise aussi, avec Jean de Gerson (1363-1429) porte un regard nouveau sur l'enfance. Pour ce théologien, la réforme de l'Eglise doit se faire par les enfants. Il faut s'intéresser à eux, les protéger contre les dangers et les corruptions et prendre soin de leur éducation par des moyens pédagogiques appropriés et variables selon leur âge. Mais, sa conception reste marginale. En effet, si la vie éternelle des enfants est l'objet d'un souci que traduit l'empressement généralisé au baptême, leur survie temporelle semble laisser largement indifférent. La scolarisation est toujours peu développée. On distingue trois types d'école : les petites écoles, les écoles de grammaire où les garçons apprennent le latin pour entrer à l'Université et l'Université (art, droit, médecine et théologie).

Au XVI^e, aux yeux de l'Eglise, l'enfant constitue la fin première et principale du mariage et la seule justification du plaisir sexuel. C'est pourquoi, dans tous les milieux, le mariage est volontairement retardé jusqu'à ce que le futur couple soit en mesure de fonder un foyer et d'entretenir une famille. Le mariage est plus une affaire d'intérêts qu'une affaire de sentiment. A cette époque, l'Eglise condamne l'avortement, quel que soit l'âge de l'embryon, car, il s'agit, dans tous les cas de damner une âme. Cependant l'infanticide est si fréquent qu'un édit d'Henri IV (1556) oblige les femmes à déclarer leur grossesse devant un commissaire de police qui inscrit le fait sur un registre, sous le sceau du secret et sans que soit demandé le nom du père. Parallèlement, on tolère l'abandon, en se bornant à punir l'exposition d'enfant, afin de contraindre le déposant à se rendre dans un centre hospitalier. Le nombre d'enfants abandonnés est si grand que la charge de leur entretien devient très

lourde. En 1566, l'*Ordonnance des Moulins*, signée par Charles IX, stipule que les enfants abandonnés soient nourris par les habitants des villes, bourgs ou villages dont ils sont natifs et habitants.

A cette époque, se constitue un nouveau sentiment de l'enfance qui émane des hommes d'Eglise et de robe. Considérant les enfants comme de fragiles créatures de Dieu qu'il faut tout à la fois préserver et assagir, ceux-ci préconisent de les soumettre à un régime spécial pour en faire des adultes chrétiens. C'est paradoxalement la rivalité religieuse entre catholiques et protestants qui stimule l'éducation. Dans chaque camp, le but de l'école est d'assurer la formation d'un adulte aux opinions religieuses conformes et solides. Mais, alors que le protestantisme promeut plutôt l'apprentissage de la lecture dans le cercle familial et dans les petites écoles autorisées par l'Edit de Nantes (1598), le catholicisme de la Contre-Réforme mise davantage sur une organisation nouvelle : le *collège* qui fleurit dans la seconde moitié du XVI^e et au début du XVII^e. Celui-ci, qui devient la nouvelle mission des ordres religieux (jésuites et oratoriens), s'affirme comme milieu idéal de formation. Il se caractérise par l'exclusion des filles, une forte coupure avec la société et la famille, l'absence d'instruction primaire, la formation d'une élite et le souci de la santé des enfants. L'enseignement y est axé sur le latin, un peu d'histoire et de sciences. La pédagogie y est empreinte d'humanisme et les châtiments corporels reculent au profit du système blâme-louange. Le collège est très vite doté d'un internat et prolongé par un lycée. Son succès répond à une demande importante venant de la bourgeoisie. D'autre part, pendant la Renaissance, s'instaure un débat autour de l'éducation des filles. Alors que la plupart se méfient de celles qui veulent aller à l'école, certains estiment que leur éducation est trop négligée et néfaste à la société. Ces défenseurs de l'instruction des filles, comme Erasme (1466-1536), Luther (1493-1546) et Vivés (1543-1540) affirment qu'elles sont les piliers de la société.

1.1.1.4. Au XVII^e

Au XVII^e, et pendant tout l'Ancien Régime, l'autorité du père est toujours aussi forte, surtout avec le droit de *correction paternelle*. Dans les familles nobles, celui-ci peut faire mettre ses fils à la Bastille ou ses filles au couvent et les en retirer selon sa volonté, grâce à la procédure de *la lettre de cachet*. Dans les familles bourgeoises, il peut faire enfermer ses enfants, par les soins et avec l'autorisation du lieutenant de police. Si ceux-ci s'amendent, ils peuvent obtenir une concession de terre à Marie Galante, puis revenir en France. Dans les familles pauvres, le père peut enfermer ses fils à Bicêtre et ses filles à la Salpêtrière, mais il ne peut pas revenir sur sa décision. Par ailleurs, les enfants se marient de plus en plus tard. L'Etat lui-même interdit le mariage aux garçons de moins de 30 ans et aux filles de moins de 25 ans, sans l'autorisation de leur père ou de leur tuteur. D'autre part, l'Eglise joue alors un rôle important dans le recueil des enfants abandonnés : les hôpitaux et l'Hôtel-Dieu leur ouvrent leurs portes ; des ordres hospitaliers sont créés, comme celui des *Filles de la Charité* (1633) ; *La Maison de la Couche* est créée en 1638 ; un système de guichet rotatif, *le tour*, est mis en place pour recueillir, de façon anonyme, les nouveau-nés. Mais, le taux de mortalité, chez ces enfants, est très élevé (90%), à cause de problèmes d'hygiène, de nourriture, de sevrage, de maladies infantiles, etc. Ceux, qui en réchappent, restent dans les familles d'accueil ou bien retournent à l'hôpital où ils sont gardés jusqu'à ce qu'ils aient

l'âge d'être mis en apprentissage. A 25 ans, ils cessent d'être sous la tutelle de l'hôpital et la misère en fait souvent des vagabonds.

A cette époque, de nombreuses petites écoles, souvent gratuites, sont créées : des écoles paroissiales, fondées par un curé ou un évêque ; des écoles protestantes ; des écoles publiques où enseignent des maîtres non religieux, payés par la commune. Les enfants nobles ne les fréquentent pas et reçoivent l'enseignement chez eux. Jusqu'à la fin du siècle, l'état, pourtant favorable à la création des petites écoles, ne mène aucune politique éducative, mais, en 1698, Louis XIV oblige chaque village à se doter d'une école catholique. La petite école se charge de l'apprentissage de la lecture, de l'écriture, de l'arithmétique, du catéchisme, de la civilité et des bonnes manières. Une réflexion est alors menée sur la gratuité de l'instruction pour les pauvres. Jean-Baptiste de la Salle (1651-1719), ecclésiastique et pédagogue, consacre sa vie à l'éducation des enfants pauvres. En 1684, il fonde *l'Institut des Frères des Ecoles Chrétiennes*, voué à l'instruction des milieux populaires et fonde, en 1685, un séminaire qui constitue une véritable école normale d'instituteurs. Du côté du collège, l'emprise des Jésuites sur l'éducation est toujours très importante.

Les pédagogues se sont beaucoup intéressés à l'enfant. Les jésuites et Jean-Baptiste de la Salle (1651-1719) proposent des méthodes pédagogiques prenant en compte la spécificité de l'enfant à ses différents stades : classes distinctes selon l'âge ; programmes, maître et local propres à chacune ; punitions sous forme de pensum gradué à la place de châtiments corporels, etc. Jean-Baptiste innove encore plus en faisant faire l'apprentissage de la lecture en français et en faisant pratiquer la méthode simultanée (apprendre à plusieurs niveaux différents à la fois). Deux pédagogues européens ont alors une influence sur les pédagogues français : John Locke (1632-1704) (*Pensées sur l'éducation*, traduit en 1695) et Comenius (1592-1670), considéré comme le père de la pédagogie moderne. De leur côté, les évêques réformateurs proposent l'enseignement du « petit catéchisme » à partir de 7 ans et les niveaux les plus élevés deux ans avant la première communion (vers 12 ans). D'autre part, le débat sur l'instruction des filles, initié à la Renaissance, se poursuit. Fénelon (1651-1715) et Poullain de la Barre (1645-1728) défendent l'éducation des filles, car elles ont un rôle important de mère et d'épouse à assurer. Mais, une instruction propre à chaque sexe est proposée. On enseigne aux filles surtout la lecture, la couture et la morale. Fénelon est l'un des premiers à établir un programme scolaire pour filles à la fin du XVII^e. Des congrégations féminines, comme *Les Filles de la Charité de Saint-Vincent de Paul* (créée en 1633) proposent, gratuitement ou à faible coût, un enseignement aux petites filles : lecture, écriture, catéchisme, couture, filage, etc. Cependant, l'éducation des filles affiche un retard certain par rapport à celle des garçons.

1.1.1.5. Au XVIII^e

Au XVIII^e, La famille achève de se réorganiser autour de l'enfant et dresse entre elle et la société, la barrière de la vie privée. Sur le plan juridique, l'autorité paternelle demeure fondamentale : le fils reste mineur jusqu'à 30 ans, ne peut se marier ni entrer en religion sans le consentement de son père. D'autre part, le fils aîné est favorisé, car c'est à lui que revient la tâche de maintenir la prospérité et le lustre familial, d'où une stratification interne à la famille qui entretient l'esprit de caste et l'intolérance. Dans la deuxième moitié du

siècle, sont édités de nombreux ouvrages pratiques sur l'accouchement et sur les soins donnés aux enfants du premier âge. Ceux-ci prônent la formation nécessaire des sages-femmes, l'emballotement lâche du nouveau-né, l'allaitement maternel, etc. On assiste alors à une baisse de la mortalité infantile et à la diffusion de pratiques contraceptives. Un regard neuf est porté sur l'enfant : il est non seulement un bien précieux à conserver, mais il est un individu à part entière avec ses droits et ses besoins propres. S'ouvre alors l'ère de l'enfant désiré et choyé, dont le décès prématuré est ressenti comme un drame.

La bonne éducation est alors un sujet à la mode. Pour les pédagogues, les éducateurs et les parents doivent commencer l'éducation des enfants dès le berceau et être omniprésents dans leur vie, afin de les préparer à bâtir et conserver un monde que l'on croit idéal. *L'Emile* de Jean-Jacques Rousseau (1762) répond à l'attente d'un large public, surtout bourgeois et aristocratique. Selon ce philosophe, l'enfant est naturellement bon depuis sa naissance. Il faut donc bannir les pédagogies coercitives fondées sur la punition. Il faut laisser s'épanouir la nature de l'enfant qui l'entraîne vers ses goûts et ses dons. Il est important de l'aider à grandir selon sa personnalité. Mais, cette idée de l'enfant est surtout partagée par les classes aisées. Dans les classes populaires, les parents n'ont pas le temps de s'occuper de leurs enfants. De plus, ceux-ci vont très peu à l'école, car ils sont le plus souvent réquisitionnés pour les tâches domestiques, placés chez un patron pour apprendre un métier ou bien envoyés travailler dans l'industrie (filatures, etc.). D'ailleurs, à propos de l'éducation des pauvres, un débat s'instaure chez les philosophes des Lumières : Voltaire et Rousseau pensent qu'enseigner le savoir aux pauvres est une mauvaise idée : celui-ci doit être réservé à l'élite. Pour Mirabeau, l'instruction du peuple est le premier devoir du souverain : il faut donc combattre l'ignorance. Selon Diderot, l'instruction est le devoir de chaque individu.

A cette époque, les petites écoles se multiplient et l'apprentissage de la lecture en français progresse. Cependant, ce qui importe surtout, c'est la finalité religieuse de l'éducation des enfants, l'Eglise étant toujours étroitement liée à l'Etat et exerçant un fort contrôle sur l'enseignement. Si l'école est assez bien fréquentée en ville, que ce soit à la ville ou à la campagne, les parents abrègent souvent la scolarité de leurs enfants, préférant les voir travailler avec eux et pour eux, ce que dénoncent les prédicateurs catholiques et protestants. Dans la seconde moitié du siècle, se développe l'idée qu'il faut séparer l'école de l'église, idée surtout défendue par Le Chalotais (1701-1785), opposant farouche des Jésuites. D'autre part, Condorcet (1743-1794) défend un système scolaire organisé avec une école primaire pour tous, la liberté d'enseigner et la laïcité. En 1763, Louis XV chasse les Jésuites du Royaume et décide d'instaurer une administration publique. Les filles sont de plus en plus acceptées à l'école. La mixité est toujours interdite, mais elle est tolérée, à la campagne, où il n'y a ni assez d'écoles, ni assez de maîtres. Si l'éducation des filles affiche toujours un retard par rapport à celle des garçons, celui tend à s'amenuiser, dès le milieu du siècle, grâce au rôle éducatif des congrégations religieuses qui connaissent leur plein essor à l'époque des Lumières et dont certaines (comme celle des Ursulines) deviennent peu à peu des collèges au féminin.

Pendant la Révolution, les droits de l'enfant ne sont mentionnés dans aucune des trois constitutions révolutionnaires. Au quotidien, les enfants participent aux manifestations, aux

émeutes et aux fêtes. En 1792, se multiplient des clubs juvéniles, des petits bataillons et des gardes nationales enfantines, jusqu'à la consécration du héros-enfant, comme Joseph Bara et Joseph Viala, morts en 1793. Côté école, on s'intéresse à la formation des professeurs, avec la création de l'École Normale, rue d'Ulm à Paris (1794). Quant à l'éducation des filles, elle reste un sujet secondaire par rapport à celle des garçons. Au début, les écoles abritées par les congrégations sont décriées et interdites. Mais, elles reprennent très vite leurs activités, leur personnel étant considéré comme utile. Par contre, la Révolution joue un rôle important dans le cas des enfants abandonnés. A cause de la confiscation des biens du clergé et de l'interdiction des ordres religieux qui fournissaient l'essentiel du personnel hospitalier, les établissements d'accueil sont ruinés et désorganisés. Aussi, l'ère de la charité est-elle close et l'assistance aux enfants abandonnés devient-elle un devoir national. En juin 1793, la Convention institue une aide aux mères pour qu'elles n'abandonnent pas leur nouveau-né. Dans chaque district, est créée une maison maternelle où les mères peuvent accoucher en secret et recevoir quelques subsides. En 1796, il est décidé que les enfants abandonnés soient reçus dans des hospices civils et que l'Etat prenne en charge leur entretien jusqu'à l'adolescence. Mais, si le placement à la campagne demeure la règle, apparaît, en 1797, le placement industriel (manufactures, etc.).

1.1.2. L'enfant au XIX^e

Tout au long du XIX^e, un statut de plus en plus précis est accordé progressivement à l'enfant. La reconnaissance de la valeur de l'enfance s'effectue d'abord à travers la lutte contre la mortalité infantile, en constante progression, jusqu'à la fin du dix-neuvième siècle. Une abondante littérature, consacrée à la survie des enfants, prône l'amélioration des conditions de l'accouchement, la surveillance des nourrices, la pratique de l'hygiène, la création d'alternatives à l'abandon d'un enfant illégitime et la lutte contre l'infanticide. Naissent à cette époque des branches de la médecine supposées mieux protéger l'enfant : la puériculture (1865) et la pédiatrie (1872). De plus, avec le développement de la psychologie et de la psychanalyse, la connaissance de l'enfant se développe et s'approfondit. D'autre part, le sort des enfants abandonnés est pris en considération. Un décret du 19 janvier 1811 crée le service de l'Assistance publique, pour la prise en charge des enfants abandonnés, des enfants trouvés et des orphelins pauvres jusqu'à l'âge de 15 ans. Chaque arrondissement doit posséder un hôpital d'enfants abandonnés. Mais, une fraude apparaît : des parents abandonnent leurs enfants et viennent se présenter aussitôt en tant que parents nourriciers, augmentant ainsi les effectifs des enfants abandonnés. Des mesures énergiques sont alors prises : abandon du tour qui est remplacé par un bureau d'admission et transfert des bébés, après leur recueil, loin du lieu de dépôt. Par ailleurs, au cours du siècle, on rencontre beaucoup d'enfants maltraités, surtout dans les milieux populaires. Il faut attendre la fin du siècle pour voir promulguée la loi Théophile Roussel (1889) pour la protection des enfants maltraités et moralement abandonnés par leurs géniteurs. Ceux-ci peuvent être déchus de leurs droits et condamnés et leurs enfants retirés et placés chez un parent, une personne ou une institution charitable ou encore à l'Assistance publique. Enfin, à la fin du siècle, le viol des enfants est reconnu comme spécifique.

Dans la première moitié du XIX^e, les classes aisées (aristocratie et bourgeoisie) prennent peu à peu conscience de l'existence de l'enfance en tant que période privilégiée de la vie. C'est

l'époque de l'enfant-roi. Celui-ci devient alors l'objet d'un véritable investissement, à la fois sentimental et matériel. Toute la famille s'organise autour de lui et commence à lui réserver un espace individuel dans la maison. Il devient porteur de l'imaginaire parental, doit satisfaire les ambitions de la famille et réussir son ascension sociale. Le modèle de l'enfant unique commence à se propager dans les milieux privilégiés et les classes moyennes, et plus rarement dans les classes populaires, où l'enfant représente une force de travail très utile (manufactures, mines de charbon, filatures, etc.). Les philanthropes, comme Béranger de la Drôme et Isidore Alauzet, dénoncent avec violence cette exploitation des enfants. De leur côté les hygiénistes dressent un réquisitoire contre les mœurs sanitaires de l'époque. L'Etat joue alors un rôle d'arbitre entre les philanthropes et les hygiénistes d'une part, le capitalisme d'autre part, afin de ne pas nuire à l'industrialisation du pays. Les lois de 1641 et de 1874 règlementent peu à peu le travail des enfants : interdiction d'employer des enfants en dessous de 10-12 ans ; obligation de les laisser fréquenter l'école en parallèle ; corps d'inspecteurs nommés par le gouvernement. De leur côté, les industriels prennent progressivement conscience qu'il n'est pas dans leur propre intérêt de faire mourir les enfants à la tâche. Face à la pression des groupes sociaux progressistes, ils mettent en place une protection du travail des enfants.

L'intérêt porté à l'enfant s'accompagne aussi du souci de son éducation. L'enfant se révèle être le capital le plus précieux de la société, dont l'enjeu est la survie de la nation. Tout au long du siècle, la scolarisation des enfants s'est progressivement généralisée, pour atteindre son summum en 1880. Bien que l'on proclame partout la nécessité d'inculquer aux enfants des valeurs morales, il s'agit avant tout de répondre à la nouvelle demande des classes moyennes, dont le souci n'est plus d'assurer le salut éternel de leurs enfants comme le voulait l'Eglise, mais de leur permettre de mieux s'intégrer dans la société et, pour les plus doués de sortir de leur condition sociale. Le modèle masculin d'éducation continue de s'étendre à toute l'éducation. Dans la première moitié du siècle, l'Etat ne prévoyant rien pour l'éducation des filles, celle-ci est abandonnée aux congrégations religieuses, qui deviennent de plus en plus nombreuses (400 congrégations vont être ainsi créées tout au long du siècle). Alors que la loi Guizot (1833) ne s'est occupée que des garçons, la loi Falloux (1850) impose l'ouverture d'écoles pour les filles dans les communes de plus de 800 habitants. Victor Duruy (1867) pousse les villes à créer des cours secondaires pour les filles et leur ouvre l'accès à l'enseignement supérieur dans les facultés de droit, de lettres et de sciences. Mais, cet enseignement public des filles est très majoritairement assuré par des religieuses appartenant à diverses congrégations, faute d'institutrices formées par l'Etat. D'autre part, la question de l'éducation est le plus souvent un enjeu entre les diverses forces politiques. En 1875, les conservateurs catholiques et les monarchistes majoritaires font voter une loi, en faveur de la liberté de l'enseignement supérieur contre le monopole de l'Université, ce qui conduit à la création des universités catholiques (Paris, Lille, Angers, etc.). En retour, en 1880, les républicains, désormais majoritaires, font exclure de l'enseignement public les membres des congrégations non autorisées. En 1880, Jules Ferry crée, avec Ferdinand Buisson et le pasteur libéral Félix Pécaut, les *Écoles normales supérieures de l'enseignement primaire* de Fontenay-aux-Roses pour les jeunes filles (1880), puis de Saint-Cloud pour les garçons (1882). En 1882 (Loi Jules Ferry), ils imposent la laïcité de l'enseignement à toute l'école primaire publique, qui devient alors gratuite et obligatoire pour les garçons comme pour les filles, de 6 à 13 ans révolus. Mais, la mixité reste toujours

très rare. A la fin du siècle, les filles ont pratiquement rattrapé les garçons, à l'école primaire, mais pas dans le secondaire.

1.2. La représentation de l'enfant et de l'enfant-héros dans la littérature

Pour bien comprendre l'omniprésence de l'enfant et de l'enfant-héros dans la littérature du XIX^e, il est nécessaire d'étudier sa présence dans la littérature des siècles précédents. Nous entendons par héros, non seulement un personnage hors du commun qui incarne des valeurs morales (comme le héros mythologique ou celui de l'épopée), mais surtout un personnage sur lequel le récit se focalise, un personnage plus humain, avec ses imperfections, ses erreurs et ses faiblesses morales, qui, dans l'espace du récit, est amené à se surpasser et à accomplir des exploits, voire un anti-héros.

1.2.1. L'enfant dans la littérature avant le XIX^e

1.2.1.1. La littérature médiévale

L'enfant n'est pas fréquent dans les œuvres médiévales. L'univers des écrivains et des poètes est plutôt un univers d'adultes. Si l'enfant est bien représenté dans les textes narratifs brefs (fabliaux, nouvelles, récits d'inspiration pieuses, contes à rires, légendes mariales, etc.), il y a très rarement le statut de personnage. Il y apparaît à des âges divers, au détour d'un épisode, pour relancer le récit, pour dénouer la situation ou bien pour provoquer le rire. Dans l'épopée, et, plus particulièrement, dans la chanson de geste, il est rarement un personnage épique. Quand il l'est, il s'agit d'un jeune preux de moins de 13 ans que rien ne le distingue de ses aînés, sinon la mention de son jeune âge. Comme il est déjà parfait, ses exploits sont acceptés comme tels, sans être remis en question par un quelconque souci de vraisemblance. Pratiquement aucune référence n'est faite à son statut d'enfant, comme dans *Enfances de Guillaume* qui raconte les débuts du jeune Guillaume d'Orange. Dans le roman courtois, le héros est partagé entre l'aventure et l'amour. Tous ses exploits chevaleresques ont pour but de plaire à sa Dame de cœur et de faire valoir ses qualités individuelles. Ce sont donc des jeunes gens à l'âge de l'amour qui sont mis en scène. C'est pourquoi, l'enfant y apparaît très rarement. En général, lorsque l'auteur veut faire naître et grandir son héros, il ne parle pas des premières années de sa vie et s'attache uniquement à montrer les étapes de son apprentissage chevaleresque. Les héros des romans médiévaux sont des enfants grandis avant l'âge et, même souvent, savants dès 3 ans, comme le petit Lancelot.

1.2.1.2. Les écrits moraux et didactiques de la Renaissance au XVIII^e

Les premiers livres, qui s'intéressent réellement, à l'enfant sont les livres traitant de leur éducation. Par exemple, au XVI^e, Montaigne consacre un chapitre de ses *Essais* à l'enseignement de l'enfant. Au XVII^e, paraissent plusieurs écrits consacrés à l'enfant, comme le *traité de l'éducation des filles* (Fénelon) ou les *Lettres et Entretiens sur l'éducation* (Mme de Maintenon et la princesse des Ursins). Quant aux éducateurs, de la Renaissance au XVIII^e, ils fabriquent des textes, pour faire passer, aux enfants, un contenu religieux ou moral ou bien pour leur apprendre à se comporter en société. Ce sont surtout des *exempla*, des traités de civilité, des dialogues, des historiettes morales, des abrégés d'histoire ou de mythologie,

des fables, des contes, etc. En fait, il s'agit d'une littérature pour adultes, adaptée pour servir de support d'enseignement et d'éducation, comme les *Contes* de Perrault (1697) et les *Fables* de La Fontaine (1694) à la mode dans les Salons de l'époque. Mais, il ne s'agit pas d'amuser l'enfant. C'est pourquoi, les contes de fées, genre préféré des enfants sont bannis ou transformés en contes moraux. Vers la fin du siècle, sous l'impulsion des pédagogues (Voir 1.1.1.4.), apparaissent peu à peu des méthodes pédagogiques prenant en compte la spécificité de l'enfant à ses différents stades. On cherche même à l'instruire en l'amusant. Par exemple, Fénelon écrit, pour le fils du grand dauphin de France dont il est le précepteur, plusieurs œuvres instructives et amusantes : une suite de fables (*Les Aventures d'Aristonoüs* et les *Dialogues des morts modernes*), mais surtout un roman d'aventures : *Les Aventures de Télémaque, fils d'Ulysse* (1699), véritable voyage pédagogique. Au XVIII^e, dans les familles aisées, les gouvernantes apportent aussi un changement de ton, dans ce type de littérature, en voulant instruire l'enfant en l'amusant, d'où le nom de *littérature de gouvernante*, parfois utilisé.

Parallèlement se développe, à la même époque, une presse périodique pour la jeunesse, visant à transmettre un enseignement civique et morale, afin de compléter l'éducation donnée par les parents. Elle est destinée à une jeunesse vouée à devenir l'élite de la nation. Mme Leprince de Beaumont publie un périodique *Le magasin des Enfants* (1756). Arnaud Berquin édite deux périodiques : *L'Ami des enfants* (1782-1783) et *L'Ami de l'adolescence* (1784-1785). Louis-François Jauffret signe un contrat avec l'imprimeur Leclère pour éditer *Le Courrier des enfants* (1796-1799) et *Le Courrier des adolescents* (1800-1801).

1.2.1.3. La littérature du XVIII^e

L'enfance est un thème introduit assez tard dans la littérature française. Il faut attendre la fin du XVIII^e avec Jean-Jacques Rousseau pour que l'enfant personnage romanesque apparaisse. Cet écrivain-philosophe traite de deux façons le thème de l'enfance : en racontant son histoire dans *Les Confessions* (1765-1770) et en décrivant l'éducation d'un enfant dans *L'Emile* (1762).

Par contre, une littérature pour enfant (Voir [Clin d'œil N° 3](#)) apparaît, vers le milieu du XVIII^e, dans les milieux cultivés de l'aristocratie et de la grande bourgeoisie, où les enfants sont élevés dans des institutions ou confiés à des précepteurs et des gouvernantes. Des auteurs se spécialisent alors dans ce type d'écrits. Mme Leprince de Beaumont (1711-1780), écrivain et pédagogue, écrit de nombreux contes, comme *La Belle et la Bête* (1740). Arnaud Berquin (1749-1791), écrivain et pédagogue, écrit *Introduction familière à la connaissance de la nature* (1784) ou encore *Lydie de Gersin, ou Histoire d'une jeune anglaise de huit ans, pour servir à l'instruction et à l'amusement des jeunes Françaises du même âge*. Louis-François Jauffret (1747-1791), fabuliste et pédagogue, écrit *Les merveilles du corps humain ou éléments d'anatomie à la portée de l'enfance* (1799) ou bien *Le Voyage de Rolando et de ses compagnons de fortune autour du monde* (1799). Cette littérature destinée à un public d'enfants est constituée d'œuvres de fiction et de livres documentaires.

D'autre part, le *Robinson Crusoé* (1719) de Daniel Defoe, qui n'est pas écrit pour les enfants et qui ne met pas en scène un enfant, connaît deux adaptations destinées aux enfants : l'une

anglaise en 1768, l'autre allemande en 1779. Il devient alors un livre pour enfants et connaît un grand succès, au début du XIX^e, en France, avec les adaptations de plusieurs éditeurs. D'autre part, il donne naissance à de nombreuses « robinsonnades » tout au long du XIX^e (Voir notre dossier *Nos rêves d'enfants*). Grâce à leurs éditions abrégées pour enfants, mises au catalogue de l'éditeur Pierre Blanchard au début du XIX^e, *Les Aventures de Télémaque, fils d'Ulysse* de Fénelon et le *Robinson Crusoé* de Defoe deviennent deux grands modèles littéraires sur lesquels va se construire le roman pour la jeunesse.

1.2.2. L'enfant dans la littérature du XIX^e

Au XIX^e, la littérature ouvre ses pages à l'enfant, témoignant ainsi de la nouvelle vision à l'égard de l'enfance, apparue dans la société (Voir 1.1.2.). Celui-ci devient personnage à part entière dans les textes littéraires (roman ou poésie) et personnage-héros dans une littérature pour la jeunesse en plein développement. Il n'est plus objet de discours, mais sujet du discours.

1.2.2.1. L'enfant, personnage dans les textes littéraires

La glorification de l'enfance fait partie des thèmes privilégiés des Romantiques qui exaltent les valeurs de la primitivité et de la simplicité naturelle de l'enfant (Musset, Lamartine, Chateaubriand, Victor Hugo). En opposition aux modèles éducationnels en vogue à l'époque des Lumières, naît alors le mythe de l'enfant-artiste qui, d'un côté est artiste-né et, de l'autre, représente l'origine absolue où chaque artiste doit puiser les sources de sa création. Le paradigme du regard étonné de l'enfant, découvrant toujours du neuf, est posé comme constitutif de l'acte poétique. L'enfant représente le prototype de l'artiste naïf, impressionniste, capable de retrouver spontanément la poésie pure des temps primitifs. De plus, le Romantisme réhabilite le conte et la chanson populaire dans la culture des enfants. Leur immoralité n'est plus reprochée. Bien au contraire, leur modèle vertueux où les méchants sont punis et les bons récompensés est mis en exergue. Au besoin, ils sont adaptés, comme ceux de Perrault qui voient même leurs moralités supprimées. Mais, bientôt, les poètes romantiques comme Victor Hugo (Voir *Melancholia*) et Rimbaud (Voir *Les Etrennes des orphelins*) dénoncent les mauvais traitements que subissent les enfants.

Longtemps cantonné dans les œuvres romantiques à une image de pureté et d'innocence le personnage de l'enfant change littéralement de statut dans le roman réaliste et naturaliste. Lorsque les écrivains du XIX^e écrivent des romans, non pas pour enfants, mais ayant comme personnage principal un enfant, ils s'intéressent plus particulièrement aux enfants pauvres ou opprimés. En effet, ils font surtout le portrait d'un personnage enfant victime, abandonné, soumis à l'autorité des adultes qui l'entourent, souvent durs et mesquins : Victor Hugo avec Cosette et Gavroche dans *Les Misérables* (1862) ; Alphonse Daudet avec *Le Petit chose* (1868), *Jack* (1876) et *Fromont Jeune et Risler Aîné* (1879) ; Jules Vallès avec *L'Enfant* (1881) ; Jules Renard avec *Poil de Carotte* (1894), etc.

Enfin, inspirés par de récents travaux sur les théories de l'hérédité, par des traités sur l'influence du milieu et des études de psychologie infantile, les romanciers de la fin du XIX^e siècle proposent un portrait de l'enfant bien loin de la candeur stéréotypée mise en

exergue jusqu'alors. Par exemple, chez Zola, l'enfant devient l'objet d'une étude approfondie des problèmes d'hérédité (tares, névrose, dégénérescences, pathologies congénitales, etc.), du problème du réveil des mauvais instincts, de la sensualité et de la sexualité (Jeanlin et Lydie dans *Germinal* ou Marjolin et Cadine dans *Le Ventre de Paris*).

1.2.2.2. L'enfant-héros dans la littérature pour la jeunesse

Les débuts de la littérature pour la jeunesse

Pour les Romantiques, il faut soumettre à l'enfant des récits sortant de l'ordinaire et de leur quotidien. Ceux-ci se tournent alors vers le conte fantastique pour enfants, comme *L'Histoire d'un casse-noisette* (1845) d'Alexandre Dumas, inspiré des Contes d'Hoffmann. Mais, les contes fantastiques pour enfants, comme les contes de fées, n'ont pas autant de succès en France que dans les pays voisins. En effet, la littérature pour la jeunesse française reste dominée par l'esprit des Lumières, qui rejette la tradition orale des contes, dans laquelle il ne voit que superstition, obscurantisme, voire amoralité. On assiste alors à une séparation entre la littérature pour les enfants des milieux lettrés (littérature écrite) et la littérature pour les enfants du peuple (littérature orale). Cependant, l'avènement du roman, permet la reconquête du langage, en autorisant le déploiement d'un style oral et familier. En Angleterre, le cheminement est presque identique, sauf qu'il y a maintien de l'univers absurde et féroce (tradition du nonsense) des comptines (comme *The Nursery Rhymes of England*), complètement étranger au cartésianisme français, et que l'on retrouve chez Lewis Carroll, dans *Alice au pays des merveilles* (1865 ; traduit en 1869). Par contre, l'idée de l'extraordinaire va trouver un terrain plus fertile dans le roman d'aventures, dans lequel cependant le thème éducatif n'est jamais absent.

De son côté, la presse pour enfants continue à se développer. Son but est toujours d'instruire, mais s'y ajoute l'idée de distraire les enfants. Les journaux font appel à de grands écrivains auxquels il est demandé d'adapter des histoires ou d'écrire des articles concernant des sujets divers accessibles aux enfants et qui les ouvrent sur le monde extérieur. En 1832, Saint-Charles Lautour-Mézeray crée le premier grand hebdomadaire pour la jeunesse : *Le Journal des enfants* (1832-1897). Puis, de nombreux autres journaux sont créés : *Le Journal des jeunes personnes* (1833-1868), *Le Journal des demoiselles* (1833-1922), *Saint Nicolas* (1880-1915), *Mon Journal* (1881-1925), *Le petit français illustré, journal des écoliers et des écolières* (1889-1905). Cette dernière revue est dominée par la personnalité de Georges Colomb (1856-1945), dit Christophe, pédagogue, biologiste et l'un des précurseurs de la bande dessinée. Celui-ci y publie en feuilletons sous forme de bandes dessinées : *La Famille Fenouillard* (1889-1893), *Les Facéties du sapeur Camember* (1890-1896) ou bien encore *L'Idée fixe du savant Cosinus* (1890-1896). Elle propose aussi des romans feuilletons tel la *Princesse Sara, aventures d'une petite écolière anglaise*, de Frances Hodgson Burnett (1849-1924), édité en roman en 1905.

Le roman pour la jeunesse

On considère que le premier vrai roman pour la jeunesse est *Le Robinson de douze ans* (1818) de Mme Mallès de Beaulieu, où le personnage de Robinson glisse de l'âge adulte à

l'enfance, et que le premier héros est Jean-Paul Choppart dans *Les Aventures de Jean-Paul Choppart* (1834) de Louis Desnoyers. Ce journaliste publie d'abord ce roman dans le *Journal des enfants* sous forme de feuilleton, de même qu'un autre roman : *Aventures de Robert-Robert et de son ami Toussaint Lavenette* (1839). Ces deux ouvrages connaissent un grand succès et sont régulièrement édités tout au long du siècle. Cette littérature se caractérise alors par ce qu'un jeune lecteur de l'époque peut attendre : un héros de son âge vivant des aventures exotiques, loin de l'école et du milieu familial. C'est pourquoi, dans le roman pour la jeunesse, le héros est le plus souvent un orphelin, à l'image d'Oliver de Charles Dickens (*Oliver Twist*, 1838, traduit en français en 1841). Cette littérature ouvre aussi ses portes aux héroïnes, comme avec *Emma ou le Robinson des demoiselles* (1834) de Mme Woillez, *Le Journal de Marguerite* (1858) de Victorine Monnot, ou encore *Les Malheurs de Sophie* (1858), *Les Petites filles Modèles* (1858) et *Les Vacances* (1859) de la Comtesse de Ségur.

C'est surtout, vers le milieu de XIX^e, que la littérature pour la jeunesse prend véritable son essor, avec le jeune éditeur, Pierre-Jules Hetzel (1814-1886), qui se donne pour objectif de faire retrouver à l'enfant la fantaisie et l'irréalité du conte. L'enfant ne doit plus être uniquement un sujet d'éducation ou d'instruction : il faut lui permettre de rêver et de rire. C'est pourquoi, le dialogue pédagogique s'efface peu à peu dans le roman pour enfants. La politique d'édition de Hetzel est remarquable, parce que, dès le début, il embauche ses auteurs parmi des écrivains pour adultes de renom. Cette initiative a suscité, à son tour, toute une génération d'auteurs professionnels pour enfants. Leurs ouvrages traitent d'aventures et véhiculent des valeurs culturelles, scientifiques ou morales. En effet, le roman d'aventures français pour enfants tient à la fois du roman picaresque, comme *Lazarillo de Tormes* (Vers 1530), des *Aventures de Télémaque* de Fénelon et de *Robinson Crusoé*. Après 1860, de nombreux romans pour enfants ou adolescents sont édités en France, que ce soient des romans français ou des traductions de romans étrangers, plus particulièrement anglais et américains. Citons : *Un Bon petit diable* (Ségur, 1865), *Le Voyage au centre de la terre* (Verne, 1864), *Alice au Pays des Merveilles* (Carroll, 1865 ; traduit en français en 1869), *L'Île au trésor* (Stevenson, 1881-1882 ; traduit en français en 1885), *L'Île mystérieuse* (Verne, 1874-1875), *Les Aventures de Tom Sawyer* (Twain, 1876 ; traduit en français en 1884), *Sans famille* (Malot, 1878) *Heidi* (Johanna Spyri, 1880, traduit en français en 1882), *Heidi grandit* (Johanna Spyri, 1880 ; traduit en français en 1882), *Les Aventures de Huckleberry Finn* (Twain, 1884 ; traduit en français en 1886), *En famille* (Malot, 1893). D'autre part, la littérature de jeunesse commence à se diviser en romans pour filles et roman pour garçons. L'apport de la jeune littérature américaine est décisif dans le domaine du roman destiné aux filles, avec la traduction française du roman de Louisa May Alcott, *Little Women* (1868-1869) par l'éditeur suisse Henri Mignot (*Petites femmes et jeunes femmes*, 1872) et adapté par Hetzel sous le titre *les Quatre filles du docteur March* et *Le docteur marie ses filles*. La littérature s'intéresse alors à la jeune fille, comme dans *Rose et Minette* (Alphonse Daudet, 1890), d'autant plus que naît, à cette époque, le mouvement féministe. A partir de 1870, une tendance nationaliste et même colonialiste apparaît dans les livres pour enfants, comme, par exemple, dans *Le Tour du monde d'un gamin de Paris* (Louis Bousсенard, 1879-1880), où le jeune héros Friquet incarne le chauvinisme français.

Extraits

Notre corpus contient, d'une part des romans écrits pour adultes, qui ont fini par devenir des classiques de ce qu'on appelle de nos jours la littérature de jeunesse, d'autre part des romans écrits spécifiquement pour la jeunesse (enfants ou adolescents).

2.1. Les images de l'enfant-héros

Nous nous intéressons plus particulièrement à l'enfant héros dans ses rapports avec la famille, dans son rôle de victime et dans ses divers comportements face à l'adversité.

2.1.1. L'enfant-héros et la famille

2.1.1.1. L'enfant-héros sans famille

Victime d'un ordre social qui le rejette, l'enfant-héros sans famille, privé de racines et d'affection, endure sans sourciller la faim, le froid, la solitude, l'exploitation, les accidents, le cynisme des hommes et les coups du sort. Son destin est de vivre loin de la société honnête et loin des foyers où règne le bonheur.

L'orphelin

L'enfant-héros est très souvent un orphelin, personnage romanesque sympathique et attachant. En effet, plus l'enfant est seul, isolé, maltraité, incompris, sans personne pour s'occuper de lui, plus l'histoire est marquante et efficace. De plus, l'orphelin représente l'idéal de liberté pour le jeune lecteur, car l'autorité parentale est absente et le lien familial rompu.

Oliver Twist est orphelin dès sa naissance. En effet, il naît, de père inconnu, dans un dépôt de mendicité où sa mère vient d'accoucher en y laissant la vie. Personne ne connaît alors de détails sur lui, sa mère ayant été découverte dans la rue, sans alliance ni papiers.

« Il y avait déjà près de cinq minutes que le chirurgien des pauvres de la paroisse l'avait introduit dans ce monde de misères et de souffrances, qu'on doutait encore qu'il pût vivre pour porter un nom quelconque. Il s'ensuivit que, après plusieurs efforts, il respira, éternua, et, par un cri aussi perçant qu'on pouvait raisonnablement l'attendre d'un enfant mâle qui ne possédait cet apanage si utile, le don de la voix, que depuis cinq minutes et quelques secondes, il annonça aux commensaux du dépôt de mendicité le fait d'une nouvelle charge que son entrée dans le monde allait imposer à la paroisse.

En même temps qu'Olivier donnait cette première preuve non équivoque de la force et de la liberté de ses poumons, la courtepointe à mille pièces qui recouvrait le lit de fer fit un léger bruissement, et laissa voir le visage pâle et livide d'une jeune femme, qui, soulevant péniblement sa tête, dit d'une voix languissante ces paroles qu'on entendit à peine : – Que je voie mon enfant avant de mourir !

(...) Le chirurgien le lui ayant présenté, elle imprima avec passion sur le front de l'innocent ses lèvres froides et décolorées ; puis, passant ses mains sur son visage à elle-même, comme pour se rappeler une idée confuse, elle jeta autour d'elle un regard fixe, égaré, tressaillit d'horreur, retomba sur le lit et mourut... »

(...) Quel exemple frappant du pouvoir de la parure offrait dans cet état le petit Olivier Twist ! Enveloppé dans la couverture qui jusqu'alors avait formé son seul vêtement, il eût pu être le fils d'un noble seigneur tout aussi bien que celui d'un pauvre mendiant. L'homme le plus présomptueux qui ne l'aurait pas connu eût été fort embarrassé de lui assigner un rang dans la société. Mais à peine fut-il affublé de la vieille robe de calicot,

devenue jaune à force de servir, qu'il fut pour ainsi dire marqué et étiqueté, et se trouva tout d'un coup à sa place : le pauvre enfant de la paroisse, l'orphelin du dépôt de mendicité ; plus tard, l'humble goujat réduit à manquer du plus strict nécessaire, destiné aux coups et aux mauvais traitements, méprisé de tout le monde et plaint par personne. Olivier cria bien fort. S'il eût su qu'il était orphelin, abandonné à la merci des marguilliers et des inspecteurs, il n'en eût crié peut-être que plus fort. » (p.1-3)

Jacquou le Croquant devient orphelin à 9 ans. Suite au meurtre de Laborie, régisseur du château de l'Herm, son père, métayer du comte de Nansac, est envoyé aux galères, où il meurt peu après. Sa mère, obligée de quitter la métairie et minée par le chagrin, meurt à son tour.

« Arrivé à la tuilière, lorsque j'aperçus cette mesure déserte et ce châlit sur lequel il ne restait plus que la paillasse et une méchante couette, je m'assis sur le banc et me mis à pleurer en songeant à ma mère écrasée là-bas sous six pieds de terre et en me voyant tout seul au monde. Ayant pleuré mon aise pour la dernière fois, je me décidai à partir. Mais, auparavant, ne voulant pas laisser traîner les méchantes hardes de ma chère morte, je fis tout brûler dans le foyer. Ceci fait, je passai le havresac de corde sur mon épaule, je pris le bâton d'épine de mon père, et, ayant jeté un dernier regard sur le lit où il me semblait toujours voir le pauvre corps roidi qui n'y était plus, je sortis de cette baraque, abandonnant notre misérable mobilier. » (p.73)

Désormais, seul au monde, Jacquou part sur les routes pour glaner un peu de travail, dort dans les fossés et est le plus souvent affamé.

L'enfant volé ou acheté

Dans *L'Homme qui rit*, Gwynplaine, a été acheté par les Comprachicos (Voir [Le Saviez-vous ? N°2](#)), bohémiens spécialisés dans le commerce d'enfants et experts dans l'art de déformer leurs corps encore malléables pour en faire des caricatures d'hommes pour la cour des grands. Vers l'âge de 10 ans, il est abandonné sur un rocher, au bord de la mer.

« Il était seul.

Il n'y avait pas eu pour lui jusqu'à ce jour sur la terre d'autres hommes que ceux qui étaient en ce moment dans l'ourque. Ces hommes venaient de se dérober.

Ajoutons, chose étrange à énoncer, que ces hommes, les seuls qu'il connût, lui étaient inconnus.

Il n'eût pu dire qui étaient ces hommes.

Son enfance s'était passée parmi eux, sans qu'il eût la conscience d'être des leurs. Il leur était juxtaposé ; rien de plus.

Il venait d'être oublié par eux.

Il n'avait pas d'argent sur lui, pas de souliers aux pieds, à peine un vêtement sur le corps, pas même un morceau de pain dans sa poche.

C'était l'hiver. C'était le soir. Il fallait marcher plusieurs lieues avant d'atteindre une habitation humaine.

Il ignorait où il était.

Il ne savait rien, sinon que ceux qui étaient venus avec lui au bord de cette mer s'en étaient allés sans lui.

Il se sentit mis hors de la vie.

Il sentait l'homme manquer sous lui.

Il avait dix ans. » (p.36)

Dans *Sans famille*, Rémi est un enfant volé et abandonné. Voilà comment mère Barberin raconte les faits :

« Un matin, à Paris, comme Jérôme allait à son travail et qu'il passait dans une rue qu'on appelle l'avenue de Breteuil, qui est large et plantée d'arbres, il entendit les cris d'un enfant. Ils semblaient partir de l'embrasement d'une porte d'un jardin. C'était au mois de février ; il faisait petit jour. Il s'approcha de la porte et aperçut un enfant couché sur le seuil. Comme il regardait autour de lui pour appeler quelqu'un, il vit un homme sortir de derrière un gros arbre et se sauver. (...) Pendant que Jérôme réfléchissait à ce qu'il devait faire, il fut rejoint par d'autres ouvriers, et l'on décida qu'il fallait porter l'enfant chez le commissaire de police. (...) C'était un beau garçon de cinq ou six mois, rose, gros, gras, superbe ; les langes et les linges dans lesquels il était enveloppé disaient clairement qu'il appartenait à des parents riches. C'était donc un enfant qu'on avait volé et ensuite abandonné. Ce fut au moins ce que le commissaire expliqua.

Qu'allait-on en faire ? Après avoir écrit tout ce que Jérôme savait, et aussi la description de l'enfant avec celle de ses langes qui n'étaient pas marqués, le commissaire dit qu'il allait l'envoyer à l'hospice des Enfants trouvés, si personne, parmi tous ceux qui étaient là, ne voulait s'en charger ; c'était un bel enfant, sain, solide, qui ne serait pas difficile à élever ; ses parents, qui bien sûr allaient le chercher, récompenseraient généreusement ceux qui en auraient pris soin. Là-dessus, Jérôme s'avança et dit qu'il voulait bien s'en charger ; on le lui donna. J'avais justement un enfant du même âge ; mais ce n'était pas pour moi une affaire d'en nourrir deux. Ce fut ainsi que je devins ta mère.

– Oh ! maman.

– Au bout de trois mois, je perdis mon enfant, et alors je m'attachai à toi davantage. J'oubliai que tu n'étais pas vraiment notre fils. » (p.11)

L'enfant placé ou abandonné physiquement

Au XIX^e, il y a beaucoup d'enfants abandonnés (Voir 1.1.2.). Les motifs essentiels qui poussent une femme à abandonner son enfant sont l'honneur, pour les femmes de la haute société (enfant illégitime, enfant d'une fille-mère), la misère pour les femmes du peuple (enfant légitime dans un couple, enfant d'une fille-mère).

Cosette, figure emblématique des *Misérables*, est une enfant abandonnée. Comme sa mère, Fantine, a du mal à trouver du travail avec un enfant en bas âge, elle la place chez des aubergistes, les Thénardier. Pour elle, cet abandon est temporaire, car elle espère pouvoir revenir rechercher Cosette, dès que sa situation financière se sera améliorée.

« – Voyez-vous, je ne peux pas emmener ma fille au pays. L'ouvrage ne le permet pas. Avec un enfant, on ne trouve pas à se placer. Ils sont si ridicules dans ce pays-là. C'est le bon Dieu qui m'a fait passer devant votre auberge. Quand j'ai vu vos petites si jolies et si propres et si contentes, cela m'a bouleversée. J'ai dit : voilà une bonne mère. C'est ça ; ça fera trois sœurs. Et puis, je ne serai pas longtemps à revenir. Voulez-vous me garder mon enfant ?

– Il faudrait voir, dit la Thénardier.

– Je donnerais six francs par mois.

Ici une voix d'homme cria du fond de la gargote :

– Pas à moins de sept francs. Et six mois payés d'avance.

– Six fois sept quarante-deux, dit la Thénardier.

– Je les donnerai, dit la mère.

– Et quinze francs en dehors pour les premiers frais, ajouta la voix d'homme.

– Total cinquante-sept francs, dit la madame Thénardier. (...)

– Je les donnerai, dit la mère, j'ai quatre-vingts francs. Il me restera de quoi aller au pays. En allant à pied. Je gagnerai de l'argent là-bas, et dès que j'en aurai un peu, je reviendrai chercher l'amour.

La voix d'homme reprit :

– La petite a un trousseau ?

– C'est mon mari, dit la Thénardier.

– Sans doute elle a un trousseau, le pauvre trésor. J'ai bien vu que c'était votre mari. Et un beau trousseau encore ! un trousseau insensé. Tout par douzaines ; et des robes de soie comme une dame. Il est là dans mon sac de nuit.

– Il faudra le donner, repartit la voix d'homme.

– Je crois bien que je le donnerai ! dit la mère. Ce serait cela qui serait drôle si je laissais ma fille toute nue ! »
(t.1, p.131)

Dans la littérature, lorsqu'une mère abandonne son enfant dans un hospice ou lorsqu'elle le place chez des parents nourriciers, elle est toujours montrée comme aimant son enfant. Elle se trouve ainsi déculpabilisée : elle se sacrifie en perdant son enfant pour lui garantir une chance de survivre sans elle.

François le Champi est lui aussi placé chez la Zabelle où il finit par rester, car sa mère meurt :

« Elle avait pris François, au sortir de nourrice, d'une femme qui était morte à ce moment-là, et elle l'avait élevé depuis, pour avoir tous les mois quelques pièces d'argent blanc et pour faire de lui son petit serviteur ; mais elle avait perdu ses bêtes et elle devait en acheter d'autres à crédit dès qu'elle pourrait, car elle ne vivait pas d'autre chose que d'un petit lot de brebiage et d'une douzaine de poules qui, de leur côté, vivaient sur le communal. L'emploi de François, jusqu'à ce qu'il eût gagné l'âge de la première communion, devait être de garder ce pauvre troupeau sur le bord des chemins ; après quoi on le louerait comme on pourrait, pour être porcher ou petit valet de charrue et, s'il avait de bons sentiments, il donnerait à sa mère par adoption une partie de son gage. » (p.13)

Les écrivains de notre corpus montrent combien la société dévalorise les enfants abandonnés, qu'elle considère comme une race marginale, porteuse du germe de tous les vices. L'inconnu qui entoure leur naissance donne lieu aux préjugés les plus forts, que l'on retrouve dans le portrait que la Thénardier fait de Cosette à Jean Valjean :

« – Elle n'est donc pas à vous, cette enfant ? demanda l'homme.

– Oh, mon Dieu, non, monsieur ! c'est une petite pauvre que nous avons recueillie comme cela, par charité. Une espèce d'enfant imbécile. Elle doit avoir de l'eau dans la tête. Elle a la tête grosse, comme vous voyez. Nous faisons pour elle ce que nous pouvons, car nous ne sommes pas riches. Nous avons beau écrire à son pays, voilà six mois qu'on ne nous répond plus. Il faut croire que sa mère est morte.

– Ah ! dit l'homme, et il retomba dans sa rêverie.

– C'était une pas grand-chose que cette mère, ajouta la Thénardier. Elle abandonnait son enfant. » (t.2, p.103)

Les brimades psychologiques sont souvent les plus dures. C'est ainsi que Cosette est appelée *Mademoiselle Chien-faute de nom* ou *mamselle Crapaud* (t.2, p.81).

Dans la campagne, les enfants trouvés (les champis) ont mauvaise réputation. Ils passent pour voleurs, violents et bagarreurs. On retrouve ces idées dans les propos des enfants dans *François le Champi* : « – Celui-là, disaient-ils, n'attrapera jamais de mal, parce qu'il est champi. Froment de semence craint la vimère du temps ; mais folle graine ne périt point. » (p.16)

Ou bien chez la mère Blanchet qui demande à la Zabelle d'abandonner François :

« Mais dans son intérêt, voyez-vous, tout aussi bien que dans le vôtre, il faut faire partir ce gars. Mon fils l'a pris en malintention à cause de sa bêtise et de sa gourmandise ; ma bru l'a trop affriandé et je suis sûre qu'il est déjà voleur. Tous les champis le sont de naissance et c'est une folie que de compter sur ces canailles-là. En voilà un qui vous fera chasser d'ici, qui vous donnera mauvaise réputation, qui sera cause que mon fils battra sa femme quelque jour et qui, en fin de compte, quand il sera grand et fort, deviendra bandit sur les chemins et vous fera honte. Allons, allons, en route ! Conduisez-le moi jusqu'à Corlay par les prés. À huit heures, la diligence

passé. Vous y monterez avec lui, et sur le midi au plus tard vous serez à Châteauroux. Vous pouvez revenir ce soir, voilà une pistole pour faire le voyage, et vous aurez encore là-dessus de quoi goûter à la ville. » (p.20)

Ou bien encore chez la servante de Madeleine :

– M'est avis, sans vous offenser, notre maîtresse, que ce gars est bien grand pour se faire embrasser comme une petite fille.

– Tu crois ? répondit Madeleine étonnée. Mais tu ne sais donc pas l'âge qu'il a ?

– Si fait ; aussi je n'y verrais pas de mal, n'était qu'il est champi et que moi, qui ne suis que votre servante, je n'embrasserais pas ça pour bien de l'argent.

– Ce que vous dites là est mal, Catherine, reprit madame Blanchet, et surtout vous ne devriez pas le dire devant ce pauvre enfant.

– Qu'elle le dise et que tout le monde le dise, répliqua François avec beaucoup de hardiesse. Je ne m'en fais pas de peine. Pourvu que je ne sois pas champi pour vous, madame Blanchet, je suis très content. » (p.31)

Les enfants abandonnés, comme les enfants pauvres, sont, par ailleurs, rapprochés de l'animalité comme s'ils avaient perdu une partie de leur humanité. Dans *Sans famille*, Rémi a peur d'aller à l'hospice et d'être comparé à un chien :

« « Malheureusement Jérôme (...) voyant au bout de trois ans que tes parents ne t'avaient pas cherché, au moins qu'ils ne t'avaient pas trouvé, il voulut te mettre à l'hospice. Tu as entendu pourquoi je ne lui ai pas obéi.

– Oh ! pas à l'hospice, m'écriai-je en me cramponnant à elle ; mère Barberin, pas à l'hospice, je t'en prie !

– Tu n'iras pas, mais à une condition, c'est que tu vas tout de suite dormir. Il ne faut pas, quand il rentrera, qu'il te trouve éveillé.

Et, après m'avoir embrassé, elle me tourna le nez contre la muraille. J'aurais voulu m'endormir ; mais j'avais été trop rudement ébranlé, trop profondément ému pour trouver à volonté le calme et le sommeil. Il y avait au village deux enfants qu'on appelait « les enfants de l'hospice » ; ils avaient une plaque de plomb au cou avec un numéro ; ils étaient mal habillés et sales ; on se moquait d'eux ; on les battait.

Les autres enfants avaient la méchanceté de les poursuivre souvent comme on poursuit un chien perdu pour s'amuser, et aussi parce qu'un chien perdu n'a personne pour le défendre.

Ah ! je ne voulais pas être comme ces enfants ; je ne voulais pas avoir un numéro au cou, je ne voulais pas qu'on courût après moi en criant : « À l'hospice ! à l'hospice ! »

Cette pensée seule me donnait froid et me faisait claquer les dents. » (p.11-12)

La différence entre l'animal et l'homme est surtout perçue comme une différence d'éducation qui distingue l'enfant de la bonne société, pleinement humain, de l'enfant du peuple, à la frontière de l'animalité. Quand Vitalis propose de prendre Rémi, la scène qui se passe au café est similaire à la scène antérieure de la vente de la vache de mère Barberin :

« – Vous le donner !

– Dame ! ne voulez-vous pas vous en débarrasser ?

– Vous donner un enfant comme celui-là, un si bel enfant, car il est bel enfant, regardez-le.

– Je l'ai regardé.

– Rémi ! viens ici. »

Je m'approchai de la table en tremblant.

« Allons, n'aie pas peur, petit, dit le vieillard.

– Regardez, continua Barberin.

– Je ne dis pas que c'est un vilain enfant. Si c'était un vilain enfant, je n'en voudrais pas ; les monstres, ce n'est pas mon affaire.

– Il est bon pour travailler.

– Il est bien faible.

– Lui faible, allons donc ! il est fort comme un homme, et solide et sain ; tenez, voyez ses jambes, en avez-vous jamais vu de plus droites ? »

Barberin releva mon pantalon.

« Trop minces, dit le vieillard.

– Et ses bras ? continua Barberin.

– Les bras sont comme les jambes ; ça peut aller ; mais ça ne résisterait pas à la fatigue et à la misère.

– Lui, ne pas résister ! mais tâtez donc, voyez, tâtez vous-même. »

Le vieillard passa sa main décharnée sur mes jambes en les palpant, secouant la tête et faisant la moue. J'avais déjà assisté à une scène semblable quand le marchand était venu pour acheter notre vache. Lui aussi l'avait tâtée et palpée. Lui aussi avait secoué la tête et fait la moue : ce n'était pas une bonne vache, il lui serait impossible de la revendre, et cependant il l'avait achetée, puis emmenée. Le vieillard allait-il m'acheter et m'emmener ? ah ! mère Barberin, mère Barberin ! Malheureusement elle n'était pas là pour me défendre.

« Enfin, dit le vieillard, tel qu'il est, je le prends. Seulement, bien entendu, je ne vous l'achète pas, je vous le loue. Je vous en donne vingt francs par an.

– Vingt francs !

– C'est un bon prix et je paie d'avance ; vous touchez quatre belles pièces de cent sous et vous êtes débarrassé de l'enfant. » (p.15-16)

L'enfant abandonné part donc presque toujours avec un handicap sérieux dans la vie, par rapport aux autres enfants, car il doit toujours faire ses preuves et démontrer sa bonne foi dans toute chose. Mais, dans *François le Champi*, George Sand campe un enfant qui dément les croyances populaires. En effet, François est un enfant vertueux, comme le précise sa mère adoptive, la Zabelle :

« (...) cet enfant-là, voyez-vous, est d'un cœur comme on n'en trouve guère ; ça ne se plaint jamais et c'est aussi soumis qu'un enfant de famille ; c'est tout le contraire des autres champis, qui sont terribles et tabâtres, et qui ont toujours l'esprit tourné à la malice.

– Parce qu'on les rebute et parce qu'on les maltraite. Si celui-là est bon, c'est que vous êtes bonne pour lui, soyez-en assurée.

– C'est la vérité, reprit la Zabelle ; les enfants ont plus de connaissance qu'on ne croit. Tenez, celui-là n'est pas malin, et pourtant il sait très bien se rendre utile. Une fois que j'étais malade l'an passé (il n'avait que cinq ans), il m'a soignée comme ferait une personne. » (p. 14)

« Il ne me manquerait plus que de perdre cet enfant-là ! C'est un pauvre profit, et tout ce que je reçois de l'hospice passe à son entretien. Mais je l'aime comme mon enfant, parce que je vois qu'il est bon et qu'il m'assistera plus tard. Savez-vous qu'il est beau pour son âge et qu'il sera de bonne heure en état de travailler ? C'est ainsi que François le Champi fut élevé par les soins et le bon cœur de Madeleine la meunière. Il retrouva la santé très vite car il était bâti, comme on dit chez nous, à chaux et à sable, et il n'y avait point de richard dans le pays qui n'eût souhaité d'avoir un fils aussi joli de figure et aussi bien construit de ses membres. Avec cela, il était courageux comme un homme (...). » (p.15)

L'enfant abandonné moralement

Dans *Les Misérables*, Gavroche est un enfant abandonné moralement par ses parents. En effet, enfant non désiré, il n'est pas aimé. Il finit par vivre dans la rue, sans que ses parents ne s'en inquiètent :

« (...) on remarquait sur le boulevard du Temple et dans les régions du Château-d'Eau un petit garçon de onze à douze ans (...). Cet enfant était bien affublé d'un pantalon d'homme, mais il ne le tenait pas de son père, et d'une camisole de femme, mais il ne la tenait pas de sa mère. Des gens quelconques l'avaient habillé de chiffons par charité. Pourtant il avait un père et une mère. Mais son père ne songeait pas à lui et sa mère ne l'aimait point. C'était un de ces enfants dignes de pitié entre tous qui ont père et mère et qui sont orphelins.

Cet enfant ne se sentait jamais si bien que dans la rue. Le pavé lui était moins dur que le cœur de sa mère.

Ses parents l'avaient jeté dans la vie d'un coup de pied.

Il avait tout bonnement pris sa volée.» (t.3, p.22)

(...) « Pourtant, si abandonné que fût cet enfant, il arrivait parfois, tous les deux ou trois mois, qu'il disait : Tiens, je vais voir maman ! (t.3, p.22)

« Cette famille était la famille du joyeux va-nu-pieds. Il y arrivait et il y trouvait la pauvreté, la détresse, et, ce qui est plus triste, aucun sourire ; le froid dans l'âtre et le froid dans les cœurs. Quand il entrait, on lui demandait : – D'où viens-tu ? Il répondait : – De la rue. Quand il s'en allait, on lui demandait : – Où vas-tu ? Il répondait : – Dans la rue. Sa mère lui disait :

– Qu'est-ce que tu viens faire ici ?

Cet enfant vivait dans cette absence d'affection comme ces herbes pâles qui viennent dans les caves. Il ne souffrait pas d'être ainsi et n'en voulait à personne. Il ne savait pas au juste comment devaient être un père et une mère.

Du reste sa mère aimait ses sœurs. » (t.3, p.23)

L'enfant libre dans la rue ou sur les routes

Dans notre corpus, on rencontre de jeunes orphelins, jetés sur les routes ou dans les rues des agglomérations, livrés à eux-mêmes, mais toujours poussés plus loin par le goût de l'aventure, comme *Oliver Twist*. Celui-ci, élevé à la dure dans les couloirs d'un orphelinat, puis battu par son maître, le marchand de cercueils, finit par s'enfuir :

« *Olivier*, arrivé à la barrière où aboutissait le sentier, se trouva de nouveau sur la grand-route. Il était alors huit heures ; quoiqu'il eût déjà fait cinq milles, il courut et se cacha tour à tour derrière les haies jusqu'à midi, dans la crainte d'être rattrapé dans le cas où l'on serait à sa poursuite. Alors il s'assit auprès d'une borne et se mit à penser, pour la première fois, à l'endroit où il devait aller pour tâcher de gagner sa vie.

Ayant souvent entendu dire par les vieillards du dépôt de mendicité qu'un garçon d'esprit ne pouvait manquer de réussir à Londres, et qu'il y avait dans cette grande ville des ressources dont les habitants de la province ne se faisaient aucune idée, c'était justement l'endroit qui convenait à l'enfant sans asile, et qui pouvait mourir dans la rue si personne ne venait à son secours. Il marcha donc avec courage, couchant en plein champ, vivant tantôt d'aumônes, tantôt de débris jetés à la borne, rebuté partout, chassé de partout. » (p.38)

Lors de son périple, il rencontre Jack Dawkins, surnommé le Matois, membre d'une bande de jeunes pickpockets, qui travaillent, dans les rues de Londres, sous les ordres du terrible Fagin. Il entre dans la bande.

Dans *Sans famille*, Rémi, parcourt les routes de France et connaît les aléas d'une vie d'errance aux côtés de Vitalis, musicien ambulancier à qui il a été vendu.

« La troupe en grande tenue, Vitalis prenait son fifre, et, nous mettant en bel ordre, nous défilions par le village. Si le nombre des curieux que nous entraîinions derrière nous était suffisant, nous donnions une représentation ; si, au contraire, il était trop faible pour faire espérer une recette, nous continuions notre marche. Dans les villes seulement nous restions plusieurs jours, et alors, le matin, j'avais la liberté d'aller me promener où je voulais. Je prenais Capi avec moi, – Capi, simple chien, bien entendu, sans son costume de théâtre, et nous flânions par les rues.

Vitalis, qui d'ordinaire me tenait étroitement près de lui, pour cela me mettait volontiers la bride sur le cou.

« Puisque le hasard, me disait-il, te fait parcourir la France à un âge où les enfants sont généralement à l'école ou au collège, ouvre les yeux, regarde et apprend. » (p.43)

Gavroche, fils mal aimé des Thénardier, est aussi un enfant des rues. Il incarne le titi parisien (Voir *Clin d'œil N°4*) :

« Ce petit être est joyeux. Il ne mange pas tous les jours et il va au spectacle, si bon lui semble, tous les soirs. Il n'a pas de chemise sur le corps, pas de souliers aux pieds, pas de toit sur la tête ; il est comme les mouches du ciel qui n'ont rien de tout cela. Il a de sept à treize ans, vit par bandes, bat le pavé, loge en plein air, porte un

vieux pantalon de son père qui lui descend plus bas que les talons, un vieux chapeau de quelque autre père qui lui descend plus bas que les oreilles, une seule bretelle en lisière jaune, court, guette, quête, perd le temps, culotte des pipes, jure comme un damné, hante le cabaret, connaît des voleurs, tutoie des filles, parle argot, chante des chansons obscènes, et n'a rien de mauvais dans le cœur. C'est qu'il a dans l'âme une perle, l'innocence, et les perles ne se dissolvent pas dans la boue. Tant que l'homme est enfant, Dieu veut qu'il soit innocent.

Si l'on demandait à l'énorme ville : Qu'est-ce que c'est que cela ? elle répondrait : C'est mon petit. » (t.3, p.1-2)

Gavroche, c'est l'enfant vagabond qui erre sans limite, sans calendrier, et surtout sans enfance, mais qui est libre :

« C'était un garçon bruyant, blême, leste, éveillé, goguenard, à l'air vivace et maladif. Il allait, venait, chantait, jouait à la fayousse, grattait les ruisseaux, volait un peu, mais comme les chats et les passereaux, gaîment, riait quand on l'appelait galopin, se fâchait quand on l'appelait voyou. Il n'avait pas de gîte, pas de pain, pas de feu, pas d'amour ; mais il était joyeux parce qu'il était libre. » (t.3, p.22)

La rue, c'est la maison de Gavroche : on y rentre, comme il le dit en sortant de chez le boulanger avec les deux enfants (qui sont ne fait les deux derniers enfants des Thénardier, donc ses frères) qu'il a rencontré affamés :

« Les pauvres enfants étaient affamés, y compris Gavroche. Tout en arrachant leur pain à belles dents, ils encombraient la boutique du boulanger qui, maintenant qu'il était payé, les regardait avec humeur.

– Rentrons dans la rue, dit Gavroche.

Ils reprirent la direction de la Bastille. » (t.3, p.124)

Dans cette rue, il a fini par y trouver une maison, le vieil éléphant érigé place de la Bastille, où les rats pullulent (Voir t.3, p.137) et y survit en faisant plusieurs « petits métiers » :

« (...) amener des fiacres, baisser les marchepieds des voitures, établir des péages d'un côté de la rue à l'autre dans les grosses pluies, ce qu'il appelle faire des ponts des arts, crier les discours prononcés par l'autorité en faveur du peuple français, gratter l'entre-deux des pavés ; (...). » (pt.3, p.3)

Ainsi, en s'introduisant dans la gaminerie parisienne, Gavroche compense-t-il son absence d'identité familiale par une identité collective.

2.1.1.2. L'enfant-héros dans sa famille naturelle

Si l'enfant orphelin est un thème récurrent dans la littérature, bien des enfants-héros sont des enfants vivant au sein de leur famille. Certains sont des enfants choyés, d'autres des enfants mal aimés. La famille est en effet, un cadre soit structurant, soit oppressant.

L'enfant aimé

Dans *Le Petit chose*, Daniel Esseyte est un enfant aimé dans une famille, dominée par la figure du père. De plus, il y est heureux jusqu'à son départ pour Lyon et le collège :

« Je suis né le 13 mai 18..., dans une ville du Languedoc, où l'on trouve, comme dans toutes les villes du Midi, beaucoup de soleil, pas mal de poussière, un couvent de Carmélites et deux ou trois monuments romains. Mon père, M. Eyssette, qui faisait à cette époque le commerce des foulards, avait, aux portes de la ville, une grande fabrique dans un pan de laquelle il s'était taillé une habitation commode, tout ombragée de platanes et séparée des ateliers par un vaste jardin. C'est là que je suis venu au monde et que j'ai passé les premières, les seules

bonnes années de ma vie. Aussi ma mémoire reconnaissante a-t-elle gardé du jardin, de la fabrique et des platanes un impérissable souvenir, et lorsqu'à la ruine de mes parents il m'a fallu me séparer de ces choses, je les ai positivement regrettées comme des êtres. » (p.1)

Même, lorsque la famille Eysette est obligée de fermer la fabrique, Daniel vit heureux en faisant de celle-ci son domaine, tel un nouveau Robinson, avec, pour vendredi, son ami Rouget, puis le perroquet offert par son oncle Baptiste :

« (...) même je trouvai à notre ruine ce côté très agréable, que je pouvais gambader à ma guise par toute la fabrique, ce qui, du temps des ouvriers, ne m'était permis que le dimanche. Je disais gravement au petit Rouget : « Maintenant, la fabrique est à moi ; on me l'a donnée pour jouer. » Et le petit Rouget me croyait. Il croyait tout ce que je lui disais, cet imbécile. » (p.2)

« Pour ma part, j'étais très heureux. On ne s'occupait plus de moi. J'en profitais pour jouer tout le jour avec Rouget parmi les ateliers déserts, où nos pas sonnaient comme dans une église, et les grandes cours abandonnées, que l'herbe envahissait déjà. Ce jeune Rouget, fils du concierge Colombe, était un gros garçon d'une douzaine d'années, fort comme un bœuf, dévoué comme un chien, bête comme une oie et remarquable surtout par une chevelure rouge, à laquelle il devait son surnom de Rouget. Seulement, je vais vous dire : Rouget, pour moi, n'était pas Rouget. Il était tour à tour mon fidèle Vendredi, une tribu de sauvages, un équipage révolté, tout ce qu'on voulait. Moi-même, en ce temps-là, je ne m'appelais pas Daniel Eysette : j'étais cet homme singulier, vêtu de peaux de bêtes, dont on venait de me donner les aventures, master Crusoé lui-même. Douce folie ! Le soir, après souper, je relisais mon Robinson, je l'apprenais par cœur ; le jour, je le jouais, je le jouais avec rage, et tout ce qui m'entourait, je l'enrôlais dans ma comédie. La fabrique n'était plus la fabrique ; c'était mon île déserte, oh ! bien déserte. Les bassins jouaient le rôle d'Océan. Le jardin faisait une forêt vierge. Il y avait dans les platanes un tas de cigales qui étaient de la pièce et qui ne le savaient pas. » (p.4)

« Ce perroquet remplaça Vendredi. Je l'installai dans une belle cage au fond de ma résidence d'hiver ; et me voilà, plus Crusoé que jamais, passant mes journées en tête-à-tête avec cet intéressant volatile et cherchant à lui faire dire. « Robinson, mon pauvre Robinson ! » Comprenez-vous cela ? Ce perroquet, que l'oncle Baptiste m'avait donné pour se débarrasser de son éternel bavardage, s'obstina à ne pas parler dès qu'il fut à moi... Pas plus « mon pauvre Robinson » qu'autre chose ; jamais je n'en pus rien tirer. Malgré cela, je l'aimais beaucoup et j'en avais le plus grand soin. » (p.5)

Mais, la fabrique est vendue et Daniel envoyé au collège. Ses déboires vont alors commencer, mais hors de sa famille, car celle-ci lui témoigne toujours de l'affection.

L'enfant mal aimé

Dans *Les Malheurs de Sophie*, la famille est le lieu et le cadre de l'éducation et de la formation.

Sophie, âgée de 4 ans et demi, est une petite fille mal aimée qui fait des bêtises par naïveté ou étourderie, plus que par malignité. Sa mère manque singulièrement de tendresse. Très distante, elle la punit toujours froidement, comme dans l'épisode de la chaux :

« « Mademoiselle, je devrais vous fouetter pour votre désobéissance ; mais le bon Dieu vous a déjà punie par la frayeur que vous avez eue. Vous n'aurez donc d'autre punition que de me donner, pour racheter un tablier neuf à votre bonne, la pièce de cinq francs que vous avez dans votre bourse et que vous gardiez pour vous amuser à la fête du village. »

Sophie eut beau pleurer, demander la grâce pour sa pièce de cinq francs, la maman la lui prit. Sophie se dit, tout en pleurant, qu'une autre fois elle écouterait sa maman, et n'irait plus où elle ne devait pas aller » (p.7)

Dans ce roman, la comtesse de Ségur montre la difficile relation mère-fille. Celle-ci est traitée par le biais de la poupée que reçoit Sophie en cadeau de son père en voyage. Sous couvert d'éducation, le lecteur est convié à assister aux multiples mutilations de la poupée

(couleurs parties au débarbouillage, bras cassé après la suspension par les bras à une ficelle ; jambes fondues après un bain de pieds dans l'eau bouillante ; dislocation après installation dans les branches d'un arbre) qui finirent par l'enterrement de la poupée-tronc (Voir Chapitres I et II). Ainsi, la défiguration progressive de la poupée la rend de plus en plus étrangère et son lien avec la fillette devient de plus en plus artificiel. Dans ce roman, quasi autobiographique, la Comtesse de Ségur évoque les aventures de la petite fille russe mal aimée qu'elle a été, les revit et, en quelque sorte, les exorcise.

Dans *L'Enfant* de Vallès, Jacques est un enfant mal aimé par ses parents, surtout par sa mère, à tel point qu'il préférerait être nègre :

« Je suis gai de nature ; j'aime à rire et j'ai la rate qui va en éclater quelquefois ! Quand je peux échapper aux pensums, éviter le séquestre, être loin du pion ou du professeur, je saute comme un gros chien, j'ai des gaietés de nègre.

Être nègre !

Oh ! comme j'ai désiré longtemps être nègre !

D'abord, les négresses aiment leurs petits. – J'aurais eu une mère aimante.

Puis quand la journée est finie, ils font des paniers pour s'amuser, ils tressent des lianes, cisèlent du coco, et ils dansent en rond ! Zizi, bamboula ! Dansez, Canada !

Ah ! oui ! j'aurais bien voulu être nègre. Je ne le suis pas, je n'ai pas de veine !

Faute de cela, je me ferai matelot.

Tout le monde s'en trouvera bien. » (p.103)

Jules Vallès n'hésite pas ici à renverser les valeurs idéologiques de ses contemporains. Ainsi, les nègres, qui sont habituellement exploités, méprisés, ridiculisés ou stéréotypés, deviennent, pour Jacques, un exemple d'humanité et de liberté, conceptions opposées aux institutions contemporaines.

Enfin, Poil de carotte est un enfant nié, à l'intérieur de sa famille : en aucun moment son prénom n'est cité ; son surnom Poil de carotte lui dénie toute identité. De plus, il vit sans véritable relation familiale, entre une mère qui le hait et un père indifférent. Si bien qu'il préférerait être orphelin, comme il l'affirme lorsque son père veut l'emmener promener et que sa mère le menace d'une gifle s'il accepte :

« Scène II

POIL DE CAROTTE, En méditation près de l'horloge.

Qu'est-ce que je veux, moi ? Éviter les calottes. Papa m'en donne moins que maman. J'ai fait le calcul. Tant pire pour lui !

Scène III

MONSIEUR LEPIC, Il chérit Poil de Carotte, mais ne s'en occupe jamais, toujours courant la prétentaine, pour affaires.

Allons ! partons.

POIL DE CAROTTE : Non, mon papa.

MONSIEUR LEPIC : Comment, non ? Tu ne veux pas venir ?

POIL DE CAROTTE : Oh si ! mais je ne peux pas.

MONSIEUR LEPIC : Explique-toi. Qu'est-ce qu'il y a ?

POIL DE CAROTTE : Y a rien, mais je reste.

MONSIEUR LEPIC : Ah, oui ! encore une de tes lubies. Quel petit animal tu fais ! On ne sait par quelle oreille te prendre. Tu veux, tu ne veux plus. Reste, mon ami, et pleurniche à ton aise.

Scène IV

MADAME LEPIC, Elle a toujours la précaution d'écouter aux portes, pour mieux entendre.

Pauvre chéri ! Cajoleuse elle lui passe la main dans les cheveux et les tire. Le voilà tout en larmes, parce que son père... Elle regarde en dessous M. Lepic... voudrait l'emmener malgré lui. Ce n'est pas ta mère qui te tourmenterait avec cette cruauté. Les Lepic père et mère se tournent le dos.

Scène V

*POIL DE CAROTTE, Au fond d'un placard. Dans sa bouche, deux doigts ; dans son nez, un seul.
Tout le monde ne peut pas être orphelin. » (p. 88-89)*

Et, pourtant, Poil de carotte aimerait bien se faire aimer de sa mère. Il va même jusqu'à se taillader les joues pour que, rosies, Mme Lepic ait envie de les embrasser.

2.1.1.3. L'enfant-héros dans sa famille de substitution

L'enfant aimé

La famille a un rôle si important que la plupart des enfants-héros orphelins sont à sa recherche.

S'ils ne trouvent pas leur famille naturelle, ils peuvent la remplacer par une famille de substitution. En effet, chez eux, les liens familiaux ne sont pas uniquement appréhendés sous la forme de liens biologiques, mais bien dans le cadre d'une parenté choisie, fondée sur l'affection. Il en est ainsi de Rémi dans *Sans famille* :

« Je suis un enfant trouvé.

Mais, jusqu'à huit ans, j'ai cru que, comme tous les autres enfants, j'avais une mère, car, lorsque je pleurais, il y avait une femme qui me serrait si doucement dans ses bras en me berçant, que mes larmes s'arrêtaient de couler.

Jamais je ne me couchais dans mon lit sans qu'une femme vînt m'embrasser, et, quand le vent de décembre collait la neige contre les vitres blanchies, elle me prenait les pieds entre ses deux mains et elle restait à me les réchauffer en me chantant une chanson, dont je retrouve encore dans ma mémoire l'air et quelques paroles.

Quand j'avais une querelle avec un de mes camarades, elle me faisait conter mes chagrins, et presque toujours elle trouvait de bonnes paroles pour me consoler ou me donner raison.

Par tout cela et par bien d'autres choses encore, par la façon dont elle me parlait, par la façon dont elle me regardait, par ses caresses, par la douceur qu'elle mettait dans ses gronderies, je croyais qu'elle était ma mère. » (p.1)

Ce besoin vital de lien familial se retrouve dans le compagnonnage de l'enfant et de l'animal. L'animal devient frère, mère ou père pour l'enfant abandonné. Séparé de la mère Barberin, c'est auprès du chien Capi que Rémi trouve d'abord l'affection fraternel. L'animal peut aussi assumer une fonction maternelle, soit qu'il nourrisse littéralement l'enfant perdu, soit qu'il lui dispense les caresses dont l'absence de mère le prive. Mais, Rémi finit par apprécier Vitalis, car l'attitude de celui-ci est positive à son égard. Il établit avec lui des relations harmonieuses, si bien que Vitalis devient un substitut du père :

« Je n'étais plus au temps où Vitalis m'inspirait de l'effroi. À vrai dire, ce temps n'avait duré que quelques heures. Assez rapidement, je m'étais attaché à lui d'une affection sincère, et cette affection avait été en grandissant chaque jour. Nous vivions de la même vie, toujours ensemble du matin au soir, et souvent du soir au matin, quand, pour notre coucher, nous partagions la même botte de paille. Un père n'a pas plus de soins pour son enfant qu'il en avait pour moi. Il m'avait appris à lire, à chanter, à écrire, à compter. Dans nos longues marches, il avait toujours employé le temps à me donner des leçons tantôt sur une chose, tantôt sur une autre, selon que les circonstances ou le hasard lui suggéraient ces leçons. Dans les journées de grand froid, il avait partagé avec moi ses couvertures ; par les fortes chaleurs, il m'avait toujours aidé à porter la part de bagages et d'objets dont j'étais chargé.

À table, ou plus justement, dans nos repas, car nous ne mangions pas souvent à table, il ne me laissait jamais le mauvais morceau, se réservant le meilleur ; au contraire, il nous partageait également le bon et le mauvais. Quelquefois, il est vrai qu'il me tirait les oreilles et m'allongeait une taloche ; mais il n'y avait pas, dans ces petites corrections, de quoi me faire oublier ses soins, ses bonnes paroles et tous les témoignages de tendresse qu'il m'avait donnés depuis que nous étions ensemble. Il m'aimait et je l'aimais. » (p.53-54)

François le champi a lui aussi besoin de liens familiaux forts. C'est d'abord la Zabelle qu'il aime comme une mère. Mais, celle-ci, poussée par la mère Blanchet, se résigne à le mettre à l'hospice, alors qu'il est âgé de 10 ans. François la supplie de le garder, car elle est toute sa famille :

« – Tu veux me mettre dans l'hospice !

La Zabelle s'était portée trop avant pour reculer. Elle croyait l'enfant plus instruit de son sort qu'il ne l'était et, sans songer qu'il n'eût guère été malaisé de le tromper et de se débarrasser de lui par surprise, elle se mit à lui expliquer la vérité et à vouloir lui faire comprendre qu'il serait plus heureux à l'hospice qu'avec elle, qu'on y prendrait plus de soin de lui, qu'on lui enseignerait à travailler, qu'on le placerait pour un temps chez quelque femme moins pauvre qu'elle, qui lui servirait encore de mère. » (p.22)

« – Ô ma mère, ma mère mignonne ! disait-il à la Zabelle, pourquoi veux tu me quitter ? Tu veux donc que je meure du chagrin de ne plus te voir ? Qu'est-ce que je t'ai fait pour que tu ne m'aimes plus ? Est-ce que je ne t'ai pas toujours obéi dans tout ce que tu m'as commandé ? Est-ce que j'ai fait du mal ? J'ai toujours eu bien soin de nos bêtes, tu le disais toi-même, tu m'embrassais tous les soirs, tu me disais que j'étais ton enfant, tu ne m'as jamais dit que tu n'étais pas ma mère ! Ma mère, garde-moi, garde-moi, je t'en prie comme on prie le bon Dieu ! j'aurai toujours soin de toi ; je travaillerai toujours pour toi ; si tu n'es pas contente de moi, tu me battras et je ne dirai rien ; mais attends pour me renvoyer que j'aie fait quelque chose de mal.

Et il allait à Madeleine en lui disant :

– Madame la meunière, ayez pitié de moi. Dites à ma mère de me garder. Je n'irai plus jamais chez vous puisqu'on ne le veut pas, et quand vous voudrez me donner quelque chose, je saurai que je ne dois pas le prendre. J'irai parler à monsieur Cadet Blanchet, je lui dirai de me battre et de ne pas vous gronder pour moi. Et quand vous irez aux champs, j'irai toujours avec vous, je porterai votre petit, je l'amuserai encore toute la journée. Je ferai tout ce que vous me direz, et si je fais quelque chose de mal, vous ne m'aimerez plus. Mais ne me laissez pas renvoyer, je ne veux pas m'en aller, j'aime mieux me jeter dans la rivière. » (p.24)

Madeleine, la meunière, devient sa protectrice et son éducatrice. Plus tard, après la mort de la Zabelle, alors qu'il vit au moulin, en tant que domestique, il demande à Madeleine, la meunière, de se comporter avec lui comme avec son fils, Jeannie :

« – Je sais que tu ne peux pas être ingrat et je veux que tu dises ce que tu as sur le cœur. Voyons, qu'as-tu qui te manque pour n'être pas mon enfant ? Dis, je te commande comme je commanderais à Jeannie.

– Eh bien, c'est que... c'est que vous embrassez Jeannie bien souvent et que vous ne m'avez jamais embrassé depuis le jour que nous disions tout à l'heure. J'ai pourtant grand soin d'avoir toujours la figure et les mains bien lavées parce que je sais que vous n'aimez pas les enfants malpropres et que vous êtes toujours après laver et peigner Jeannie. Mais vous ne m'embrassez pas davantage pour ça, et ma mère Zabelle ne m'embrassait guère non plus. Je vois bien pourtant que toutes les mères caressent leurs enfants et c'est à quoi je vois que je suis toujours un champi et que vous ne pouvez pas l'oublier.

– Viens m'embrasser, François, dit la meunière en asseyant l'enfant sur ses genoux et en l'embrassant au front avec beaucoup de sentiment. J'ai eu tort, en effet, de ne jamais songer à cela, et tu méritais mieux de moi. Tiens,

tu vois, je t'embrasse de grand coeur et tu es bien sûr à présent que tu n'es plus champi, n'est-ce pas ?

L'enfant se jeta au cou de Madeleine (...)

(...) je suis content comme si j'étais en paradis. » (p.29-30)

« Depuis ce jour-là Madeleine embrassa cet enfant matin et soir, ni plus ni moins que s'il eût été à elle, et la seule différence qu'elle fit entre Jeannie et François, c'est que le plus jeune était le plus gâté et le plus cajolé,

comme son âge le comportait. Il n'avait que sept ans lorsque le champi en avait douze, et François comprenait fort bien qu'un grand garçon comme lui ne pouvait être amijolé comme un petit. D'ailleurs ils étaient encore plus différents d'apparence que d'âge. François était si grand et si fort qu'il paraissait un garçon de quinze ans, et Jeannie était mince et petit comme sa mère dont il avait toute la retirance. (p.31)

François considère Madeleine comme sa mère :

« Je te certifie que je ne m'ennuie jamais avec vous deux et que je ne demande au bon Dieu qu'une chose à présent, c'est de pouvoir rester longtemps comme nous voilà, en famille, sans nous séparer.

– Sans nous séparer, je le crois bien ! dit François ; j'aimerais mieux être coupé par morceaux que de vous quitter. Qui est-ce qui m'aimerait comme vous m'avez aimé ? Qui est-ce qui se mettrait en danger d'être maltraitée pour un pauvre champi, et qui l'appellerait son enfant, son cher fils ? car vous m'appelez bien souvent, presque toujours, comme ça. Et même vous me dites souvent, quand nous sommes seuls : Appelle-moi ma mère et non pas toujours madame Blanchet. Et moi je n'ose pas parce que j'ai trop peur de m'y accoutumer et de lâcher ce mot-là devant le monde. » (p.39)

Dans *L'Homme qui rit*, Gwynplaine trouve aussi une famille protectrice auprès d' Ursus :

« Ursus avait été pour Gwynplaine et Dea à peu près père et mère. Tout en murmurant, il les avait élevés ; tout en grondant, il les avait nourris. Cette adoption ayant fait la cahute roulante plus lourde, il avait dû s'atteler plus fréquemment avec Homo pour la traîner.

(...) Cette famille d'un vieillard, de deux enfants et d'un loup, avait formé, tout en rôdant, un groupe de plus en plus étroit. La vie errante n'avait pas empêché l'éducation. Errer, c'est croître, disait Ursus. Gwynplaine étant évidemment fait pour être « montré dans les foires », Ursus avait cultivé en lui le saltimbanque, et dans ce saltimbanque il avait incrusté de son mieux la science et la sagesse. Ursus, en arrêt devant le masque ahurissant de Gwynplaine, grommelait : Il a été bien commencé. C'est pourquoi il l'avait complété par tous les ornements de la philosophie et du savoir.

Il répétait souvent à Gwynplaine : – Sois un philosophe. Être sage, c'est être invulnérable. Tel que tu me vois, je n'ai jamais pleuré. Force de ma sagesse. Crois-tu que, si j'avais voulu pleurer, j'aurais manqué d'occasion ? Ursus, dans ses monologues écoutés par le loup, disait : – J'ai enseigné à Gwynplaine Tout, y compris le latin, et à Dea Rien, y compris la musique. » (p.208)

Dans leur famille d'accueil, ces enfants abandonnés trouvent non seulement de l'amour, mais aussi l'éducation. C'est le cas de Gwynplaine, mais c'est aussi le cas de Rémi auprès de Vitalis, de François auprès de Madeleine et de Jacquou auprès du curé Bonal qui l'a recueilli :

« – Maintenant que te voilà apprivoisé, je vais t'enseigner à parler français d'abord, à lire et à écrire ensuite ; après, nous verrons.

Je fus bien content de ces paroles, car je compris alors que le curé s'intéressait à moi et voulait me garder. À partir de ce jour, tous les matins, après la messe, il me montrait, deux heures durant ; après quoi, il me donnait des leçons à apprendre dans la journée, et, le soir, il me faisait encore deux heures de classe avant souper. J'étais tellement heureux d'apprendre, et j'avais tant à cœur de faire plaisir au curé, que je travaillais avec une sorte de rage ; de manière qu'il me disait quelquefois, le digne homme :

– Il faut se modérer en tout ; à cette heure, va-t'en demander à mademoiselle Hermine, ou à M. le chevalier, s'ils n'ont pas besoin de toi. » (p.85)

Jacquou étudie non seulement pour faire plaisir au curé, mais surtout pour s'en sortir. D'ailleurs, lorsque le curé lui propose de prendre un état, il lui explique l'intérêt de l'instruction pour un paysan :

« – Cela étant, mon ami, je te conseille de te faire cultivateur. C'est le premier de tous les états, c'est le plus sain, le plus intelligent, le plus libre. C'est, vois-tu, le travail des champs qui a libéré de la servitude le peuple de

France, et c'est par lui qu'un jour la terre sera toute aux paysans... Mais n'allons pas si loin. Comme je me doutais de ta réponse, voici comment j'ai arrangé les choses avec M. le chevalier. Tu travailleras le jour à la réserve avec Cariol : c'est un bon ouvrier terrien qui te montrera à labourer, sarcler, biner, faucher, moissonner, façonner les vignes, et le reste. Tu vivras avec lui et la Toinette chez M. le chevalier, mais tu coucheras ici, parce que, le soir, je pourrai encore te donner quelques leçons et t'enseigner des choses qui te seront utiles plus tard. Nos bonnes gens de par là, qui ont vu leurs anciens ne sachant ni A ni B, et qui sont eux-mêmes aussi ignorants, disent qu'il n'est pas besoin d'en savoir tant pour cultiver la terre ; mais ils se trompent. Un paysan un peu instruit en vaut deux, sans compter que celui qui ne connaît pas l'histoire de son pays, ni sa géographie, n'est pas Français, pour ainsi parler : il est Fanlacois, s'il est de Fanlac, et voilà tout. De même, celui qui ne sait ni lire ni écrire, c'est comme s'il avait un sens de moins... Lorsque tu seras grand, que tu sauras bien ton état de laboureur, tu trouveras aisément à te louer ; et, plus tard, ayant mis de côté tes gages, tu chercheras une honnête fille économe et tu te marieras, et vous serez chez vous autres ; ce qui est une belle et bonne chose, et bien à considérer : ainsi voilà qui est entendu. » (p.90)

D'ailleurs devenu adulte, il a l'impression de ne plus trop appartenir à la classe paysanne :
« Mais j'avais d'autres idées, d'autres goûts, et, grâce au curé Bonal, je voyais mieux et plus loin que les pauvres gens qui m'avoisinaient. » (p.188)

L'enfant mal-aimé

Après la mort de Fantine, Cosette reste chez les Thénardier, où elle n'est pas du tout aimée. Le soir de Noël, alors qu'elle a besoin d'amour, elle reporte celui-ci dans son jeu avec la poupée des filles Thénardier dont elle a pu s'emparer un instant :

« Tout à coup Cosette s'interrompit. Elle venait de se retourner et d'apercevoir la poupée des petites Thénardier qu'elles avaient quittée pour le chat et laissée à terre à quelques pas de la table de cuisine.

Alors elle laissa tomber le sabre emmaillotté qui ne lui suffisait qu'à demi, puis elle promena lentement ses yeux autour de la salle. La Thénardier parlait bas à son mari, et comptait de la monnaie, Ponine et Zelma jouaient avec le chat, les voyageurs mangeaient, ou buvaient, ou chantaient, aucun regard n'était fixé sur elle. Elle n'avait pas un moment à perdre. Elle sortit de dessous la table en rampant sur les genoux et sur les mains, s'assura encore ne fois qu'on ne la guettait pas, puis se glissa vivement jusqu'à la poupée, et la saisit. Un instant après elle était à sa place, assise, immobile, tournée seulement de manière à faire de l'ombre sur la poupée qu'elle tenait dans ses bras. Ce bonheur de jouer avec une poupée était tellement rare pour elle qu'il avait toute la violence d'une volupté.

Personne ne l'avait vue, excepté le voyageur, qui mangeait lentement son maigre souper.

Cette joie dura près d'un quart d'heure.

Mais quelque précaution que prit Cosette, elle ne s'apercevait pas qu'un des pieds de la poupée – passait, – et que le feu de la cheminée l'éclairait très vivement.

(...) Cosette tressaillit comme si la terre eût tremblé sous elle. Elle se retourna.

– Cosette ! répéta la Thénardier.

Cosette prit la poupée et la posa doucement à terre avec une sorte de vénération mêlée de désespoir. Alors, sans la quitter des yeux, elle joignit les mains, et, ce qui est effrayant à dire dans un enfant de cet âge, elle se les tordit ; puis, ce que n'avait pu lui arracher aucune des émotions de la journée, ni la course dans le bois, ni la pesanteur du seau d'eau, ni la perte de l'argent, ni la vue du martinet, ni même la sombre parole qu'elle avait entendu dire à la Thénardier, – elle pleura. Elle éclata en sanglots. » (t.2, p104-105)

A travers ce jeu avec la poupée, affleure toute la relation mère-fille inexistante.

2.1.2. L'enfant-héros et la souffrance

2.1.2.1. L'enfant maltraité à l'hospice

Oliver Twist est un souffre-douleur et une victime de la méchanceté des hommes. Dans la succursale du dépôt de mendicité où il a vu le jour, dirigée par la terrible Mme Mann, il est maltraité, mal nourri, frappé et considéré comme un esclave. Un jour, les enfants ont tellement faim, qu'ils tirent au sort celui qui va aller demander un peu plus de gruau. C'est Oliver qui est désigné, mais il n'obtient que fouet et enfermement :

« À l'heure des repas chaque enfant recevait un plein bol de gruau et jamais plus, à l'exception des jours de fête, où il recevait en plus deux onces un quart de pain. Les bols n'avaient jamais besoin d'être lavés, les enfants les polissaient avec leurs cuillers jusqu'à ce qu'ils fussent redevenus brillants ; et quand ils avaient fini cette opération, qui ne demandait pas beaucoup de temps, ils fixaient sur le chaudron des yeux si avides, qu'ils semblaient vouloir dévorer jusqu'aux briques qui le soutenaient. Ces malheureux mangeaient si peu, et ils étaient devenus si voraces et si sauvages, qu'un d'entre eux donna à entendre à ses compagnons qu'à moins qu'on ne lui accordât un autre bol de gruau par jour, il se verrait dans la nécessité une belle nuit de dévorer son camarade de lit. Il avait les yeux hagards en disant cela, et ils le crurent capable de le faire ; c'est pourquoi ils tirèrent à la courte paille pour savoir lequel d'entre eux irait à souper demander au chef un second bol de gruau. Le sort tomba sur Olivier. Tout enfant qu'il était, la faim l'avait exaspéré. Il se leva donc de table, et, alarmé lui-même de sa témérité, il s'avança vers le chef :

– Voudriez-vous m'en donner encore, s'il vous plaît, Monsieur ?

Le chef devint pâle et tremblant. Il regarda le jeune rebelle avec un étonnement stupide. Les aides furent paralysés de surprise et les enfants de terreur.

– Que veux-tu ? demanda-t-il d'une voix altérée.

– J'en voudrais encore, Monsieur, s'il vous plaît, répondit Olivier.

Le chef visa un coup de sa cuiller à pot à la tête, de l'enfant, lui mit les mains derrière le dos, et appela à haute voix le bedeau. » (p.8-9)

« Depuis huit jours qu'Olivier s'était rendu coupable du crime affreux de redemander du gruau, il habitait un réduit obscur, où, par la clémence et la sagesse de l'administration, il était détenu prisonnier. (...) Quant à l'exercice, c'était par un froid piquant, mais sain, qu'il lui était permis d'aller chaque matin dans une cour pavée se laver sous la pompe en présence de M. Bumble, qui, pour l'empêcher d'attraper un rhume, lui procurait une vive sensation par tout le corps en lui distribuant quelques coups de canne avec une libéralité peu commune. Quant à ce qui est de la société, on le faisait venir de deux jours l'un dans le réfectoire pendant le dîner des enfants, pour y être fouetté publiquement, afin de servir d'exemple et de leçon pour l'avenir (...). » (p.11-12)

Le jour de ses 9 ans, date limite au-delà de laquelle la loi ne permet plus de le garder à l'hospice, Oliver est placé chez M. Sowerberry, le marchand de cercueils.

2.1.2.2. L'enfant maltraité dans sa famille d'accueil

Dans *Les Misérables*, Cosette, placée par sa mère chez les Thénardier, devient leur souffre-douleur et mène une vie misérable :

« Grâce aux cinquante-sept francs de la voyageuse, Thénardier avait pu éviter un protêt et faire honneur à sa signature. Le mois suivant ils eurent encore besoin d'argent ; la femme porta à Paris et engagea au mont-de-piété le trousseau de Cosette pour une somme de soixante francs. Dès que cette somme fut dépensée, les Thénardier s'accoutumèrent à ne plus voir dans la petite fille qu'un enfant qu'ils avaient chez eux par charité, et la traitèrent en conséquence. Comme elle n'avait plus de trousseau, on l'habilla des vieilles jupes et des vieilles chemises des petites Thénardier, c'est-à-dire de haillons. On la nourrit des restes de tout le monde, un peu mieux que le chien, et un peu plus mal que le chat. Le chat et le chien étaient du reste ses commensaux habituels ; Cosette mangeait avec eux sous la table dans une écuelle de bois pareille à la leur. » (t.1, p.133-134)

Bien que sa mère envoie toujours plus d'argent, Cosette devient, à 5 ans, la servante de la maison, maltraitée par la Thénardier et ses deux filles.

« On fit faire à Cosette les commissions, balayer les chambres, la cour, la rue, laver la vaisselle, porter même des fardeaux. Les Thénardier se crurent d'autant plus autorisés à agir ainsi que la mère qui était toujours à Montreuil-sur-Mer commença à mal payer. Quelques mois restèrent en souffrance.

(...) L'injustice l'avait faite hargneuse et la misère l'avait rendue laide. Il ne lui restait plus que ses beaux yeux qui faisaient peine, parce que, grands comme ils étaient, il semblait qu'on y vit une plus grande quantité de tristesse. C'était une chose navrante de voir, l'hiver, ce pauvre enfant, qui n'avait pas encore six ans, grelottant sous de vieilles loques de toile trouées, balayer la rue avant le jour avec un énorme balai dans ses petites mains rouges et une larme dans ses grands yeux. » (t.1, p.135)

Mais, Fantine ne pouvant plus payer ce que lui réclament les Thénardier, se sacrifie (vente de ses dents et de ses cheveux, prostitution) et finit par tomber très malade. M. Madeleine, venu à son chevet lui promet de lui ramener Cosette. Mais, entretemps, il est reconnu pour Jean Valjean et Fantine meurt avant d'avoir revu Cosette. Celle-ci est alors de plus en plus maltraitée par les Thénardier :

« Cosette était entre eux, subissant leur double pression, comme une créature qui serait à la fois broyée par une meule et déchiquetée par une tenaille. L'homme et la femme avaient chacun une manière différente ; Cosette était rouée de coups, cela venait de la femme ; elle allait pieds nus l'hiver, cela venait du mari.

Cosette montait, descendait, lavait, brossait, frottait, balayait, courait, trimait, haletait, remuait des choses lourdes, et, toute chétive, faisait les grosses besognes. Nulle pitié ; une maîtresse farouche, un maître venimeux. La gargote Thénardier était comme une toile où Cosette était prise et tremblait. L'idéal de l'oppression était réalisé par cette domesticité sinistre. C'était quelque chose comme la mouche servante des araignées. La pauvre enfant, passive, se taisait. » (t.2, p.79)

Le soir de Noël 1823, Cosette, alors âgée de 8 ans, est envoyée dans la nuit noire et le froid chercher de l'eau à la fontaine. C'est là que Jean Valjean la retrouve et découvre, sur son visage, les outrages de la maltraitance :

« Cosette était maigre et blême ; elle avait près de huit ans, on lui en eût donné à peine six. Ses grands yeux enfoncés dans une sorte d'ombre étaient presque éteints à force d'avoir pleuré. Les coins de sa bouche avaient cette courbe de l'angoisse habituelle, qu'on observe chez les condamnés et chez les malades désespérés. Ses mains

étaient, comme sa mère l'avait deviné, « perdues d'engelures ». Le feu qui l'éclairait en ce moment faisait saillir les angles de ses os et rendait sa maigreur affreusement visible. Comme elle grelottait toujours, elle avait pris l'habitude de serrer ses deux genoux l'un contre l'autre. Tout son vêtement n'était qu'un haillon qui eût fait pitié l'été et qui faisait horreur l'hiver. Elle n'avait sur elle que de la toile trouée ; pas un chiffon de laine. On voyait sa peau çà et là, et l'on y distinguait partout des taches bleues ou noires qui indiquaient les endroits où la Thénardier l'avait touchée. Ses jambes nues étaient rouges et grêles. Le creux de ses clavicules était à faire pleurer. Toute la personne de cette enfant, son allure, son attitude, le son de sa voix, ses intervalles entre un mot et l'autre, son regard, son silence, son moindre geste, exprimaient et traduisaient une seule idée, la crainte.

La crainte était répandue sur elle ; elle en était pour ainsi dire couverte ; la crainte ramenait ses coudes contre ses hanches, retirait ses talons sous ses jupes, lui faisait tenir le moins de place possible, ne lui laissait de souffle que le nécessaire, et était devenue ce qu'on pourrait appeler son habitude de corps, sans variation possible que d'augmenter. Il y avait au fond de sa prunelle un coin étonné où était la terreur.

Cette crainte était telle qu'en arrivant, toute mouillée comme elle était, Cosette n'avait pas osé s'aller sécher au feu et s'était remise silencieusement à son travail. » (t.2, p.98)

C'est à ce moment de son histoire que, grâce à Jean Valjean, Cosette quitte ses bourreaux et va devenir une enfant heureuse et, plus tard, une demoiselle de la bonne société. C'est alors, pour elle, un véritable conte de fées. Mais, la postérité ne retient que la première

image donnée dans le roman : Cosette est devenue la figure emblématique de l'enfance malheureuse et maltraitée injustement.

2.1.2.3. L'enfant maltraité dans sa famille naturelle

Dans *Les Malheurs de Sophie*, La Comtesse de Ségur illustre de façon exemplaire la cruauté au nom d'une éducation conçue comme une mécanique de dressage. En effet, elle réhabilite les sombres fantasmes chrétiens, selon lesquels le vice, inné chez l'enfant, doit être combattu par l'exemple permanent de la vertu et tout un système de punitions : fouet, gifles, soufflets, cabinet noir, etc. C'est ainsi que Sophie, 4 ans, est élevée par Mme de Réan. Alors que Sophie a caché le contenu d'une boîte de couture envoyée par son père, en espérant que la voyant vide et inutile sa mère lui donnerait, elle se fait punir :

MADAME DE RÉAN – *Suivez-moi, mademoiselle. »*

Et, comme Sophie restait sans bouger, Mme de Réan lui prit la main et l'entraîna malgré sa résistance dans le salon à joujoux. Elle se mit à chercher dans les tiroirs de la petite commode, dans l'armoire de la poupée ; ne trouvant rien, elle commençait à craindre d'avoir été injuste envers Sophie, lorsqu'elle se dirigea vers la petite table. Sophie trembla plus fort lorsque sa maman, ouvrant le tiroir, aperçut tous les objets de sa boîte à ouvrage, que Sophie avait cachés là.

Sans rien dire, elle prit Sophie et la fouetta comme elle ne l'avait jamais fouettée. Sophie eut beau crier, demander grâce, elle reçut le fouet de la bonne manière, et il faut avouer qu'elle le méritait.

Mme de Réan vida le tiroir et emporta tout ce qu'elle y avait trouvé, pour le remettre dans sa boîte, laissant Sophie pleurer seule dans le petit salon. » (p.65)

Nullement pédagogue, la mère se contente de constater les dégâts causés par sa fille et de sévir en la punissant de manière parfois démesurée. Cette manière de procéder fait que Sophie n'ose pas communiquer avec sa mère de peur de se faire punir une nouvelle fois. De plus, les châtiments corporels ou psychologiques infligés à Sophie sont le fait de la perversité de Mme de Réan. En effet, celle-ci surgit toujours à la fin pour sévir, jamais avant ou pendant pour empêcher la mauvaise action. Il en est ainsi dans l'épisode des fruits confits (Chapitre XVI) :

« Sophie s'agita sur sa chaise ; elle rougissait, regardait sa maman ; elle voulait parler ; mais elle ne pouvait s'y décider. Enfin Mme de Réan, qui voyait son agitation, vint à son aide en lui disant :

« Tu as quelque chose à avouer, Sophie ; tu n'oses pas le faire, parce que cela coûte toujours d'avouer une faute. C'est précisément le chemin raboteux dans lequel t'appelle ton bon ange et qui te fait peur. Voyons, Sophie, écoute ton bon ange, et saute hardiment dans les pierres du chemin qu'il t'indique. » Sophie rougit plus encore, cacha sa figure dans ses mains et, d'une voix tremblante, avoua à sa maman qu'elle avait mangé la veille presque toute la boîte de fruits confits.

MADAME DE RÉAN – *Et comment espérais-tu me le cacher ?*

SOPHIE – *Je voulais vous dire, maman, que c'étaient les rats qui l'avaient mangée.*

MADAME DE RÉAN – *Et je ne l'aurais jamais cru, comme tu le penses bien, puisque les rats ne pouvaient lever le couvercle de la boîte et le refermer ensuite ; les rats auraient commencé par dévorer, déchirer la boîte pour arriver aux fruits confits. De plus, les rats n'avaient pas besoin d'approcher un fauteuil pour atteindre l'étagère.*

SOPHIE, *surprise. Comment ! vous avez vu que j'avais tiré le fauteuil ?*

MADAME DE RÉAN – *Comme tu avais oublié de l'ôter, c'est la première chose que j'ai vue hier en rentrant chez moi. J'ai compris que c'était toi, surtout après avoir regardé la boîte et l'avoir trouvée presque vide. Tu vois comme tu as bien fait de m'avouer ta faute ; tes mensonges n'auraient fait que l'augmenter et t'auraient fait punir plus sévèrement. Pour récompenser l'effort que tu fais en avouant tout, tu n'auras d'autre punition que de ne pas manger de fruits confits tant qu'ils dureront. » (p. 54-55)*

Dans *L'Enfant*, ouvrage quasi autobiographique (on parle d'autofiction, (*Voir Clin d'œil N°5*)), Vallès rend compte d'une enfance marquée par les coups et l'injustice, comme il le signale dès l'incipit :

« Ai-je été nourri par ma mère ? Est-ce une paysanne qui m'a donné son lait ? Je n'en sais rien. Quel que soit le sein que j'ai mordu, je ne me rappelle pas une caresse du temps où j'étais tout petit ; je n'ai pas été dorloté, tapoté,

baisotté ; j'ai été beaucoup fouetté.

Ma mère dit qu'il ne faut pas gâter les enfants, et elle me fouette tous les matins ; quand elle n'a pas le temps le matin, c'est pour midi, rarement plus tard que quatre heures.

Mlle Balandreau m'y met du suif.

C'est une bonne vieille fille de cinquante ans. Elle demeure au-dessous de nous. D'abord elle était contente : comme elle n'a pas d'horloge, ça lui donnait l'heure. « Vlin ! Vlan ! Zon ! Zon ! – voilà le petit Chose qu'on fouette ; il est temps de faire mon café au lait. » » (p.1)

Dans tout le roman, les mauvais traitements que subit Jacques sont prétextes à la raillerie et au sarcasme. Par exemple, raillant le fait que les parents agissent toujours pour le bien de leurs enfants, Vallès utilise beaucoup l'antiphrase pour évoquer sa maltraitance, comme dans les passages suivants :

« Ma mère apparaît souvent pour me prendre par les oreilles et me calotter.

C'est pour mon bien ; aussi, plus elle m'arrache de cheveux, plus elle me donne de taloches, et plus je suis persuadé qu'elle est une bonne mère et que je suis un enfant ingrat.

Oui, ingrat ! car il m'est arrivé quelquefois, le soir, en grattant mes bosses, de ne pas me mettre à la bénir, et c'est à la fin de mes prières, tout à fait, que je demande à Dieu de lui garder la santé pour veiller sur moi et me continuer ses bons soins. » (p.6)

« J'ai été jusqu'ici le tambour sur lequel ma mère a battu des rrra et des fla, elle a essayé sur moi des roulées et des étoffes, elle m'a travaillé dans tous les sens, pincé, balaféré, tamponné, bourré, souffleté, frotté, cardé et tanné,

sans que je sois devenu idiot, contrefait, bossu ou bancal, sans qu'il m'ait poussé des oignons dans l'estomac ni de la laine de mouton sur le dos – après tant de gigots pourtant !

À un moment, son affection se détourne. Elle se relâche de sa surveillance.

On n'entendait jadis que pif-paf, v'li-v'lan, et allez donc ! – On m'appelait bandit, sapré gremlin ! – Sapré pour sacré ; – elle disait aussi, bouffre pour bougre.

Depuis treize ans, je n'avais pas pu me trouver devant elle cinq minutes – non, pas cinq minutes, sans la pousser à bout, sans exaspérer son amour.

Qu'est devenu ce mouvement, ce bruit, le train-train des calottes ?

Je ne détestais pas qu'on m'appelât bandit, gremlin ; j'y étais fait, – même cela me flattait un peu.

Bandit ! – comme dans le roman à gravures. – Puis je sentais bien que cela faisait plaisir à ma mère de me faire du mal ; qu'elle avait besoin de mouvement et pouvait se payer de la gymnastique sans aller au gymnase, où il aurait fallu qu'elle mit un petit pantalon et une petite blouse. – Je ne la voyais pas bien en petite blouse et en petit pantalon. Avec moi, elle tirait au mur ; elle faisait envoler le pigeon, elle gagnait le lapin, elle amenait le grenadier. » (p.115)

Jacques subit la maltraitance physique exacerbée de sa mère, mais aussi sa maltraitance psychologique, par l'intermédiaire de la nourriture et du vêtement. Pour celle-ci, il ne faut pas se laisser aller à ses préférences :

« J'aimais les poireaux.

Que voulez-vous ? – Je haïssais l'oignon, j'aimais les poireaux. On me les arrachait de la bouche, comme on arrache un pistolet des mains d'un criminel, comme on enlève la coupe de poison à un malheureux qui veut se suicider.

« Pourquoi ne pourrais-je pas en manger ? demandais-je en pleurant.

– Parce que tu les aimes, répondait cette femme pleine de bon sens, et qui ne voulait pas que son fils eût de passions. »

Tu mangeras de l'oignon, parce qu'il te fait mal, tu ne mangeras pas de poireaux, parce que tu les adores. »
(p.75)

Ou alors, lorsque Jacques aime un aliment, elle lui fait manger jusqu'au dégoût, comme le gigot à l'oignon :

« Tu aimes le gigot, Jacques.

Est-ce que ta mère t'en prive ?

Ta mère en fait cuire un le dimanche. – On t'en donne.

Elle en reprend du froid le lundi. – T'en refuse-t-on ?

On le fait revenir aux oignons le mardi – le jour des oignons, c'est sacré – tu en as deux portions au lieu d'une. Et le mercredi, Jacques ! qui est-ce qui se sacrifie, le mercredi, pour son fils ? Le jeudi, qui est-ce qui laisse tout le gigot à son enfant ? Qui ? parle ! C'est ta mère – comme le pélican blanc ! Tu le finis, le gigot – à toi l'honneur !
« Décrotte l'os ! ce n'est pas moi qui t'en empêcherai, va ! »

Entends-tu, c'est ta mère qui te crie de ne pas avoir de scrupules, d'en prendre à ta faim, elle ne veut pas borner ton appétit... « Tu es libre, il en reste encore, ne te gêne pas ! » Mais Dieu se reposa le septième jour ! voilà huit fois que j'y reviens, j'ai un mouton qui bêle dans l'estomac : grâce, pitié !

Non, pas de grâce, pas de pitié ! Tu aimes le gigot, tu en auras.

« As-tu dit que tu l'aimais !

– Je l'ai dit, lundi...

– Et tu te contredis samedi ! mets du vinaigre, – allons, la dernière bouchée ! J'espère que tu t'es régalé ?... » »
(p.75-76)

Mais le pire pour Jacques est le vêtement que lui fait porter sa mère et qui lui donne des envies suicidaires.

« Je suis en noir souvent, « rien n'habille comme le noir », et en habit, en frac, avec un chapeau haut de forme ; j'ai l'air d'un poêle.

Cependant, comme j'use beaucoup, on m'a acheté, dans la campagne, une étoffe jaune et velue, dont je suis enveloppé. Je joue l'ambassadeur lapon. Les étrangers me saluent ; les savants me regardent. Mais l'étoffe dans laquelle on a taillé mon pantalon se sèche et se racornit, m'écorche et m'ensanglante. Hélas ! je vais non plus vivre, mais me traîner.

Tous les jeux de l'enfance me sont interdits. Je ne puis jouer aux barres, sauter, courir, me battre. Je rampe seul, calomnié des uns, plaint par les autres, inutile ! Et il m'est donné, au sein même de ma ville natale, à douze ans, de connaître, isolé dans ce pantalon, les douleurs sourdes de l'exil. » (p.24)

Si Vallès décrit la maltraitance que lui fait subir sa mère, il dénonce aussi le pouvoir du père, qui s'exerce d'une autre façon : il n'est pas pervers, mais se défoule sur lui de ses propres humiliations :

« Mon père a besoin de rejeter sur quelqu'un sa peine et il fait passer sur moi son chagrin, sa colère. Ma mère m'a lâché, mon père m'empoigne.

Il me sangle à coups de cravache, il me rosse à coups de canne sous le moindre prétexte, sans que je m'y attende ; bien souvent, je le jure, sans que je le mérite.

J'ai gardé longtemps un bout de jonc qu'on me cassa sur les côtes et auquel j'avais machinalement emmanché une lame, je m'étais dit que si jamais je me tuais, je me tuerais avec cela. – Et j'ai eu l'idée de me tuer une fois ! Voici à quelle occasion.

Mon père rentre brusque et pâle, et me prenant par le bras qu'il faillit casser :

« Gredin ! dit-il entre ses dents, je vais te laisser pour mort sur le carreau ! »

J'entrevis un supplice – et justement, j'étais à peine guéri d'une dernière correction qui m'avait rompu les membres. » (p.123)

« Deux ou trois fois, je dus pousser des cris comme en poussent ceux qu'on tue en leur arrachant l'âme : il en fut épouvanté lui-même ! mais il recommençait toujours, tant il avait la pensée malade, l'esprit noir. – Il croyait vraiment que j'étais un gredin, je le pense. – Il voyait tout à travers le dégoût ou la fureur !
Quelquefois, c'est plus affreux encore, – ma mère intervient ; – et elle qui m'a calotté à outrance, accuse mon père de barbarie !

« Tu ne toucheras pas cet enfant ! »

De temps en temps ils se raccommoient et me battent tous deux à la fois !

Les raccommolements durent peu. » (p.124)

Dans ce roman, l'écrivain ne se livre pas à une analyse psychologique, mais se contente de suggérer les sentiments, avec beaucoup d'humour et de sarcasme. Par contre, dans *Poil de carotte*, Jules Renard nous présente une véritable analyse psychologique, en montrant le changement qui s'opère, peu à peu, dans l'esprit d'un enfant dont tous les sentiments finissent par être blessés. En effet, Mme Lepic maltraite son fils et en fait son souffre-douleur. Cette femme dominatrice apparaît comme un être pervers, qui prend du plaisir à le faire souffrir en lui infligeant humiliations et injustes brimades. Poil de carotte n'a aucun droit, pas même celui d'avoir peur du noir, comme lorsque Mme Lepic lui demande d'aller fermer les poules :

« *Poil de Carotte, qui joue à rien sous la table, se dresse et dit avec timidité :*

– *Mais, maman, j'ai peur aussi, moi.*

– *Comment ? répond madame Lepic, un grand gars comme toi ! c'est pour rire. Dépêchez-vous, s'il te plaît !*

– *On le connaît ; il est hardi comme un bouc, dit sa soeur Ernestine.*

– *Il ne craint rien ni personne, dit Félix, son grand frère.*

Ces compliments enorgueillissent Poil de Carotte, et, honteux d'en être indigne, il lutte déjà contre sa couardise.

Pour l'encourager définitivement sa mère lui promet une gifle.

– *Au moins, éclairez-moi, dit-il.*

Madame Lepic hausse les épaules, Félix sourit avec mépris. Seule pitoyable, Ernestine prend une bougie et accompagne petit frère jusqu'au bout du corridor.

– *Je t'attendrai là, dit-elle.*

Mais elle s'enfuit tout de suite, terrifiée, parce qu'un fort coup de vent fait vaciller la lumière et l'éteint. » (p.1)

Finalement, s'il surmonte sa peur et revient triomphant, il est cependant puni :

« *Il sourit, se tient droit, dans son orgueil, attend les félicitations, et maintenant hors de danger, cherche sur le visage de ses parents la trace des inquiétudes qu'ils ont eues.*

Mais grand frère Félix et sœur Ernestine continuent tranquillement leur lecture, et madame Lepic lui dit, de sa voix naturelle :

– *Poil de Carotte, tu iras les fermer tous les soirs. » (p.2)*

Il n'a pas le droit de ronfler, sinon il subit des sévices. Le passage suivant est l'exemple d'une brimade physique, doublée d'un mensonge éhonté :

« *Mais dès qu'il dort, il ronfle. C'est comme une passion. Aussitôt madame Lepic lui entre deux ongles, jusqu'au sang, dans le plus gras d'une fesse. Elle a fait choix de ce moyen.*

Le cri de Poil de Carotte réveille brusquement M. Lepic, qui demande :

– *Qu'est-ce que tu as ?*

– *Il a le cauchemar, dit madame Lepic.*

Et elle chantonne, à la manière des nourrices, un air berceur qui semble indien.

Du front, des genoux poussant le mur, comme s'il voulait l'abattre, les mains plaquées sur ses fesses pour parer le pinçon qui va venir au premier appel des vibrations sonores, Poil de Carotte se rendort dans le grand lit où il repose, à côté de sa mère, au fond. » (p.7)

Il n'a pas non plus droit à la parole. Mme Lepic parle pour lui : il n'a pas le droit d'avoir des envies, des préférences ou des désirs. Il est même ravalé au rang des animaux domestiques, comme dans l'épisode des lapins, où il partage équitablement les restes avec eux. Il n'a pas plus de droits ni de pouvoir qu'un animal.

« – Il ne reste plus de melon pour toi, dit madame Lepic ; d'ailleurs, tu es comme moi, tu ne l'aimes pas.

– Ça se trouve bien, se dit Poil de Carotte.

On lui impose ainsi ses goûts et ses dégoûts. En principe, il doit aimer seulement ce qu'aime sa mère. Quand arrive le fromage :

– Je suis bien sûre, dit madame Lepic, que Poil de Carotte n'en mangera pas.

Et Poil de Carotte pense :

– Puisqu'elle en est sûre, ce n'est pas la peine d'essayer.

En outre, il sait que ce serait dangereux.

Et n'a-t-il pas le temps de satisfaire ses plus bizarres caprices dans des endroits connus de lui seul ? Au dessert, madame Lepic lui dit :

– Va porter ces tranches de melon à tes lapins.

Poil de Carotte fait la commission au petit pas, en tenant l'assiette bien horizontale afin de ne rien renverser.

À son entrée sous leur toit, les lapins, coiffés en tapageurs, les oreilles sur l'oreille, le nez en l'air, les pattes de devant raides comme s'ils allaient jouer du tambour, s'empresment autour de lui.

– Oh ! attendez, dit Poil de Carotte ; un moment, s'il vous plaît, partageons.

S'étant assis d'abord sur un tas de crottes, de seneçon rongé jusqu'à la racine, de trognons de choux, de feuilles de mauves, il leur donne les graines de melon et boit le jus lui-même : c'est doux comme du vin doux.

Puis il racle avec les dents ce que sa famille a laissé aux tranches de jaune sucré, tout ce qui peut fondre encore, et il passe le vert aux lapins en rond sur leur derrière. » (p.12)

C'est à propos de l'énurésie de Poil de carotte que Mme Lepic se montre le plus sadique. Elle la met en scène, pour le piéger. En effet, elle enferme l'enfant dans sa chambre en oubliant délibérément de déposer un pot sous son lit. Le lendemain, avec joie, elle constate navrée les draps trempés et glisse prestement un pot sous le lit, afin de duper le reste de la famille. Elle lui fait même manger une soupe avec ses déjections :

« (...) lève lentement, lentement la dernière cuillerée, l'enfonce jusqu'à la gorge, dans la bouche grande ouverte de Poil de Carotte, le bourre, le gave, et lui dit, à la fois goguenarde et dégoûtée :

– Ah ! ma petite salissure, tu en as mangé, tu en as mangé, et de la tienne encore, de celle d'hier.

– Je m'en doutais, répond simplement Poil de Carotte, sans faire la figure espérée.

Il s'y habitue, et quand on s'habitue à une chose, elle finit par n'être plus drôle du tout. » (p.8)

Les humiliations incessantes de Mme Lepic poussent même plusieurs fois Poil de carotte au suicide, comme dans l'épisode de du seau d'eau fraîche (Voir p.118). Dans ce roman autobiographie, Renard met en avant les injustices subies par Poil de Carotte, mais, grâce à l'humour et à la dérision, il prend du recul par rapport à son enfance. Ce roman est, pour lui, un exutoire.

2.1.2.4. L'enfant maltraité à l'école

Au XIX^e, accéder à l'école n'était pas facile quand on appartenait à une famille pauvre. Dans *Le Petit chose*, Monsieur Eyssete a dû choisir entre Daniel et Jacques l'aîné, pour décider lequel aurait le privilège de poursuivre ses études en profitant d'une bourse obtenue grâce à une ancienne relation. Mais, l'école est fortement marquée par les distinctions de classes qui se manifestent par la qualité des fournitures scolaires et surtout le vêtement, comme Daniel, envoyé au collège, après la ruine de sa famille, en fait l'amer expérience :

« Ce qui me frappa d'abord, à mon arrivée au collège, c'est que j'étais le seul avec une blouse. À Lyon, les fils de riches ne portent pas de blouses ; il n'y a que les enfants de la rue, les gones comme on dit. Moi, j'en avais une, une petite blouse à carreaux qui datait de la fabrique ; j'avais une blouse, j'avais l'air d'un gône... Quand j'entrai dans la classe, les élèves ricanèrent. On disait : « Tiens ! il a une blouse ! » Le professeur fit la grimace et tout de suite me prit en aversion. Depuis lors, quand il me parla, ce fut toujours du bout des lèvres, d'un air méprisant. Jamais il ne m'appela par mon nom ; il disait toujours : « Eh ! vous, là-bas, le petit Chose ! » Je lui avais dit pourtant plus de vingt fois que je m'appelais Daniel Ey-sset-te... À la fin, mes camarades me surnommèrent « le petit Chose », et le surnom me resta... Ce n'était pas seulement ma blouse qui me distinguait des autres enfants. Les autres avaient de beaux cartables en cuir jaune, des encriers de buis qui sentaient bon, des cahiers cartonnés, des livres neufs avec beaucoup de notes dans le bas ; moi, mes livres étaient de vieux bouquins achetés sur les quais, moisis, fanés, sentant le rance ; les couvertures étaient toujours en lambeaux, quelquefois il manquait des pages. Jacques faisait bien de son mieux pour me les relier avec du gros carton et de la colle forte ; mais il mettait toujours trop de colle, et cela puait. (...)

Quant à moi, j'avais compris que lorsqu'on est boursier, qu'on porte une blouse, qu'on s'appelle « le petit Chose », il faut travailler deux fois plus que les autres pour être leur égal, et ma foi ! le petit Chose se mit à travailler de tout son courage. » (p.13)

L'école est ici un espace de ségrégation raciale, où la blouse devient qui un marqueur social qui distingue Daniel des fils des riches et le range irrémédiablement dans les enfants de la rue. Dans cet espace, celui-ci vit le drame de l'indifférence, celui de n'être rien, qu'un « petit chose ».

Dans *L'Enfant*, Vallès montre une situation pratiquement analogue. Au lycée, où son père est professeur élémentaire, Jacques est souvent puni à la place d'enfants plus riches :

« Chaque fois que je le voyais préparer une farce, je tremblais ; car s'il ne se dénonçait pas lui-même par quelque imprudence, et si sa culpabilité ne sautait pas aux yeux, c'était moi qui la gobais ; c'est-à-dire que mon père descendait tranquillement de sa chaire et venait me tirer les oreilles, et me donner un ou deux coups de pied, quelquefois trois.

Il fallait qu'il prouvât qu'il ne favorisait pas son fils, qu'il n'avait pas de préférence. Il me favorisait de roulées magistrales, et il m'accordait la préférence pour les coups de pied au derrière.

Souffrait-il d'être obligé de taper ainsi sur son rejeton ?

Peut-être bien, mais mon voisin, le farceur, était fils d'une autorité. – L'accabler de pensums, lui tirer les oreilles, c'était se mettre mal avec la maman, une grande coquette qui arrivait au parloir avec une longue robe de soie qui criait, et des gants à trois boutons, frais comme du beurre.

Pour se mettre à l'aise, mon père feignait de croire que j'étais le coupable, quand il savait bien que c'était l'autre. » (p.66)

Ainsi, dans cette école du XIX^e, la violence physique ou morale est-elle omniprésente et fonctionne-t-elle comme régulateur de la relation pédagogique.

2.1.2.5. L'enfant maltraité au travail

Dans *Oliver Twist*, Oliver échappe à la maltraitance de l'hospice pour tomber dans la maltraitance chez M. Sowerberry, le marchand de cercueils. C'est, d'abord, celle de Noé Claypole, l'enfant de l'école de charité, qui travaille avec lui :

« Noé était un enfant de charité, mais non pas un orphelin du dépôt de mendicité. Il était encore moins l'enfant du hasard, car il pouvait tracer sa généalogie en remontant jusqu'à ses parents, qui vivaient à quelques pas de là : sa mère était blanchisseuse et son père un ancien soldat, vieil ivrogne retiré du service avec une jambe de bois et une pension de cinq sous trois deniers par jour. Les garçons de boutique du voisinage avaient eu longtemps pour habitude d'insulter Noé en pleine rue en lui donnant les épithètes les moins flatteuses, et il avait

souffert cela le plus patiemment du monde ; mais maintenant que la fortune avait jeté sur son chemin un pauvre orphelin, sans nom, que l'être le plus abject pouvait montrer du doigt et insulter impunément, il lui fit expier avec usure les torts dont les autres s'étaient rendus coupables envers lui. » (p.26)

Après sa période d'apprentissage, alors qu'il accompagne maintenant M. Sowerberry lors des enterrements, il doit subir la maltraitance de Noé, de Charlotte et de Mme Sowerberry :

« (...) pendant plusieurs mois, il continua de se soumettre avec douceur à la tyrannie et aux mauvais traitements de Noé Claypole, qui en usait avec lui bien pis qu'auparavant, maintenant qu'il était jaloux de voir le nouveau venu promu au bâton noir et au chapeau à crêpe, tandis que lui, premier arrivé, en était resté à la casquette ronde et à la calotte de peau. Charlotte, de son côté, le maltraitait parce qu'ainsi faisait Noé, et madame Sowerberry était son ennemie déclarée parce que M. Sowerberry était disposé à le protéger. Desorte que, ayant à lutter d'un côté contre ces trois personnes, et, de l'autre, contre un dégoût des funérailles, Olivier était loin d'être à son aise. » (p.27-28)

Un jour que Noé manque de respect à sa mère, il le frappe. Mais, finalement, il finit roué de coups par ses trois ennemis, puis par M. Sowerberry. Il s'enfuit alors à Londres.

Dans *Le Petit chose*, après avoir émigré à Lyon, la famille est obligée de se disloquer. Chacun doit subvenir seul à ses besoins. Daniel doit abandonner le collège, l'année de sa philosophie, et prendre un travail de maître d'étude au collège de Sarlande. Mais là, en passant de l'étude des petits à celles des moyens, il se retrouve en face de fils de métayers enrichis que les parents envoient au collège pour en faire de petits bourgeois et qui le maltraitent. En effet, à l'école, ce sont les enfants qui peuvent être les maltraitants, surtout envers un maître d'études guère plus âgé qu'eux et surtout très pauvre.

« Grossiers, insolents, orgueilleux, parlant entre eux un rude patois cévenol auquel je n'entendais rien, ils avaient presque tous cette laideur spéciale à l'enfance qui mue, de grosses mains rouges avec des engelures des voix de jeunes coqs enrhumés, le regard abruti, et par là-dessus l'odeur du collègue...

Ils me haïrent tout de suite, sans me connaître. J'étais pour eux l'ennemi, le Pion ; et du jour où je m'assis dans ma chaire, ce fut la guerre entre nous, une guerre acharnée, sans trêve, de tous les instants.

Ah ! les cruels enfants, comme ils me firent souffrir !...

Je voudrais en parler sans rancune, ces tristesses sont si loin de nous !

... Eh bien ! non, je ne puis pas ; et tenez ! à l'heure même où j'écris ces lignes, je sens ma main qui tremble de fièvre et d'émotion. Il me semble que j'y suis encore. » (p.42)

« Ah ! le malheureux pion ! vous a-t-il assez fait rire !... L'avez-vous fait assez pleurer !... Oui, pleurer !... Vous l'avez fait pleurer, et c'est ce qui rendait vos farces bien meilleures...

Que de fois, à la fin d'une journée de martyr, le pauvre diable, blotti dans sa couchette, a mordu sa couverture pour que vous n'entendiez pas ses sanglots !...

C'est si terrible de vivre entouré de malveillance, d'avoir toujours peur, d'être toujours sur le qui-vive, toujours méchant, toujours armé, c'est si terrible de punir, – on fait des injustices malgré soi. – si terrible de douter, de voir partout des pièges, de ne pas manger tranquille, de ne pas dormir en repos, de se dire toujours, même aux minutes de trêve : « Ah ! mon Dieu !

... Qu'est-ce qu'ils vont me faire maintenant ? »

Non, vivrait-il cent ans, le pion Daniel Eyssette n'oubliera jamais tout ce qu'il souffrit au collège de Sarlande, depuis le triste jour où il entra dans l'étude des moyens. » (p.43)

Mais, la violence finit par engendrer la violence. A la rentrée suivante, Le petit Chose punit sans relâche, mais sans succès. Un jour, voulant faire sortir Boucoyran, un élève lui ayant manqué de respect et qui ne bouge pas, il en vient aux mains :

« Quinze ans, de gros pieds, de gros yeux, de grosses mains, pas de front, et l'allure d'un valet de ferme : tel était M. le marquis de Boucoyran, terreur de la cour des moyens et seul échantillon de la noblesse cévenole au collège de Sarlande. Le principal tenait beaucoup à cet élève, en considération du vernis aristocratique que sa présence donnait à l'établissement. Dans le collège, on ne l'appelait que « le marquis ». Tout le monde le craignait ; moi-même je subissais l'influence générale et je ne lui parlais qu'avec des ménagements.

Pendant quelque temps, nous vécûmes en assez bons termes.

(...) À ma seconde injonction, le marquis, revenu de sa surprise, me répondit, il fallait voir de quel air : – « Je ne sortirai pas ! »

Il y eut parmi toute l'étude un murmure d'admiration. Je me levai dans ma chaire, indigné.

– Vous ne sortirez pas, monsieur ?... C'est ce que nous allons voir.

Et je descendis...

Dieu m'est témoin qu'à ce moment-là toute idée de violence était bien loin de moi ; je voulais seulement intimider le marquis par la fermeté de mon attitude ; mais, en me voyant descendre de ma chaire, il se mit à ricaner d'une façon si méprisante, que j'eus le geste de le prendre au collet pour le faire sortir de son banc...

Le misérable tenait cachée sous sa tunique une énorme règle en fer. À peine eus-je levé la main, qu'il m'assena sur le bras un coup terrible. La douleur m'arracha un cri.

Toute l'étude battit des mains.

– Bravo, marquis !

Pour le coup, je perdis la tête. D'un bond, je fus sur la table, d'un autre, sur le marquis ; et alors, le prenant à la gorge, je fis si bien, des pieds, des poings, des dents, de tout, que je l'arrachai de sa place et qu'il s'en alla rouler hors de l'étude, jusqu'au milieu de la cour... Ce fut l'affaire d'une seconde ; je ne me serais jamais cru tant de vigueur.

Les élèves étaient consternés. On ne criait plus : « Bravo, marquis ! » On avait peur. Boucoyran, le fort des forts, mis à la raison par ce gringalet de pion ! Quelle aventure !... Je venais de gagner en autorité ce que le marquis venait de perdre en prestige.

Quand je remontai dans ma chaire, pâle encore et tremblant d'émotion, tous les visages se penchèrent vivement sur les pupitres. L'étude était matée. Mais le principal, M. Viot, qu'allaient-ils penser de cette affaire ? Comment ! j'avais osé lever la main sur un élève ! sur le marquis de Boucoyran ! sur le noble du collège ! Je voulais donc me faire chasser ! » (p.57-58)

C'est parce que l'enfant maltraité souffre qu'il est cruel à son tour. Le mal causé est le mal subi ; le bourreau et la victime sont fatalement liés. Après l'affaire Boucoyran, Daniel est renvoyé. Il part rejoindre son frère Jacques à Paris et nous abandonnons ici l'enfant Daniel.

2.1.2.6. L'enfant martyr

Dans notre corpus, l'enfant-martyr, c'est Gwynplaine. Les Comprachicos ont fait de lui un monstre en lui faisant subir d'atroces mutilations :

« Selon toute apparence, d'industriels manieurs d'enfants avaient travaillé à cette figure. Il semblait évident qu'une science mystérieuse, probablement occulte, qui était à l'achirurgie ce que l'alchimie est à la chimie, avait ciselé cette chair, à coup sûr dans le très bas âge, et créé, avec préméditation, ce visage. Cette science, habile aux sections, aux obtusions et aux ligatures, avait fendu la bouche, débridé les lèvres, dénudé les gencives, distendu les oreilles, décroisé les cartilages, désordonné les sourcils et les joues, élargi le muscle zygomatique, estompé les coutures et les cicatrices, ramené la peau sur les lésions, tout en maintenant la face à l'état béant, et de cette sculpture puissante et profonde était sorti ce masque, Gwynplaine. » (p.195-196)

Le travail réalisé sur son visage a été tel qu'il ne peut que provoquer qu'horreur et rire. Il devient bateleur auprès d'Ursus :

« Aussi était-il parvenu rapidement, dans les champs de foire et dans les carrefours, à une fort satisfaisante renommée d'homme horrible.

C'est en riant que Gwynplaine faisait rire. Et pourtant il ne riait pas. Sa face riait, sa pensée non. L'espèce de visage inouï que le hasard ou une industrie bizarrement spéciale lui avait façonné, riait tout seul. Gwynplaine ne s'en mêlait pas. Le dehors ne dépendait pas du dedans. Ce rire qu'il n'avait point mis sur son front, sur ses joues, sur ses sourcils, sur sa bouche, il ne pouvait l'en ôter. On lui avait à jamais appliqué le rire sur le visage. C'était un rire automatique, et d'autant plus irrésistible qu'il était pétrifié. Personne ne se dérobaît à ce rictus. (...) et, quoi que fît Gwynplaine, quoi qu'il voulût, quoi qu'il pensât, dès qu'il levait la tête, la foule, si la foule était là, avait devant les yeux cette apparition, l'éclat de rire foudroyant.

Qu'on se figure une tête de Méduse gaie.

Tout ce qu'on avait dans l'esprit était mis en déroute par cet inattendu, et il fallait rire. » (p.196)

« En naissant, il avait dû être un enfant comme un autre. On avait conservé le corps intact et seulement retouché la face. Gwynplaine avait été fait exprès.

C'était là du moins la vraisemblance.

On lui avait laissé les dents. Les dents sont nécessaires au rire. La tête de mort les garde.

L'opération faite sur lui avait dû être affreuse. Il ne s'en souvenait pas, ce qui ne prouvait point qu'il ne l'eût pas subie. Cette sculpture chirurgicale n'avait pu réussir que sur un enfant tout petit, et par conséquent ayant peu conscience de ce qui lui arrivait, et pouvant aisément prendre une plaie pour une maladie. En outre, dès ce temps-là, on se le rappelle, les moyens d'endormir le patient et de supprimer la souffrance étaient connus. Seulement, à cette époque, on les appelait magie. Aujourd'hui on les appelle anesthésie.

Outre ce visage, ceux qui l'avaient élevé lui avaient donné des ressources de gymnaste et d'athlète ; ses articulations, utilement disloquées, et propres à des flexions en sens inverse, avaient reçu une éducation de clown et pouvaient, comme des gonds de porte, se mouvoir dans tous les sens. Dans son appropriation au métier de saltimbanque rien n'avait été négligé.

Ses cheveux avaient été teints couleur d'ocre une fois pour toutes (...). Du reste, ce rire était pour Gwynplaine tout un talent. Il n'y pouvait rien, et il en tirait parti. Au moyen de ce rire, il gagnait sa vie. » (p.197-198)

Mais si la souffrance a sans doute été terrible dans la petite enfance de Gwynplaine pour arriver à un tel résultat, la souffrance est maintenant devenue morale :

« Gwynplaine avait un masque, sa face. Chose inexprimable, c'était avec sa propre chair que Gwynplaine était masqué. Quel était son visage, il l'ignorait. Sa figure était dans l'évanouissement. On avait mis sur lui un faux lui-même. Il avait pour face une disparition. Sa tête vivait et son visage était mort. Il ne se souvenait pas de l'avoir vu. » (p.200)

En fait, Gwynplaine est l'enfant sacrifié au pouvoir politique dans une lutte de succession, comme il l'apprend, alors qu'il est devenu adulte :

« Ce jourd'hui vingt-neuvième de janvier mille six cent quatre-vingt-dix de Notre Seigneur,

A été méchamment abandonné, sur la côte déserte de Portland, dans l'intention de l'y laisser périr de faim, de froid et de solitude, un enfant âgé dix ans.

Cet enfant a été vendu à l'âge de deux ans par ordre de sa très gracieuse majesté le roi Jacques deuxième. Cet enfant est lord Fermain Clancharlie, fils légitime unique de lord Linnæus Clancharlie, baron Clancharlie et Hunkerville, marquis de Corleone en Italie, pair du royaume d'Angleterre, défunt, et d'Ann Bradshaw, son épouse, défunte.

Cet enfant est héritier des biens et titres de son père. C'est pourquoi il a été vendu, mutilé, défiguré et disparu par la volonté de sa très gracieuse majesté.

Cet enfant a été élevé et dressé pour être bateleur dans les marchés et foires.

Il a été vendu à l'âge de deux ans après la mort du seigneur son père, et dix livres sterling ont été données au roi pour l'achat de cet enfant, ainsi que pour diverses concessions, tolérances et immunités.

Lord Fermain Clancharlie, âgé de deux ans, a été acheté par moi soussigné qui écris ces lignes, et mutilé et défiguré par un flamand de Flandre nommé Hardquanonne, lequel est seul en possession des secrets et procédés

du docteur Conquest.

L'enfant était destiné par nous à être un masque de rire. Masca ridens. » (p.307)

2.1.3. L'enfant-héros et son comportement

2.1.3.1. L'enfant terrible

Dans *Les Malheurs de Sophie*, Sophie est intelligente, mais impulsive. Livrée à elle-même, abandonnée aux domestiques, elle va de catastrophe en catastrophe. C'est une enfant insensible aux bons conseils de sa mère et récidivante dans l'indocilité. D'autre part, elle fait preuve d'une inconsciente cruauté. Elle maltraite et tue les animaux qui l'entourent (l'écureuil, les petits poissons, l'abeille ou l'âne) par des sévices répétés et expérimentaux. Elle s'exerce sur des animaux de plus en plus grands et trouve toujours des mutilations plus perfectionnées. Par exemple, alors qu'elle joue à la dinette, elle décide de saler les poissons rouges de sa mère :

« Si j'avais quelque chose à saler ? se dit-elle. Je ne veux pas saler du pain ; il me faudrait de la viande ou du poisson... Oh ! la bonne idée ! Je vais saler les petits poissons de maman ; j'en couperai quelques-uns en tranches

avec mon couteau, je salerai les autres tout entiers ; que ce sera amusant ! Quel joli plat cela fera ! »

Et voilà Sophie qui ne réfléchit pas que sa maman n'aura plus les jolis petits poissons qu'elle aimait tant, que ces pauvres petits souffriront beaucoup d'être salés vivants ou d'être coupés en tranches. Sophie court dans le salon où étaient les petits poissons ; elle s'approche de la cuvette, les pêche tous, les met dans une assiette de son ménage, retourne à sa petite table, prend quelques-uns de ces pauvres petits poissons, et les étend sur un plat. Mais les poissons, qui ne se sentaient pas à l'aise hors de l'eau, remuaient et sautaient tant qu'ils pouvaient. Pour les faire tenir tranquilles, Sophie leur verse du sel sur le dos, sur la tête, sur la queue. En effet, ils restent immobiles : les pauvres petits étaient morts. Quand son assiette fut pleine, elle en prit d'autres et se mit à les couper en tranches. Au premier coup de couteau les malheureux poissons se tordaient en désespérés ; mais ils devenaient bientôt immobiles, parce qu'ils mouraient. Après le second poisson, Sophie s'aperçut qu'elle les tuait en les coupant en morceaux ; elle regarda avec inquiétude les poissons salés ; ne les voyant pas remuer, elle les examina attentivement et vit qu'ils étaient tous morts. Sophie devint rouge comme une cerise.

« Que va dire maman ? se dit-elle. Que vais-je devenir, moi, pauvre malheureuse ! Comment faire pour cacher cela ? »

Elle réfléchit un moment. Son visage s'éclaircit ; elle avait trouvé un moyen excellent pour que sa maman ne s'aperçût de rien. Elle ramassa bien vite tous les poissons salés et coupés, les remit dans une petite assiette, sortit doucement de sa chambre, et les reporta dans leur cuvette.

« Maman croira, dit-elle, qu'ils se sont battus, qu'ils se sont tous entredéchirés et tués. Je vais essuyer mes assiettes, mon couteau, et ôter mon sel ; ma bonne n'a pas, heureusement, remarqué que j'avais été cherché les poissons ; elle est occupée de son ouvrage et ne pense pas à moi. » (p.8-9)

Elle est alors punie. Mais, tellement culpabilisée par Mme de Réan, elle n'a pas le temps de réfléchir à la portée de ses actes et recommence sans cesse. Dans l'épisode de l'abeille, celle-ci lui fait remarquer qu'elle est insensible aux bons conseils :

« Elle leva tout doucement un petit coin du mouchoir, serra un peu l'abeille entre ses doigts à travers le mouchoir pour l'empêcher de s'envoler, et tira de sa poche son petit couteau.

« Je vais lui couper la tête, se dit-elle, pour la punir de toutes les piqûres qu'elle a faites. »

En effet, Sophie posa l'abeille par terre en la tenant toujours à travers le mouchoir, et d'un coup de couteau elle lui coupa la tête ; puis comme elle trouva que c'était très amusant, elle continua de la couper en morceaux. Elle était si occupée de l'abeille qu'elle n'entendit pas entrer sa maman, qui, la voyant à genoux et presque immobile, s'approcha tout doucement pour voir ce qu'elle faisait ; elle la vit coupant la dernière patte de la pauvre abeille.

Indignée de la cruauté de Sophie, Mme de Réan lui tira fortement l'oreille. Sophie poussa un cri, se releva d'un bond et resta toute tremblante devant sa maman.

« Vous êtes une méchante fille, mademoiselle, vous faites souffrir cette bête malgré ce que je vous ai dit quand vous avez salé et coupé mes pauvres petits poissons... ». (p.16-17)

Poil de carotte est un enfant malheureux, malmené, détesté par sa mère, mais il n'est pas exempt de défauts : cruauté, mensonge, suffisance, etc. Il agit souvent par ruse, comme par exemple dans l'épisode du chien, où il fait semblant d'aller vérifier ce qui se passe dehors :

« Poil de Carotte, par le long corridor noir, s'avance, les bras tendus vers la porte. Il trouve le verrou et le tire avec fracas, mais il n'ouvre pas la porte.

Autrefois il s'exposait, sortait dehors, et sifflant, chantant, tapant du pied, il s'efforçait d'effrayer l'ennemi. Aujourd'hui il triche.

Tandis que ses parents s'imaginent qu'il fouille hardiment les coins et tourne autour de la maison en gardien fidèle, il les trompe et reste collé derrière la porte.

Un jour il se fera pincer, mais depuis longtemps sa ruse lui réussit.

Il n'a peur que d'éternuer et de tousser. Il retient son souffle et s'il lève les yeux, il aperçoit par une petite fenêtre, au-dessus de la porte, trois ou quatre étoiles dont l'étrincelante pureté le glace.

Mais l'instant est venu de rentrer. Il ne faut pas que le jeu se prolonge trop. Les soupçons s'éveilleraient. De nouveau, il secoue avec ses mains frêles le lourd verrou qui grince dans les crampons rouillés et il le pousse bruyamment jusqu'au fond de la gorge. À ce tapage, qu'on juge s'il revient de loin et s'il a fait son devoir !

Chatouillé au creux du dos, il court vite rassurer sa famille.

Or, comme la dernière fois, pendant son absence, Pyrame s'est tu, les Lepic calmés ont repris leurs places inamovibles et, quoiqu'on ne lui demande rien, Poil de Carotte dit tout de même par habitude :

– C'est le chien qui rêvait. » (p.5-6)

Contre les humiliations quotidiennes et la haine maternelle, Poil de carotte n'a que la ruse, qui est l'arme des faibles. D'autre part, par jalousie, Poil de carotte fait renvoyer un maître au collègue, en racontant au proviseur qu'il fait des avances à son camarade Marseau :

« – Monsieur, c'est le maître d'étude qui m'envoie vous dire que j'ai les mains sales, mais c'est pas vrai !

Et de nouveau, consciencieusement, Poil de Carotte montre ses mains en les retournant : d'abord le dos, ensuite la paume. Il fait la preuve : d'abord la paume, ensuite le dos.

– Ah ! c'est pas vrai, dit le Directeur, quatre jours de séquestre, mon petit !

– Monsieur, dit Poil de Carotte, le maître d'étude, il m'en veut !

– Ah ! il t'en veut ! huit jours, mon petit !

Poil de Carotte connaît son homme. Une telle douceur ne le surprend point. Il est bien décidé à tout affronter. Il prend une pose raide, serre ses jambes et s'enhardit, au mépris d'une giflle. Car c'est, chez Monsieur le Directeur, une innocente manie d'abattre, de temps en temps, un élève récalcitrant du revers de la main : vlan ! L'habileté pour l'élève visé consiste à prévoir le coup et à se baisser, et le directeur se déséquilibre, au rire étouffé de tous. Mais il ne recommence pas, sa dignité l'empêchant d'user de ruse à son tour. Il devait arriver droit sur la joue choisie, ou alors ne se mêler de rien.

– Monsieur, dit Poil de Carotte réellement audacieux et fier, le maître d'étude et Mars eau, ils font des choses !

Aussitôt les yeux du Directeur se troublent comme si deux moucheron s'y étaient précipités soudain. Il appuie ses deux poings fermés au bord de la table, se lève à demi, la tête en avant, comme s'il allait cogner Poil de Carotte en pleine poitrine, et demande par sons gutturaux :

– Quelles choses ?

Poil de Carotte semble pris au dépourvu. Il espérait (peut-être que ce n'est que différé) l'envoi d'un tome massif de M. Henri Martin, par exemple, lancé d'une main adroite, et voilà qu'on lui demande des détails. Le Directeur attend. Tous ses plis du cou se joignent pour ne former qu'un bourrelet unique, un épais rond de cuir, où siège, de guingois, sa tête. Poil de Carotte hésite, le temps de se convaincre que les mots ne lui viennent pas, puis, la mine tout à coup confuse, le dos rond, l'attitude apparemment gauche et penaude, il va chercher sa casquette entre ses jambes, l'en retire aplatie, se courbe de plus en plus, se ratatine, et l'élève doucement, à hauteur de menton, et lentement, sournoisement, avec des précautions pudiques, il enfouit sa tête simiesque dans la doublure ouatée, sans dire un mot. » (p.53-54)

Enfin, Poil de Carotte est aussi cruel, comme dans l'épisode du chat :

« À ces mots, il lui applique au front le canon de sa carabine et fait feu. La détonation étourdit Poil de Carotte. Il croit que le toit même a sauté, et quand le nuage se dissipe, il voit, à ses pieds, le chat qui le regarde d'un œil. Une moitié de la tête est emportée, et le sang coule dans la tasse de lait. – Il n'a pas l'air mort, dit Poil de Carotte. Mâtin, j'ai pourtant visé juste. Il n'ose bouger, tant l'œil unique, d'un jaune éclat, l'inquiète. Le chat, par le tremblement de son corps indique qu'il vit, mais ne tente aucun effort pour se déplacer. Il semble saigner exprès dans la tasse, avec le soin que toutes les gouttes y tombent. Poil de Carotte n'est pas un débutant. Il a tué des oiseaux sauvages, des animaux domestiques, un chien, pour son propre plaisir ou pour le compte d'autrui. Il sait comment on procède, et que si la bête a la vie dure, il faut se dépêcher, s'exciter, rager, risquer, au besoin, une lutte corps à corps. Sinon, des accès de fausse sensibilité nous surprennent. On devient lâche. On perd du temps ; on n'en finit jamais. D'abord, il essaie quelques agaceries prudentes. Puis il empoigne le chat par la queue et lui assène sur la nuque des coups de carabine si violents, que chacun d'eux paraît le dernier, le coup de grâce. Les pattes folles, le chat moribond griffe l'air, se recroqueville en boule, ou se détend et ne crie pas. – Qui donc m'affirmait que les chats pleurent, quand ils meurent ? dit Poil de Carotte. Il s'impatiente. C'est trop long. Il jette sa carabine, cercle le chat de ses bras, et s'exaltant à la » (p.68-69)

Poil de carotte est aussi menteur. Alors qu'il a volé lui-même la marmite, il laisse accuser la bonne Honorine qui est renvoyée par Mme Lepic, malgré tout avec quelques remords :

« Et pourquoi dire à madame Lepic : – Maman, c'est moi ! À quoi bon se vanter d'une action méritoire, mendier un sourire d'honneur ? Outre qu'il courrait quelque danger, car il sait madame Lepic capable de le désavouer en public, qu'il se mêle donc de ses affaires, ou mieux, qu'il fasse mine d'aider sa mère et Honorine à chercher la marmite. Et lorsqu'un instant tous trois s'unissent pour la trouver, c'est lui qui montre le plus d'ardeur. Madame Lepic désintéressée, y renonce la première. Honorine se résigne et s'éloigne, marmotteuse, et bientôt Poil de Carotte, qu'un scrupule faillit perdre, rentre en lui-même, comme dans une gaine, comme un instrument de justice dont on n'a plus besoin. » (p.37)

2.1.3.2. L'enfant hors-la-loi

Côtoyer quotidiennement la violence, le vol et la prostitution peut-être dévastateur pour de jeunes enfants. Ils risquent eux-aussi de sombrer dans le vice et devenir complices de malfaiteurs adultes. En effet, il est difficile de résister à l'influence corruptrice de certains adultes, qui savent très bien exploiter les enfants, comme M. Fagin, dans *Oliver Twist*, qui leur apprend à voler les passants. Oliver, qui se retrouve entre ses mains et qui découvre ainsi le monde sombre et menaçant des bas-fonds londoniens de la délinquance, ne doit son salut qu'à la chance et à son sens inné de l'honneur. Pourtant, Fagin, va tout faire pour qu'il devienne voleur. C'est d'abord un apprentissage facile, à cause de la naïveté d'Oliver :

« Est-ce que mon mouchoir sort de ma poche, mon ami ? demanda-t-il en s'arrêtant tout court. – Oui, Monsieur, répondit Olivier. – Essaie donc un peu si tu pourrais le prendre sans que je m'en aperçusse, de même que tu les as vus faire quand nous nous amusions ce matin. Olivier souleva la poche d'une main, comme il l'avait vu faire au fin Matois, et de l'autre tira légèrement le mouchoir. – Est-ce fait ? demanda le juif. – Le voilà, Monsieur, dit Olivier en le lui montrant.

– Tu es un garçon fort adroit, mon ami ! dit le plaisant vieillard passant sa main sur la tête d'Olivier en signe d'approbation. Je n'ai jamais vu un garçon plus habile. Tiens, voilà un schelling pour toi. Si tu continues de ce train-là, tu seras le plus grand homme de ton siècle. Maintenant, viens ici que je te montre à ôter les marques des mouchoirs.

Olivier se demanda à lui-même ce qu'avait de commun l'action d'escamoter, en plaisantant, le mouchoir du vieillard, avec la chance de devenir un grand homme ; mais pensant que le juif, étant beaucoup plus âgé que lui, devait en savoir davantage, il s'approcha de la table et fut bientôt livré profondément à sa nouvelle étude. » (p.47)

Mais, lors de sa première sortie avec Charlot Bates et le Matois, Oliver comprend enfin quel est leur véritable travail. Mais, c'est lui qui se fait arrêter pour vol :

« Quelles furent la surprise et l'horreur d'Olivier quand, ouvrant des yeux aussi grands que ses paupières le lui permettaient, il vit le Matois plonger sa main dans la poche du monsieur et en retirer un mouchoir qu'il passa à Charlot, après quoi ils tournèrent le coin de la rue en se sauvant à toutes jambes !

En un instant tout le mystère des mouchoirs, des montres, des bijoux et du juif lui-même fut dévoilé à ses yeux. Il resta là un moment abasourdi ; son sang bouillonnait dans ses veines avec une telle force, qu'il se crut dans un brasier ardent ; puis, confus et effrayé tout à la fois, il s'en prit à ses jambes ; et, sans savoir ce qu'il faisait ni où il allait, il s'enfuit au plus vite.

Tout ceci fut l'affaire d'un rien. Au même instant qu'Olivier se mit à courir, il arriva que le monsieur, venant à fouiller dans sa poche et n'y trouvant plus son mouchoir, se retourna brusquement, et, comme il aperçut l'enfant se sauver aussi rapidement, il conclut de là que c'était lui qui avait fait le larcin, et il le poursuivit le livre en main, en criant de toutes ses forces :

– Au voleur ! au voleur ! » (p.50)

Passé devant le juge avec son accusateur, M. Brownlow qui croit de moins en moins à sa culpabilité, il est innocenté par le libraire. M. Brownlow l'emmène chez lui, mais il est retrouvé par la bande des voleurs et enfermé chez M.Fagin. Le Matois et Bates tentent de le convaincre de se lancer dans le métier de voleur :

« Que ne prends-tu du service sous Fagin, Olivier ?

– Tu f'rais ta fortune tout d'un coup, répliqua le Matois en tirant la langue.

– Tu vivrais d'tes rentes et tu f'rais l'monsieur comme c'est bien mon intention, vienne la Saint-Jamais ou le quarante-deuxième jeudi de la Trinité.

– Non, je ne veux pas, reprit timidement Olivier. Je voudrais qu'on me laisse en aller. J'ai... me... rais mieux m'en aller.

– Et Fagin préfère que tu restes, repartit Charlot. » (p.95)

« Fagin fera quelque chose de toi, cependant... ou bien alors tu s'ras l'premier qui n'aurait pas profité entre ses mains... Tu f'rais bien mieux d'commencer tout d'suite, car tu en viendras toujours là

Maître Bates appuya cet avis de plusieurs réflexions morales de son cru, après quoi Dawkins et lui s'étendirent au long sur les plaisirs nombreux qui accompagnent ordinairement la vie qu'ils menaient, donnant à entendre à Olivier que ce qu'il avait de mieux à faire était de chercher à gagner les bonnes grâces et l'amitié de Fagin en employant les moyens qu'ils avaient mis ; eux-mêmes en usage pour les mériter. » (p.96-97)

« Fagin était en belle humeur ; il conta quelques petites farces de sa jeunesse d'une si drôle de manière, qu'en dépit de ses bons sentiments Olivier riait de si bon cœur que les larmes lui en venaient aux yeux.

Enfin le vieux scélérat tenait l'enfant dans ses filets. Il l'avait amené par la solitude et par la tristesse à préférer la société de quelqu'un à celle de ses tristes pensées dans un chenil, et il distillait dans son jeune cœur le poison qui devait le noircir et en changer la bonté pour toujours. » (p.96-97)

Alors qu'un cambriolage est prévu par les brigands Sikes et Toby, Fagin y fait participer Oliver. Pour lui, celui-ci doit devenir voleur, pour ne pas avoir la tentation de dénoncer la bande. Mais, Oliver, arrivé sur les lieux, comprenant pourquoi il est là, refuse en vain :

« Et maintenant, pour la première fois, Olivier, presque fou de chagrin et de frayeur, devina que le vol et l'effraction (sinon le meurtre) étaient le but de l'expédition. Il joignit les mains involontairement et jeta un cri d'horreur ; ses yeux se couvrirent d'un nuage, une sueur froide parcourut tout son être, les jambes lui manquèrent et il tomba sur ses genoux.

– Lève-toi ! gronda Sikes tremblant de colère et tirant le pistolet de sa poche, lève-toi, ou j'te fais sauter la cervelle !

– Oh ! pour l'amour de Dieu, laissez-moi aller ! s'écria Olivier. Laissez-moi me sauver et mourir dans les champs ! Je n'approcherai jamais de Londres ; jamais, jamais ! Oh ! je vous en prie, ayez pitié de moi, et ne me forcez pas à voler ! Pour l'amour de tous les saints qui sont au ciel, ayez pitié de moi !

(...) – Il y a les verrous du haut, que tu ne pourras pas atteindre, répliqua Toby, tu monteras sur une des chaises du vestibule. Il y en a trois, Guillaume, avec les armes de la vieille, au dos de chacune (une superbe licorne bleue avec une fourche d'or.) » (p.120-121)

(...) – C'est l'affaire d'une seconde, poursuivit le brigand à voix basse. Aussitôt que je t'aurai lâché, fais ton devoir. Écoutez !

– Qu'est-ce que c'est ? demanda Toby.

Ils prêtèrent l'oreille avec la plus grande attention.

– Ce n'est rien, dit Sikes en lâchant Olivier. Allons, va ! Pendant le court espace de temps qu'il avait eu pour se reconnaître, l'enfant avait pris la ferme résolution (dût-il lui en coûter la vie) de courir en haut de l'escalier pour éveiller les gens de la maison et donner l'alarme. Plein de cette idée, il avança aussitôt, mais avec précaution.

– Viens ici ! s'écria tout à coup Sikes, vite ! vite !

Effrayé par cette exclamation soudaine de Sikes, au milieu du silence profond de la nuit, et par un cri perçant parti de l'intérieur, Olivier laissa tomber sa lanterne et ne sut s'il devait avancer ou reculer.

Le cri fut répété. Une lumière brilla sur le palier du vestibule. L'apparition sur l'escalier de deux hommes à moitié habillés et pâles de frayeur flotta devant ses yeux. Un éclair, une explosion, une fumée épaisse, un craquement quelque part, dont il ne put se rendre compte, et il chancela en arrière... » (p.122)

Finalement, le cambriolage tourne mal. Oliver blessé est abandonné. Il réussit à se traîner jusqu'à la maison du vol, où il est soigné, mais reconnu comme un complice des voleurs. Ainsi, à chaque fois qu'Oliver est obligé de voler, sans pourtant le faire, se fait-il arrêter ou reconnaître. Le docteur fait tout pour le sauver. Il reste en convalescence chez Mme Maylie et Rose.

Dans *Les Misérables*, Gavroche est un petit effronté rebelle qui fait des coups pendables. Ne pouvant faire partie de la norme, il s'amuse ainsi à la perturber (tapage nocturne dans les quartiers riches, arrachage d'affiches, éclaboussement des bourgeois, course nu en public, insultes, etc.). Il fait sa propre loi. Pour punir le perruquier qui avait chassé les deux petits affamés, il lui casse sa vitrine (Voir t.4, p.245). Ailleurs, il se venge de son malheur en faisant des actions réprimandables, comme lorsqu'il n'a pas d'argent pour acheter un chausson aux pommes :

« Deux minutes après, il était rue Saint-Louis. En traversant la rue du Parc-Royal il sentit le besoin de se dédommager du chausson de pommes impossible, et il se donna l'immense volupté de déchirer en plein jour les affiches de spectacle.

Un peu plus loin, voyant passer un groupe d'êtres bien portants qui lui parurent des propriétaires, il haussa les épaules et cracha au hasard devant lui cette gorgée de bile philosophique :

– Ces rentiers, comme c'est gras ! Ça se gave. Ça patauge dans les bons dîners. Demandez-leur ce qu'ils font de leur argent. Ils n'en savent rien. Ils le mangent, quoi ! Autant en emporte le ventre. » (t.4, p.240)

Puis, il franchit une étape supplémentaire : parce qu'il a faim, il vole, comme dans l'épisode des pains de savon :

« Un soir que ces bises soufflaient rudement, au point que janvier semblait revenu et que les bourgeois avaient repris les manteaux, le petit Gavroche, toujours grelottant gaîment sous ses loques, se tenait debout et comme

en extase devant la boutique d'un perruquier des environs de l'Orme-Saint-Gervais. Il était orné d'un châle de femme en laine, cueilli on ne sait où, dont il s'était fait un cache-nez. Le petit Gavroche avait l'air d'admirer profondément une mariée en cire, décolletée et coiffée de fleurs d'oranger, qui tournait derrière la vitre, montrant, entre deux quinquets, son sourire aux passants ; mais en réalité il observait la boutique afin de voir s'il ne pourrait pas « chiper » dans la devanture un pain de savon, qu'il irait ensuite revendre un sou à un « coiffeur » de la banlieue. Il lui arrivait souvent de déjeuner d'un de ces pains-là. Il appelait ce genre de travail, pour lequel il avait du talent, « faire la barbe aux barbiers ». (t.4, p.120)

Mais, ailleurs, en volant, il joue les Robin des Bois. Alors que Montparnasse attaque un vieil homme (alias Jean Valjean) pour lui voler sa bourse, c'est lui qui est mis à terre et reçoit une mise en garde contre la fainéantise et le vol. Puis, le vieil homme lui offre sa bourse. Alors, Gavroche vole à son tour Montparnasse et jette la bourse aux pieds du père Mabeuf :

« Gavroche, d'un coup d'œil de côté, s'était assuré que le père Mabeuf, endormi peut-être, était toujours assis sur le banc. Puis le gamin était sorti de sa broussaille, et s'était mis à ramper dans l'ombre en arrière de Montparnasse immobile. Il parvint ainsi jusqu'à Montparnasse sans en être vu ni entendu, insinua doucement sa main dans la poche de derrière de la redingote de fin drap noir, saisit la bourse, retira sa main, et, se remettant à ramper, fit une évasion de couleuvre dans les ténèbres. Montparnasse, qui n'avait aucune raison d'être sur ses gardes et qui songeait pour la première fois de sa vie, ne s'aperçut de rien. Gavroche, quand il fut revenu au point où était le père Mabeuf, jeta la bourse par-dessus la haie, et s'enfuit à toutes jambes. La bourse tomba sur le pied du père Mabeuf. Cette commotion le réveilla. Il se pencha, et ramassa la bourse. Il n'y comprit rien et l'ouvrit. C'était une bourse à deux compartiments ; dans l'un, il y avait quelque monnaie ; dans l'autre, il y avait six napoléons. » (t.4, p.96)

Bien que Gavroche se fasse quelque peu hors-la-loi, le lecteur n'arrive pas à lui en vouloir à cause de sa générosité. En effet, le sou gagné lors d'un vol, il ne le garde pas pour lui, il s'en sert pour aider plus petit que lui, comme dans l'épisode des deux petits affamés :

*« – Calmons-nous, les momignards. Voici de quoi souper pour trois.
Et il tira d'une de ses poches un sou. Sans laisser aux deux petits le temps de s'ébahir, il les poussa tous deux devant lui dans la boutique du boulanger, et mit son sou sur le comptoir en criant :
– Garçon ! cinq centimes de pain.
(...) Quand le pain fut coupé, le boulanger encaissa le sou, et Gavroche dit aux deux enfants :
(...) – Mangez.
En même temps, il leur tendait à chacun un morceau de pain. Et, pensant que l'aîné, qui lui paraissait plus digne de sa conversation, méritait quelque encouragement spécial et devait être débarrassé de toute hésitation à satisfaire son appétit, il ajouta en lui donnant la plus grosse part :
– Colle-toi ça dans le fusil.
Il y avait un morceau plus petit que les deux autres ; il le prit pour lui.
Les pauvres enfants étaient affamés, y compris Gavroche. » (t.4, p.123-124)*

Enfin, la dernière étape dans l'escalade, c'est la participation à l'émeute des miséreux avec les révolutionnaires de l'ABC, qui se termine par sa mort (Voir 2.1.3.4). Chez Hugo, comme chez Dickens, les gamins de la rue sont profondément bons et innocents :

*« (...) et n'a rien de mauvais dans le cœur. C'est qu'il a dans l'âme une perle, l'innocence, et les perles ne se dissolvent pas dans la boue.
Tant que l'homme est enfant, Dieu veut qu'il soit innocent. » (t.3, p.2)*

Jacquou le croquant est aussi un enfant hors-la-loi. Il met le feu à la forêt du comte de Nansac. Plus âgé, lors de son procès, il justifie son acte en raison de sa haine pour les nobles et de ceux qui possèdent la terre qu'ils ne travaillent pas :

« De la tuilière, au milieu des bois, on ne pouvait pas apercevoir tous ces feux, mais je ne m'en souciais guère, car, sur le coup où j'avais pensé à cela, m'entra comme une balle dans la tête cette idée : mettre le feu à la forêt de l'Herm ! De cet instant, je ne m'occupai d'autre chose ; la nuit, j'en rêvais. Ce n'était pas la résolution perverse d'un enfant précocement méchant, faisant le mal pour le mal, par plaisir ; non. À la guerre sans pitié du comte je répondais par une guerre semblable ; ne pouvant le tuer, – ce que j'aurais fait alors sans remords, – je lui causais un grand dommage. Je tenais mon serment, je vengeais mon père ; cette pensée me faisait du bien. Tout ça n'était pas, à ce moment-là, aussi net dans ma tête que je le dis aujourd'hui, mais je le sentais tout de même.

Le difficile était d'en venir à mes fins. J'y songeais tous les jours, cherchant les moyens, les pesant, les comparant, et, finalement, m'arrêtant aux meilleurs, c'est-à-dire à ceux qui pourraient rendre l'incendie plus considérable.

Le premier point, c'est qu'il fallait attendre un jour où il venterait fort ; le second, que le vent devait venir de l'est, du côté de Bars, pour ne pas brûler la forêt de La Granval, ni celle du Lac-Gendre, ce que je n'aurais voulu pour rien au monde, mais seulement celle de l'Herm. La troisième condition, c'est qu'il fallait allumer le feu à un endroit d'où il pût gagner facilement tous les bois du comte de Nansac, car, de préparer plusieurs foyers, c'était appeler les soupçons ; mis à une seule place, ça passerait pour un accident. Enfin le quatrième point, c'est qu'il fallait mettre le feu la nuit, afin que les secours ne vinssent pas arrêter l'incendie à son début.

Pour un enfant de mon âge, tout ça n'était pas trop mal arrangé : le malheur était que ce fût pour une mauvaise action ; mais, poussé au mal, je n'étais pas le seul coupable. » (p.54-65)

2.1.3.3. L'enfant-adulte

Parmi les enfants-héros de notre corpus, il y a des enfants-adultes, c'est-à-dire des enfants qui, en raison d'une situation émotionnelle, politique, familiale ou économique difficile, sont contraint, pour survivre, de mûrir plus vite qu'un enfant ordinaire. Ils d'adoptent alors des comportements, des responsabilités et même parfois des raisonnements d'adultes. Il en est ainsi de Jacquou le croquant :

« Malgré tout, je profitais comme un arbre planté en bon terrain, et je devenais fort, car, quoique n'ayant que huit ans, j'en paraissais bien dix. Ma connaissance aussi s'était bien faite ; je parlais avec ma mère de choses que les enfants ignorent d'ordinaire, et je comprenais des affaires au-dessus de mon âge : je crois que la misère et le malheur m'avaient ouvert l'entendement. » (p.57)

Il en est de même de Gavroche, lorsqu'il agit avec les deux petites enfants perdus (en fait ses propres frères). Il les nourrit, les loge, les conseille, les rassure et leur apprend l'argot pour qu'ils puissent survivre dans la rue. Au cœur de l'éléphant, où ils ont trouvé refuge, il donne la main au plus petit pour qu'il puisse dormir tranquille, comme l'aurait fait sa mère :

« La terreur de l'enfant était au comble. Mais Gavroche ajouta :

– N'éille pas peur ! ils ne peuvent pas entrer. Et puis je suis là ! Tiens, prends ma main. Tais-toi, et pionce !

Gavroche en même temps prit la main du petit par-dessus son frère.

L'enfant serra cette main contre lui et se sentit rassuré. Le courage et la force ont de ces communications mystérieuses. Le silence s'était refait autour d'eux, le bruit des voix avait effrayé et éloigné les rats ; au bout de quelques minutes ils eurent beau revenir et faire rage, les trois mômes, plongés dans le sommeil, n'entendaient plus rien. » (t.4, p.138)

Dans ce cas, tout est naturel et fait sans en prendre gloire. Par contre, dans *Le Petit chose*, on rencontre un comportement différent chez Daniel. En effet, alors qu'il est envoyé

travailler comme maître d'études, il voit là la possibilité de faire ses preuves et l'occasion parfaite pour devenir un homme. Aussi désire-t-il adopter le comportement de l'homme, comme on le remarque dans son attitude sur le bateau qui le mène vers son premier travail :

« Pendant ce temps, monsieur le philosophe se promenait de long en large sur le pont, les mains dans les poches, la tête au vent. Il sifflotait, crachait très loin, regardait les dames sous le nez, inspectait la manœuvre, marchait des épaules comme un gros homme, se trouvait charmant. Avant qu'on fût seulement à Vienne, il avait appris au maître-coq Montélimart et à ses deux marmitons qu'il était dans l'Université et qu'il y gagnait fort bien sa vie... Ces messieurs lui en firent compliment. Cela le rendit très fier. » (p.23)

D'autre part, les enfants aiment à imiter les grandes personnes, en accomplissant les actes qu'ils trouvent les plus symboliques de l'état adulte. Dans *L'Enfant*, Jacques brûle d'envie de faire cirer ses chaussures, comme nombre de passants adultes :

*« Il y a un décrotteur qui est populaire et qu'on appelle Moustache.
Mon rêve est de me faire décrotter un jour par Moustache, de venir là comme un homme, de lui donner mon pied, – sans trembler, si je puis, – et de paraître habitué à ce luxe, de tirer négligemment mon argent de ma poche en disant, comme font les messieurs qui lui jettent leurs deux sous :
Pour la goutte, Moustache !
Je n'y arriverai jamais ; je m'exerce pourtant !
Pour la goutte, Moustache !
J'ai essayé toutes les inflexions de voix ; je me suis écouté, j'ai prêté l'oreille, travaillé devant la glace, fait le geste :
Pour la goutte...
Non, je ne puis !
Mais, chaque fois que je passe devant Moustache, je m'arrête à le regarder ; je m'habitue au feu, je tourne et retourne autour de sa boîte à décrotter ; il m'a même crié une fois :
Cirer vos bottes, m'ssieu ?
J'ai failli m'évanouir. » (p.30-31)*

Il essaie souvent de prendre ainsi des attitudes d'homme, comme devant ses petites cousines, en avalant les noyaux de prunes (Voir p.98) ou en essayant de se raser :

*« J'ai soin de moi. Je me rase aussi. Je voudrais avoir de la barbe.
Mon père cache ses rasoirs. J'ai pris un couteau que je fourre sous mon matelas, parce qu'il a le fil tout mince et tout bleu. Je l'ai usé à force de frotter sur la machine.
Le matin, au lever du soleil, je le tire de sa retraite, et je me glisse, comme un assassin... dans un lieu retiré.
Je ne suis pas dérangé. Il est trop tôt !
Je puis m'asseoir.
J'accroche un miroir contre le mur, je fouette mon savon, je fais tous mes petits préparatifs, et je commence.
Je racle, je racle, et je fais sortir de ma peau une espèce de jus verdâtre, comme si on battait un vieux bas.
J'attrape des entailles terribles.
Elles sont souvent horizontales (...). » (p.184)*

Chez Poil de carotte, il y a aussi ce désir de ressembler à un adulte, en adoptant les comportements, comme le jour de l'an, où il a la permission de fumer un sucre d'orge :

*« Madame Lepic ouvre le buffet. Poil de Carotte halète. Elle enfonce son bras jusqu'à l'épaule, et, lente, mystérieuse, ramène sur un papier jaune une pipe en sucre rouge.
Poil de Carotte, sans hésitation, rayonne de joie. Il sait ce qu'il lui reste à faire. Bien vite, il veut fumer en présence de ses parents, sous les regards envieux (mais on ne peut pas tout avoir !) de grand frère Félix et de*

sœur Ernestine. Sa pipe de sucre rouge entre deux doigts seulement, il se cambre, incline la tête du côté gauche. Il arrondit la bouche, rentre les joues et aspire avec force et bruit.

Puis, quand il a lancé jusqu'au ciel une énorme bouffée :

– Elle est bonne, dit-il, elle tire bien. » (p.45)

2.1.3.4. L'enfant héroïque

Les enfants de la gaminerie parisienne compensent l'injustice sociale, qui les rend misérables, en menant une révolution populaire. L'archétype de l'enfant héroïque est Gavroche. Il participe avec enthousiasme à l'émeute de 1832. Alors que les insurgés manquent de munitions, il s'élançait soudain de la barricade pour ramasser les cartouches inutilisées des soldats tués. Mais, alors qu'au début, il est caché par la fumée, il finit par être aperçu des soldats ennemis, qui se mettent à tirer. Il continue d'avancer sans se soucier des balles en chantant :

« Cela continua ainsi quelque temps.

Le spectacle était épouvantable et charmant. Gavroche, fusillé, taquinait la fusillade. Il avait l'air de s'amuser beaucoup. C'était le moineau becquetant les chasseurs. Il répondait à chaque décharge par un couplet. On le visait sans cesse, on le manquait toujours. Les gardes nationaux et les soldats riaient en l'ajustant. Il se couchait, puis se redressait, s'effaçait dans un coin de porte, puis bondissait, disparaissait, reparaisait, se sauvait, revenait, ripostait à la mitraille par des pieds de nez, et cependant pillait les cartouches, vidait les gibernes et remplissait son panier. Les insurgés, haletants d'anxiété, le suivaient des yeux. La barricade tremblait ; lui, il chantait. Ce n'était pas un enfant, ce n'était pas un homme ; c'était un étrange gamin fée. On eût dit le nain invulnérable de la mêlée. Les balles couraient après lui, il était plus lesté qu'elles. Il jouait on ne sait quel effrayant jeu de cache-cache avec la mort ; chaque fois que la face camarade du spectre s'approchait, le gamin lui donnait une pichenette.

Une balle pourtant, mieux ajustée ou plus traître que les autres, finit par atteindre l'enfant feu follet. On vit Gavroche chanceler, puis il s'affaissa. Toute la barricade poussa un cri ; mais il y avait de l'Antée dans ce pygmée ; pour le gamin toucher le pavé, c'est comme pour le géant toucher la terre ; Gavroche n'était tombé que pour se redresser ; il resta assis sur son séant, un long filet de sang rayait son visage, il éleva ses deux bras en l'air, regarda du côté d'où était venu le coup, et se mit à chanter :

Je suis tombé par terre,
C'est la faute à Voltaire,
Le nez dans le ruisseau,
C'est la faute à...

Il n'acheva point. Une seconde balle du même tireur l'arrêta court. Cette fois il s'abattit la face contre le pavé, et ne remua plus. Cette petite grande âme venait de s'envoler. » (t.5, p.48-49)

Gavroche est ici comparé à Antée, géant, fils de Poséidon et de Gaïa (La Terre), qui tirait sa force du contact avec sa mère. Lui tire sa force du pavé parisien, pour se relever et chanter un quatrième couplet qu'il ne peut finir. Alors que Gavroche est au début un pauvre petit vanu-pieds, il devient un héros mythique qui a donné sa vie pour la cause qu'il défendait.

2.2. Les fonctions attribuées à l'enfant-héros

Il s'agit de s'intéresser ici aux objectifs poursuivis par les écrivains de notre corpus, en mettant en scène l'enfant, dont ils font le héros de leur roman.

2.2.1. Proposer un modèle éducatif

Un des rôles essentiels de la littérature d'enfance et de jeunesse est sans aucun doute sa mission sociale d'auxiliaire éducatif.

2.2.1.2. Etre le miroir inversé de l'enfant-modèle

Dans *Les Malheurs de Sophie*, la Comtesse de Ségur met en scène un anti-modèle de ce que devrait être l'enfant bien éduqué. Elle fait de Sophie, petite fille méchante, avec son primitivisme, son irrationalisme et sa force vitale non canalisée, l'antagoniste parfaite aux petites filles modèles qui s'appliquent pendant toute leur enfance à devenir des adultes accomplies et utiles à la société. D'ailleurs, la Comtesse de Ségur annonce bien son projet dans la dédicace du livre qu'elle fait à sa petite-fille, Elisabeth Fresneau :

« Chère enfant, tu me dis souvent : Oh ! grand'mère, que je vous aime ! vous êtes si bonne ! Grand'mère n'a pas toujours été bonne, et il y a bien des enfants qui ont été méchants comme elle et qui se sont corrigés comme elle. Voici des histoires vraies d'une petite fille que grand'mère a beaucoup connue dans son enfance ; elle était colère, elle est devenue douce ; elle était gourmande, elle est devenue sobre ; elle était menteuse, elle est devenue sincère ; elle était voleuse, elle est devenue honnête ; enfin, elle était méchante, elle est devenue bonne. Grand'mère a tâché de faire de même. Faites comme elle, mes chers petits-enfants ; cela vous sera facile, à vous qui n'avez pas tous les défauts de Sophie. » (Dédicace à la première édition des *Malheurs de Sophie*)

Le système éducatif proposé trouve son régime dans les accidents, les bêtises et les erreurs de Sophie qui ne demandent qu'à être rectifiées. Les défauts mis en exergue (mensonge, vol, etc.) sont exploités pour les gommer et faire valoir, par opposition, un idéal d'enfant. C'est, par exemple, le cas dans l'épisode du pain des chevaux :

« Quand on arriva au dernier cheval, il n'y avait plus rien à lui donner. Le palefrenier assura qu'il avait mis dans le panier autant de morceaux qu'il y avait de chevaux. La maman lui fit voir qu'il en manquait un. Tout en parlant, elle regarda Sophie, qui, la bouche pleine, se dépêchait d'avaler la dernière bouchée du morceau qu'elle avait pris. Mais elle eut beau se dépêcher et avaler son pain sans même se donner le temps de le mâcher, la maman vit bien qu'elle mangeait et que c'était tout juste le morceau qui manquait ; le cheval attendait son pain et témoignait son impatience en grattant la terre du pied et en hennissant.

« Petite gourmande, dit Mme de Réan, pendant que je ne vous regarde pas, vous volez le pain de mes pauvres chevaux et vous me désobéissez, car vous savez combien de fois je vous ai défendu d'en manger. Allez dans votre

chambre, mademoiselle ; vous ne viendrez plus avec moi donner à manger aux chevaux, et je ne vous enverrai pour votre dîner que du pain et de la soupe au pain, puisque vous l'aimez tant. »

Sophie baissa tristement la tête et alla à pas lents vers la maison et dans sa chambre. » (p.23)

De plus, après chacune de ses bêtises, Sophie reçoit leçons de morale accompagnées de privations ou de châtiments corporels. Il s'agit toujours d'une morale chrétienne et bien-pensante : ne pas être coquette, gourmande, envieuse, coléreuse, paresseuse, orgueilleuse, menteuse ; mais être obéissante, pleine de bonté et charitable. Le monde de la Comtesse de Ségur est un monde manichéen, où les bons l'emportent tôt ou tard sur les méchants et où les méchants évoluent et deviennent meilleurs. Mais, en mettant en scène une petite fille têtue, impulsive, désobéissante, faisant preuve d'une naïve cruauté, mais aussi curieuse, créative et pleine d'initiatives, la Comtesse de Ségur montre une véritable enfant, authentique et complexe, à laquelle les lecteurs peuvent facilement s'identifier. En effet, Sophie devient finalement un modèle en raison de son aptitude à tirer une leçon de ses expérimentations et non par sa docilité aux leçons données par Mme de Réan.

2.2.1.2. Etre un modèle éducatif inspiré de Rousseau

En privilégiant les liens avec la nature (récolte de fruits dans le parc, ramassage d'œufs dans le poulailler, etc.) et l'apprentissage à partir d'actions concrètes, le système éducatif proposé par la Comtesse de Ségur montre une certaine liberté rousseauiste. Mais, s'il est un auteur qui propose un modèle réellement inspiré de Rousseau, c'est Hector Malot dans *Sans famille*. Dans ce roman, il propose une éducation au plus proche de la nature. Par exemple, Rémi, élevé dans la petite commune de Chavanon, est très attaché au jardin nourricier dont mère Barberin lui a donné une parcelle à cultiver :

« Ce jardin, qui n'était pas grand, avait pour nous une valeur considérable, car c'était lui qui nous nourrissait, nous fournissant, à l'exception du blé, à peu près tout ce que nous mangions : pommes de terre, fèves, choux, carottes, navets. Aussi n'y trouvait-on pas de terrain perdu. Cependant mère Barberin m'en avait donné un petit coin dans lequel j'avais réuni une infinité de plantes, d'herbes, de mousses arrachées le matin à la lisière des bois ou le long des haies pendant que je gardais notre vache, et replantées l'après-midi dans mon jardin, pêle-mêle, au hasard, les unes à côté des autres.

Assurément ce n'était point un beau jardin avec des allées bien sablées et des plates-bandes divisées au cordeau, pleines de fleurs rares ; ceux qui passaient dans le chemin ne s'arrêtaient point pour le regarder par-dessus la haie d'épine tondue au ciseau, mais tel qu'il était, il avait ce mérite et ce charme de m'appartenir.

Il était ma chose, mon bien, mon ouvrage ; je l'arrangeais comme je voulais, selon ma fantaisie de l'heure présente, et, quand j'en parlais, ce qui m'arrivait vingt fois par jour, je disais « mon jardin ». (p.21-22)

Dans son modèle éducatif, Malot accorde une grande importance aux activités physiques qui affermissent les caractères aussi bien que les muscles. Le travail de comédien ambulant de Rémi se fonde sur une maîtrise du corps. Puis, ses autres métiers sont aussi manuels : jardinier chez le père Acquin, puis rouleur au fond d'une mine de charbon (Voir t.2). Outre l'éducation physique et manuelle, l'éducation se fonde sur le développement des sens (notamment la vue) et sur l'observation de réalités naturelles. Contrairement à la Comtesse de Ségur, Malot n'est pas du tout un moralisateur. Il est un romancier de l'enfance volontaire désireuse d'accéder à l'autonomie et, par-là, à l'âge adulte.

On retrouve aussi cette influence de Rousseau dans *Jacquou le croquant*. Elle est présente dans la manière de dire la nature :

« – Vois-tu, Jacquou, disait-il, l'homme est né pour travailler, c'est une loi de nature ; et, cela étant, de tous les travaux, il n'en est pas de plus sains, de plus moralisants que ceux de la terre. Plus on est en rapport avec elle, et plus on a de sujet de s'en applaudir, tant au point de vue de la santé du corps que de celle de l'esprit.

Et de là il continuait, me disant de belles choses sur ce sujet, me montrant qu'une des conditions du bonheur était de vivre libre sur son domaine, du fruit de son travail :

– Comme dit le chevalier, « liberté et pain cuit, sont les premiers des biens ». Manger le pain pétri par sa ménagère, et fait avec le blé qu'on a semé ; goûter le fruit de l'arbre qu'on a greffé, boire le vin de la vigne qu'on a plantée ; vivre au milieu de la nature qui nous rappelle sans cesse au calme et à la modération des désirs, loin des villes où ce qu'on appelle le bonheur est artificiel, – le sage n'en demande pas plus... » (p.129)

Jacquou s'est forgé au sein de la Forêt Barade. Il en est un pur produit et c'est, au cœur de cette nature sylvestre, qu'il se sent protégé quand le besoin s'en fait sentir :

« Je restais là, enjuché sur mon arbre, des heures, rêvant à ces choses vagues qui passent dans les têtes d'enfants,

aspirant les senteurs agrestes qui montaient de la forêt, vaste herbier de plantes sauvages chauffé par le soleil, écoutant le coucou chanter au fond des bois, et, plus au loin, un autre lui répondre, comme un écho affaibli. D'autres fois, c'était un geai miauleur, qui s'était appris à imiter les chats, autour des maisons, à la saison des cerises, et qui s'envolait bientôt en m'apercevant.

J'aimais cette solitude et ce quasi-silence, qui amortissaient, sans que j'y fisse attention, les cruels ressouvenirs de mon pauvre père, et, tous les jours, pendant que ma mère travaillait à Marancé, je courais dans les bois, mangeant une mique ou un morceau de pain apporté dans ma poche, me gorgeant de fruits sauvages, buvant dans les creux où l'eau s'assemblait, car il n'y a guère de sources dans la forêt, et me couchant sur l'herbe lorsque j'étais las. » (p.55)

2.2.1.3. Etre la victime d'un modèle éducatif bourgeois

Dans *L'Enfant*, Jules Vallès raille, avec ironie et sarcasme, le monde de l'éducation et de l'idéologie bourgeoise, dont il a été victime. Selon lui, ce modèle éducatif rend les enfants idiots, comme, par exemple, en leur racontant, que les enfants naissent sous les choux. Alors que Jacques est âgé de dix ans, il tombe amoureux de Mlle Céline et regarde alors sous les choux :

« Il paraît que j'en tombai amoureux fou. Je dis « il paraît », car je ne me souviens que d'une scène de passion, d'épouvantable jalousie.

Et contre qui ?

Contre l'oncle Joseph lui-même, qui avait fait la cour à Mlle Céline Garnier, s'y était pris, je ne sais comment, mais avait fini par la demander en mariage : et l'épouser.

L'aimait-elle ?

Je ne puis aujourd'hui répondre à cette question, aujourd'hui que la raison est revenue, que le temps a versé sa neige sur ces émotions profondes. Mais alors, – au moment où Mlle Céline se maria, j'étais aveuglé par la passion.

Elle allait être la femme d'un autre ! Elle me refusait, moi si pur. Je ne savais pas encore la différence qu'il y avait entre une dame et un monsieur, et je croyais que les enfants naissent sous les choux.

Quand j'étais dans un potager, il m'arrivait de regarder ; je me promenais dans les légumes, avec l'idée que moi aussi je pouvais être père...

(...) J'étais déjà grand : dix ans. (p.11-12)

Partout où il va, Jacques essaie de se conformer aux règles de savoir-vivre bourgeoises édictées par sa mère. Mais, celles-ci finissent par provoquer le dégoût de ses vis-à-vis comme lors du souper chez l'économe, M. Laurier :

« – Tu as faim ?

– Oui, M'sieu !

– Tu veux manger ?

– Non, M'sieu ! »

Je croyais plus poli de dire non : ma mère m'avait bien recommandé de ne pas accepter tout de suite, ça ne se faisait pas dans le monde. On ne va pas se jeter sur l'invitation comme un goulu, « tu entends » ; et elle prêchait d'exemple. (...) « Tu dois toujours en laisser un peu dans le fond. » Encore une recommandation qu'elle m'avait faite. En laisser un peu dans le fond. C'est ce que je fis pour le potage, au grand étonnement de l'économe, qui avait déjà trouvé que j'étais très bête en disant que j'avais faim, mais que je ne voulais pas manger. Mais moi, je sais qu'on doit obéir à sa mère – elle connaît les belles manières, ma mère, – j'en laisse dans le fond, et je me fais prier. L'économe m'offre du poisson. – Ah ! mais non ! Je ne mange pas du poisson comme cela du premier coup, comme un paysan.

« Tu veux de la carpe ?

– Non, M'sieu !

– Tu ne l'aimes pas ?

– Si, M'sieu ! »

Ma mère m'avait bien recommandé de tout aimer chez les autres ; on avait l'air de faire fi des gens qui vous invitent, si on n'aimait pas ce qu'ils vous servaient. « Tu l'aimes ? eh bien ! » L'économe me jette de la carpe comme à un niais, qui y goûtera s'il veut, qui la laissera s'il ne veut pas. Je mange ma carpe – difficilement.

Ma mère m'avait dit encore : « Il faut se tenir écarté de la table ; il ne faut pas avoir l'air d'être chez soi, de prendre ses aises. » Je m'arrangeais le plus mal possible, – ma chaise à une lieue de mon assiette ; je faillis tomber

deux ou trois fois.

J'ai fini mon pain ! Ma mère m'a dit qu'il ne fallait jamais « demander », les enfants doivent attendre qu'on les serve. (...) J'ai le cœur qui se soulève, de manger cela sans pain, mais je n'ose pas, en demander ! Du pain, du pain ! J'ai les mains comme un allumeur de réverbères, je n'ose pas m'essuyer trop souvent à la serviette. « On a l'air d'avoir les doigts trop sales, m'a dit ma mère, et cela ferait mauvais effet de voir une serviette toute tachée quand on desservira la table. »

Je m'essuie sur mon pantalon par derrière, – geste qui déconcerte l'économe quand il le surprend du coin de l'œil. » (p.117-119)

2.2.1.4. Etre un modèle éducatif fondé sur l'amour

Dans *François le champi*, tous les soins, que Madeleine, la meunière, prodigue à François pendant son enfance, lui permettent de devenir un modèle de bonté et de charité. Lorsqu'il va se louer dans une ferme son maître, Jean Vertaud, s'étonne lorsqu'il apprend qu'il est champi. Il lui parle en ces termes :

« Car ce qui me plaît de toi, c'est que tu as le cœur aussi bon que la tête et la main. Tu aimes le rangement et non l'avarice. Tu ne te laisses pas duper comme moi, et pourtant tu aimes comme moi à secourir le prochain. Pour ceux qui étaient de vrai dans la peine, tu as été le premier à me conseiller d'être généreux. Pour ceux qui en faisaient la frime, tu as été prompt à m'empêcher d'être affiné. Et puis tu es savant pour un homme de campagne. Tu as de l'idée et du raisonnement. Tu as des inventions qui te réussissent toujours, et toutes les choses auxquelles tu mets la main tournent à bonne fin. » (p.58-59)

Dans les romans champêtres de George Sand, il n'y a pas de héros-victime : tout est bien qui finit bien. Cet écrivain s'oppose en cela aux romans contemporains qui montrent le réel enlaidi. C'est que, pour elle, une éducation fondée sur l'amour, amène à la vertu, car celui-ci a le pouvoir de changer la vie de quelqu'un et de le rendre meilleur. Son héros, François le champi, est dissocié du cadre socio-historique et éloigné de tout déterminisme social. Il façonne son destin grâce à une éducation fondée sur l'amour. Il est alors reconnu dans la société pour ses mérites, et non pour la noblesse de ses origines.

2.2.2. Montrer l'élaboration de la personnalité d'un enfant

On retrouve là l'objectif essentiel du roman de formation pour la jeunesse, c'est-à-dire le roman d'apprentissage ou d'éducation qui a pour héros un enfant (Voir [Le Saviez-vous ? N°3](#)) : un enfant (abandonné, brimé, malheureux, etc.) part à la conquête de la vie et fait, dans maintes épreuves, l'apprentissage de la vie. A la fin de son parcours, il devient autre, car il a grandi. Cette maturation peut prendre plusieurs formes : un voyage intérieur (Alice), un voyage extérieur (Jim) ou une série d'aventures (Rémi, Oliver, Le Petit Chose, Jacquou, Gwynplaine). Pour devenir adulte, l'enfant-héros doit quitter sa famille naturelle ou de substitution, affronter la société et y faire sa place.

Jacquou le croquant est un roman d'apprentissage. Durant toute son enfance et son adolescence, jusqu'à ce qu'il se marie avec la Bertille, sa vie est un long chemin parsemé de conflits, d'injustice, de misère et d'embûches. Dans la partie du roman qui nous intéresse, à savoir l'enfance et l'adolescence de Jacquou, nous sommes en présence d'un jeune héros en révolte contre l'ordre féodal et les injustices sociales, qui connaît de nombreuses péripéties avant d'être sauvé par la révolution de 1830. L'enfermement dans les oubliettes du château de Nansac est une rude épreuve pour cet enfant trop vite grandi :

« Il y avait longtemps que je n'avais mangé, au moins vingt-quatre heures à en juger par des tiraillements d'estomac qui me fatiguaient beaucoup : dans la nuit profonde où j'étais, je n'avais que ce moyen de mesurer le temps. » (p.158)

« Cette terrible pensée d'être enterré vivant me poignait tellement que, les tortures de la faim aidant, je ne dormais pas. Devant mes yeux enflammés par l'insomnie, des visions étranges flamboyaient. » (p.159)

« (...) c'était des anciens terriers de rats. Ces animaux qui foisonnaient, énormes, dans les vieilles murailles des douves, avaient creusé des souterrains au-dessous des fondations de la tour, et, avec ce terrible flair qui perce les murs les plus épais, sentant une proie, accouraient affamés. L'épouvantable certitude d'être dévoré à demi-vivant par ces dégoûtantes bêtes acheva de m'affoler. J'essayai de me casser la tête contre les murs, mais j'étais incapable de me tenir debout, et plus encore, de prendre l'élan nécessaire. Alors je pensai aux cordes qui m'avaient lié, et, les cherchant à tâtons dans ces ténèbres horribles, je parvins péniblement à les retrouver après de longues heures. N'ayant rien où accrocher le bout de corde, je fis un nœud dans lequel je passai le cou et je tâchai de m'étrangler. Mais le jeûne prolongé m'avait tellement affaibli que mes bras retombèrent impuissants, et je restai là inerte, immobile. Depuis que j'avais cessé tout mouvement, les rats, me voyant épuisé, étaient revenus nombreux, prêts à se jeter sur moi. Je les entendais trotter dans la nuit, et ils s'enhardissaient jusqu'à ronger le cuir de mes souliers. L'idée me vint à ce moment d'en attraper un, pour apaiser la faim qui me torturait. Ah ! avec quelle ardente concupiscence je songeais à déchirer de mes dents une de ces bêtes immondes et à la dévorer crue et vivante ! » (p.160)

Sans famille est aussi un roman d'initiation. Rémi, jeune garçon au tempérament actif et volontaire, évolue avec courage, dans un univers hostile, avant de pouvoir retrouver sa vraie famille. Il est à la quête de son identité personnelle, familiale et sociale. Pour ce faire, il trouve en lui-même les ressources nécessaires qui lui permettent de surmonter les épreuves : le courage, la ténacité, l'endurance physique, mais aussi l'ingéniosité et l'amitié. Malgré les hasards malencontreux ou providentiels qui semblent l'accabler, il fait preuve d'une volonté qui donne sens à sa vie. Son voyage initiatique se déroule en trois étapes : premièrement, l'arrachement au milieu familial et à la terre d'origine :

« – Ses parents ! Est-ce qu'il a des parents ? S'il en avait, ils l'auraient cherché, et, depuis huit ans, trouvé bien sûr. Ah ! j'ai fait une fameuse sottise de croire qu'il avait des parents qui le réclameraient un jour, et nous paieraient notre peine pour l'avoir élevé. Je n'ai été qu'un nigaud, qu'un imbécile. Parce qu'il était enveloppé dans de beaux langes avec des dentelles, cela ne voulait pas dire que ses parents le chercheraient. Ils sont peut-être morts, d'ailleurs. »

(...) alors tu as entendu tout ce qu'a dit Jérôme ?

– Oui, tu n'es pas ma maman ; mais lui n'est pas mon père. Je ne prononçai pas ces quelques mots sur le même ton, car, si j'étais désolé d'apprendre qu'elle n'était pas ma mère, j'étais heureux, presque fier de savoir que lui n'était pas mon père. De là une contradiction dans mes sentiments qui se traduisit dans ma voix.

Mais mère Barberin ne parut pas y prendre attention.

« J'aurais peut-être dû, dit-elle, te faire connaître la vérité ; mais tu étais si bien mon enfant, que je ne pouvais pas te dire, sans raison, que je n'étais pas ta vraie mère ! Ta mère, pauvre petit, tu l'as entendu, on ne la connaît pas. Est-elle vivante, ne l'est-elle plus ?

On n'en sait rien. » (p.10-11)

« Ah ! la pauvre maison, il me sembla, quand j'en franchis le seuil, que j'y laissais un morceau de ma peau.

Vivement je regardai autour de moi, mes yeux obscurcis par les larmes ne virent personne à qui demander secours : personne sur la route, personne dans les prés d'alentour.

Je me mis à appeler :

« Maman ! mère Barberin ! »

Mais personne ne répondit à ma voix, qui s'éteignit dans un sanglot. Il fallut suivre Vitalis, qui ne m'avait pas lâché le poignet. « Bon voyage ! » cria Barberin.

Et il rentra dans la maison. Hélas ! c'était fini.

(...) Le chemin que nous suivions s'élevait en lacets le long de la montagne, et, à chaque détour, j'apercevais la maison de mère Barberin qui diminuait, diminuait. Bien souvent j'avais parcouru ce chemin et je savais que, quand nous serions à son dernier détour, j'apercevrais la maison encore une fois, puis qu'aussitôt que nous aurions fait quelques pas sur le plateau, ce serait fini ; plus rien ; devant moi l'inconnu ; derrière moi la maison où j'avais vécu jusqu'à ce jour si heureux, et que sans doute je ne reverrais jamais.

Heureusement la montée était longue ; cependant, à force de marcher, nous arrivâmes au haut. » (p.23)

La deuxième étape est le voyage, les péripéties et les épreuves : la faim, le froid et les intempéries, la fatigue, les incertitudes du lendemain, la perte des repères, etc. Cette partie du roman est proche de l'itinéraire compliqué des héros picaresques, dont la destinée remplie d'errances est ponctuée par d'innombrables revers de fortune, par une alternance de périodes sédentaires et de vagabondages (sur les routes, sur les canaux ou bien dans les rues des grandes villes), ainsi que des changements de maîtres (Vitalis et Acquin dans le tome 1, Magister et Driscoll dans le tome 2). Mais, l'épisode le plus terrible pour Rémi est la mort de Vitalis, une nuit d'un hiver glacial. En effet, celui-ci est, d'un bout à l'autre du roman, son mentor. Même après sa mort, sa figure continue de traverser le roman. La troisième étape du roman d'apprentissage est caractérisée par le passage à l'âge adulte et une métamorphose dans la vie sociale. Cette partie de *Sans famille* (Tome 2) ne fait pas partie de notre corpus.

François le champi est aussi un roman d'apprentissage. Il retrace les étapes d'un accès au bonheur d'un héros qui ne regarde pas du côté du passé, mais qui est résolument tourné vers l'avenir. Heureux auprès de la Zabelle et de Madeleine, François a finalement une vie privilégiée. Mais, alors qu'il a 17 ans, la Sévère, maîtresse de cadet Blanchet, cherche à le séduire. Comme il ne répond pas à ses avances, elle se venge et le fait renvoyer du moulin. C'est le déchirement :

« « Puisqu'il faut te dire de quoi j'ai le cœur malade, apprends que monsieur Blanchet s'est monté contre toi et qu'il ne veut plus te souffrir à la maison.

– Eh bien ! est-ce cela ? dit François en se levant. Qu'il me tue donc tout de suite, puisque aussi bien je ne peux exister après un coup pareil. Oui, qu'il en finisse de moi, car il y a longtemps que je le gêne et il en veut à mes jours, je le sais bien. Voyons, où est-il ? Je veux aller le trouver, et lui dire : « Signifiez-moi pourquoi vous me chassez. Peut-être que je trouverai de quoi répondre à vos mauvaises raisons. Et si vous vous y entêtez, dites le afin que... afin que... » Je ne sais pas ce que je dis, Madeleine ; vrai ! je ne le sais pas ; je ne me connais plus et je ne vois plus clair ; j'ai le cœur transi et la tête me vire ; bien sûr, je vas mourir ou devenir fou. Et le pauvre champi se jeta par terre et se frappa la tête de ses poings, comme le jour où la Zabelle avait voulu le reconduire à l'hospice.

Voyant cela, Madeleine retrouva son grand courage. Elle lui prit les mains, les bras, et le secouant bien fort, elle l'obligea de l'écouter.

– Si vous n'avez non plus de volonté et de soumission qu'un enfant, lui dit-elle, vous ne méritez pas l'amitié que j'ai pour vous, et vous me ferez honte de vous avoir élevé comme mon fils. Levez-vous. Voilà pourtant que vous êtes en âge d'homme, et il ne convient pas à un homme de se rouler comme vous le faites. Entendez-moi, François, et dites-moi si vous m'aimez assez pour surmonter votre chagrin et passer un peu de temps sans me voir. Vois, mon enfant, c'est à propos pour ma tranquillité et pour mon honneur, puisque, sans cela, mon mari

me causera des souffrances et des humiliations. Par ainsi, tu dois me quitter aujourd'hui par amitié, comme je t'ai gardé jusqu'à cette heure par amitié. Car l'amitié se prouve par des moyens différents, selon le temps et les aventures. Et tu dois me quitter tout de suite parce que, pour empêcher monsieur Blanchet de faire un mauvais coup de sa tête, j'ai promis que tu serais parti demain matin. C'est demain la Saint-Jean, il faut que tu ailles te louer et pas trop près d'ici, car si nous étions à même de nous revoir souvent, ce serait pire dans l'idée de monsieur Blanchet. » (p.50)

« – Mon enfant, ne me demande pas la raison de son idée contre toi ; je ne peux pas te la dire. J'en aurais trop de honte pour lui, et mieux vaut pour nous tous que tu n'essaies pas de te l'imaginer. Ce que je peux t'affirmer, c'est que c'est remplir ton devoir envers moi que de t'en aller. Te voilà grand et fort, tu peux te passer de moi ; et même tu gagneras mieux ta vie ailleurs puisque tu ne veux rien recevoir de moi. Tous les enfants quittent leur mère pour aller travailler, et beaucoup s'en vont au loin. Tu feras donc comme les autres, et moi j'aurai du chagrin comme en ont toutes les mères, je pleurerai, je penserai à toi, je prierai Dieu matin et soir pour qu'il te préserve du mal... » (p.51)

« – Eh bien ! dit François, à présent que je vas redevenir champi et que personne ne m'aimera plus, ne voulez-vous pas m'embrasser comme vous m'avez embrassé, par faveur, le jour de ma première communion ? j'aurai grand besoin de me remémorer tout cela, pour être bien sûr que vous continuez, dans votre cœur, à me servir de mère. » (p.53)

Cet éloignement est une épreuve qui permet à François de faire son apprentissage d'homme, loin de Madeleine et de revenir auprès d'elle à l'âge adulte.

Le Petit chose est aussi un roman de formation, car, trop tôt arraché au monde de l'enfance, Daniel est obligé de quitter les siens pour gagner sa vie.

« Or, un matin que ce grand philosophe de petit Chose se disposait à aller en classe, M. Eyssette père l'appela dans le magasin, et sitôt qu'il le vit entrer, lui fit de sa voix brutale :

– Daniel, jette tes livres, tu ne vas plus au collège. » (p.21)

« Quant à toi, mon pauvre enfant, il va falloir aussi que tu gagnes ta vie...Justement, je reçois une lettre du recteur qui te propose une place de maître d'étude ; tiens, lis !

Le petit Chose prit la lettre.

– D'après ce que je vois, dit-il tout en lisant, je n'ai pas de temps à perdre.

– Il faudrait partir demain.

– C'est bien, je partirai...

Là-dessus le petit Chose replia la lettre et la rendit à son père d'une main qui ne tremblait pas. C'était un grand philosophe, comme vous voyez. » (p.22)

C'est bien d'apprentissage qu'il s'agit, comme le remarque le recteur qui l'envoie maître d'études à Sarlande : *« Je vais t'envoyer dans un collège communal, à quelques lieues d'ici, à Sarlande, en pleine montagne... Là tu feras ton apprentissage d'homme, tu t'aguerriras au métier, tu grandiras, tu prendras de la barbe ; puis, le poil venu, nous verrons ! » (p.24)*

Ce poste de maître d'études est l'occasion parfaite pour devenir un homme. Mais, les échecs s'accumulent (Voir 2.1.2.5., l'affaire Boucoyran). Daniel, constatant amèrement que le statut d'homme lui est refusé, ne voit qu'une issue : mettre fin à ses jours. C'est l'abbé Germane qui le sauve et l'encourage à partir rejoindre son frère Jacques à Paris. Pour lui, cette tentative de suicide n'est qu'une réaction enfantine :

« – Tout cela n'est rien, mon garçon, et tu aurais été joliment bête de te mettre à mort pour si peu. Ton histoire est fort simple : on t'a chassé du collège, – ce qui, par parenthèse est un grand bonheur pour toi... – eh bien ! il faut partir, partir tout de suite, sans attendre tes huit jours... » (p.78)

Au moment des adieux, l'abbé l'exhorte à reprendre le dessus sur les événements et à surmonter les épreuves qui sont nécessaires pour devenir un adulte :

« File vite à Paris, travaille bien, prie le bon Dieu, fume des pipes, et tâche d'être un homme. – Tu m'entends, tâche d'être un homme.

– Car vois-tu ! mon petit Daniel, tu n'es encore qu'un enfant, et même j'ai bien peur que tu sois un enfant toute ta vie. » (p.79)

Mais à Paris (Voir la deuxième partie du roman), Daniel ne parviendra pas à devenir un homme : agrégation ratée, carrière d'écrivain ratée, relation désastreuse avec Imma Borel. En fait, *Le Petit chose* est l'histoire d'un jeune garçon qui souhaite devenir un homme sans pour autant y arriver. Il reste un éternel enfant.

Alice au pays des merveilles nous montre un autre genre de parcours initiatique, à travers le rêve, et donc l'imaginaire, d'une petite fille, curieuse et active, qui se heurte à de nombreuses difficultés pour construire sa compréhension du monde. Tous les personnages qui peuplent le Pays des merveilles, comme le chat du Cheshire, le ver à soie, le chapelier fou, la reine ou le lièvre de Mars, ne cherchent qu'à déstabiliser Alice, en remettant sans cesse en cause sa pensée et sa logique. Mais, Alice ne se laisse jamais vaincre par l'absurdité des situations qu'elle rencontre : ses incessants changements de taille, son procès, ses errances dans la forêt, son repas chez le chapelier, etc. Elle ne subit pas ses aventures, elle les affronte vaillamment. Elle ne se laisse jamais aller au découragement. Grâce à son sens logique, elle reste combattive et réussit à triompher de chaque épreuve. Dès son arrivée dans le Pays des merveilles, pays à l'envers où tout échappe aux règles radicales de la science et de la morale, elle se retrouve en proie à une véritable crise d'identité, en raison des métamorphoses physiques qu'elle subit. Alice traverse le Pays des merveilles dans une quête d'identité : tout au long du roman, elle se pose la question : « qui suis-je ? ». A ce propos, l'épisode de la chenille est très caractéristique :

« La Chenille et Alice se considèrent un instant en silence. Enfin la Chenille sortit le houka de sa bouche, et lui adressa la parole d'une voix endormie et traînante.

« Qui êtes-vous ? » dit la Chenille. Ce n'était pas là une manière encourageante d'entamer la conversation. Alice répondit, un peu confuse :

« Je – je le sais à peine moi-même quant à présent. Je sais bien ce que j'étais en me levant ce matin, mais je crois avoir changé plusieurs fois depuis. »

« Qu'entendez-vous par là ? » dit la Chenille d'un ton sévère. « Expliquez-vous »

« Je crains bien de ne pouvoir pas m'expliquer, » dit Alice, « car, voyez-vous, je ne suis plus moi-même. »

« Je ne vois pas du tout, » répondit la Chenille.

« J'ai bien peur de ne pouvoir pas dire les choses plus clairement, » répliqua Alice fort poliment ; « car d'abord je n'y comprends rien moi-même.

Grandir et rapetisser si souvent en un seul jour, cela embrouille un peu les idées. »

« Pas du tout, » dit la Chenille.

« Peut-être ne vous en êtes-vous pas encore aperçue, » dit Alice. « Mais quand vous deviendrez chrysalide, car c'est ce qui vous arrivera, sachez-le bien, et ensuite papillon, je crois bien que vous vous sentirez un peu drôle, qu'en dites-vous ? »

« Pas du tout, » dit la Chenille.

« Vos sensations sont peut-être différentes des miennes, » dit Alice. « Tout ce que je sais, c'est que cela me semblerait bien drôle à moi. »

« À vous ! » dit la Chenille d'un ton de mépris. « Qui êtes-vous ? »

Cette question les ramena au commencement de la conversation. » (p. 21)

Tout au long du roman, Alice est progressivement initiée au monde des adultes. En tirant les leçons des nouvelles expériences auxquelles elle est confrontée, elle acquiert peu-à-peu une identité propre. C'est au cours du procès final, dans son opposition au roi, qu'Alice, revendiquant cette nouvelle identité, peut alors quitter le Pays des merveilles :

« « Voilà ! » cria Alice, oubliant tout à fait dans le trouble du moment combien elle avait grandi depuis quelques instants, et elle se leva si brusquement qu'elle accrocha le banc des jurés avec le bord de sa robe, et le renversa, avec tous ses occupants, sur la tête de la foule qui se trouvait au-dessous, et on les vit se débattant de tous côtés, comme les poissons rouges du vase qu'elle se rappelait avoir renversé par accident la semaine précédente. (p.62) »

« À ce moment-là, le Roi, qui pendant quelque temps avait été fort occupé à écrire dans son carnet, cria : « Silence ! » et lut sur son carnet : « Règle Quarante-deux : Toute personne ayant une taille de plus d'un mille de haut

devra quitter la cour »

Tout le monde regarda Alice.

« Je n'ai pas un mille de haut, » dit-elle. « Si fait, » dit le Roi.

« Près de deux milles, » ajouta la Reine. « Eh bien ! je ne sortirai pas quand même ; d'ailleurs cette règle n'est pas d'usage, vous venez de l'inventer. »

« C'est la règle la plus ancienne qu'il y ait dans le livre, » dit le Roi.

« Alors elle devrait porter le numéro Un. »

Le Roi devint pâle et ferma vivement son carnet. « Délibérez, » dit-il aux jurés d'une voix faible et tremblante. » (p.63)

« Non, non, » dit la Reine, « l'arrêt d'abord, on délibèrera après. »

« Cela n'a pas de bon sens ! » dit tout haut Alice. « Quelle idée de vouloir prononcer l'arrêt d'abord ! »

« Taisez-vous, » dit la Reine, devenant pourpre de colère.

« Je ne me tairai pas, » dit Alice.

« Qu'on lui coupe la tête ! » hurla la Reine de toutes ses forces. Personne ne bougea.

« On se moque bien de vous, » dit Alice (elle avait alors atteint toute sa grandeur naturelle). « Vous n'êtes qu'un paquet de cartes ! »

Là-dessus tout le paquet sauta en l'air et retomba en tourbillonnant sur elle ; Alice poussa un petit cri, moitié de peur, moitié de colère, et essaya de les repousser ; elle se trouva étendue sur le gazon, la tête sur les genoux de sa sœur, qui écartait doucement de sa figure les feuilles mortes tombées en voltigeant du haut des arbres. « Réveillez-vous, chère Alice ! » lui dit sa sœur » (p.65-66)

Tout le roman est une étude sur la psychologie de l'enfant, sa perception du monde qui l'entoure et ses pensées intimes. Il montre l'élaboration de sa personnalité. Alice est devenue un référent des héros de la littérature de jeunesse soumis à une errance réelle et psychologique.

Poil de Carotte n'est pas construit comme un roman d'apprentissage, mais il présente la construction d'une personnalité. Plusieurs épisodes sont marquants de l'élaboration de la personnalité d'un enfant. Poil de carotte évolue, tout au long du roman : il est d'abord craintif et dominé ; puis, il se libère de ses craintes enfantines ; enfin, il se révolte. L'enfant passe de la soumission à l'autonomie. Dans le chapitre « Les idées personnelles », il prend pleinement conscience de la nature des relations qui l'unissent à sa famille. A la fin du roman, un changement radical s'opère dans son comportement, ce qui marque bien sa maturité : il décide enfin d'affronter sa mère en refusant de lui obéir et avoue sa souffrance à son père. Sa révolte commence au moment où Mme Lepic l'envoie chercher du beurre (Voir l'extrait ci-dessous). A la fin du récit, il est sorti de l'enfance.

« – Voilà une révolution ! s'écrie madame Lepic sur l'escalier, levant les bras. C'est, en effet, la première fois que Poil de Carotte lui dit non. Si encore elle le dérangeait ! S'il avait été en train de jouer ! Mais, assis par terre, il tournait ses pouces, le nez au vent, et il fermait les yeux pour les tenir au chaud. Et maintenant il la dévisage, tête haute. Elle n'y comprend rien. Elle appelle du monde, comme au secours.

– Ernestine, Félix, il y a du neuf ! Venez voir avec votre père et Agathe aussi. Personne ne sera de trop.

Et même, les rares passants de la rue peuvent s'arrêter. Poil de Carotte se tient au milieu de la cour, à distance, surpris de s'affermir en face du danger, et plus étonné que madame Lepic oublie de le battre. L'instant est si grave qu'elle perd ses moyens. Elle renonce à ses gestes habituels d'intimidation, au regard aigu et brûlant comme une pointe rouge. Toutefois, malgré ses efforts, les lèvres se décollent à la pression d'une rage intérieure qui s'échappe avec un sifflement.

– Mes amis, dit-elle, je priais poliment Poil de Carotte de me rendre un léger service, de pousser, en se promenant, jusqu'au moulin. Devinez ce qu'il m'a répondu ; interrogez-le, vous croiriez que j'invente.

Chacun devine et son attitude dispense Poil de Carotte de répéter. » (p.108)

« – Puisque c'est la fin du monde renversé, dit madame Lepic atterrée, je ne m'en mêle plus. Je me retire. Qu'un autre prenne la parole et se charge de dompter la bête féroce. Je laisse en présence le fils et le père. Qu'ils se débrouillent.

– Papa, dit Poil de Carotte, en pleine crise et d'une voix étranglée, car il manque encore d'habitude, si tu exiges que j'aie chercher cette livre de beurre au moulin, j'irai pour toi, pour toi seulement. Je refuse d'y aller pour ma mère. » ((p.109)

« POIL DE CAROTTE : Mon cher papa, j'ai longtemps hésité, mais il faut en finir. Je l'avoue : je n'aime plus maman.

MONSIEUR LEPIC : Ah ! À cause de quoi ? Depuis quand ?

POIL DE CAROTTE : À cause de tout. Depuis que je la connais.

MONSIEUR LEPIC : Ah ! c'est malheureux, mon garçon ! Au moins, raconte-moi ce qu'elle t'a fait.

POIL DE CAROTTE : Ce serait long. D'ailleurs, ne t'aperçois-tu de rien ? » (p.110)

« POIL DE CAROTTE avec suffisance

(...) Mais déjà, mon papa, je te prie de me conseiller. Je voudrais me séparer de ma mère. Quel serait, à ton avis, le moyen le plus simple ?

(...) Je réclame aujourd'hui la justice pour mon compte. Quel sort ne serait préférable au mien ? J'ai une mère. Cette mère ne m'aime pas et je ne l'aime pas.

– Et moi, crois-tu donc que je l'aime ? dit avec brusquerie M. Lepic impatienté.

À ces mots, Poil de Carotte lève les yeux vers son père. Il regarde longuement son visage dur, sa barbe épaisse où la bouche est rentrée comme honteuse d'avoir trop parlé, son front plissé, ses pattes d'oie et ses paupières baissées qui lui donnent l'air de dormir en marche. Un instant Poil de Carotte s'empêche de parler. Il a peur que sa joie secrète et cette main qu'il saisit et qu'il garde presque de force, tout ne s'envole. Puis il ferme le poing, menace le village qui s'assoupit là-bas dans les ténèbres, et il lui crie avec emphase :

– Mauvaise femme ! te voilà complète. Je te déteste.

– Tais-toi, dit M. Lepic, c'est ta mère, après tout.

– Oh ! répond Poil de Carotte, redevenu simple et prudent, je ne dis pas ça parce que c'est ma mère. » (p.113)

Tous ces enfants-héros évoquent la difficulté de grandir, le désir d'indépendance et le besoin d'amour lié à l'angoisse d'être abandonné ou mal-aimé. Dans ces romans, les écrivains mettent en scène les principales interrogations de l'enfance.

2.2.3. Eveiller l'imaginaire du lecteur

C'est à la fonction première du récit d'aventures (Voir [Le Saviez-vous ? N°4](#)), où tout le roman est au service de l'action, les péripéties s'enchaînant par le fait d'un hasard heureux ou malheureux. Dans ce type de roman, les personnages plutôt schématisés, psychologiquement et moralement, évoluent dans un contexte simplifié, sans vraisemblance profonde.

L'Île au trésor est bien sûr un roman d'apprentissage, car la personnalité du jeune héros, Jim Hawkins, 14 ans, évolue tout au long du récit. Celui-ci ressort grandi et métamorphosé de sa passionnante aventure. Mais, ce roman est avant tout le roman d'aventures type, à même d'éveiller l'imaginaire du lecteur. L'aventure commence par la découverte d'une carte au trésor. L'action occupe la place centrale et le danger en est la matière première avec des situations hors du commun. L'évasion y est présente avec dépaysement et exotisme, car il s'agit d'un voyage de piraterie. Tout au long de son aventure, Jim révèle ses talents d'aventurier : enthousiasme, témérité, sang-froid, courage, bravoure, intuition, ingéniosité, droiture, générosité et honnêteté. Ceux-ci lui permettent d'anticiper et de mener de périlleux combats tout en franchissant la frontière de l'enfance à l'adolescence. De plus, c'est Jim lui-même qui raconte son aventure, ce qui facilite encore plus l'identification du lecteur.

Après avoir découvert la carte sur laquelle est indiquée la cachette du fabuleux trésor du capitaine Flint, redoutable pirate, Jim part, à bord de l'Hispaniola, à la recherche de ce trésor avec le docteur Livesey, le chevalier Trelawney et le capitaine Smollett. Mais, quelques pirates de la bande de Flint, dirigés par John Silver, pirate à la jambe de bois accompagné d'un perroquet, se sont engagés dans l'expédition. Alors que Jim saute dans un baril pour manger quelques pommes, il surprend les préparatifs de la mutinerie de John Silver et la fait échouer :

« J'allais me montrer, quand je reconnus la voix de John Silver, et ce que disait cette voix était si terrible que mon premier soin fut de me tenir immobile dans ma cachette. Glacé d'épouvante et en même temps dévoré de curiosité, je restai donc accroupi, sûr que j'étais perdu si l'on me découvrait là, retenant mon haleine pour ne pas trahir ma présence et pourtant écoutant de mon mieux. Car de moi seul désormais dépendait la vie de tout ce qu'il y avait d'honnête à bord. » (p.54)

« Dis-moi donc un peu, John, reprit-il, combien de temps allons-nous encore attendre avant de commencer la danse ?... Pour mon compte, je commence à en avoir assez du capitaine Smollett ! Il me tarde de coucher dans la grande cabine, et de goûter leurs pickles, leur vin et le reste...

– Israël, dit Silver, tu n'as jamais eu pour deux liards de jugement, tu le sais bien. Mais tu peux entendre ce qu'on te dit, je suppose, car tu as pour cela d'assez longues oreilles... Eh bien, écoute-moi. Tu coucheras à l'avant, tu te passeras de vin et de pickles, et tu parleras poliment jusqu'à ce que je te dise : Voici le moment. Mets cela dans ta poche, mon fils.

– Qui parle d'agir autrement ? dit le second maître. Je demande seulement quand ce sera.

– Quand ? Par tous les diables, je vais te le dire ! s'écria Silver. Ce sera le plus tard possible, – voilà quand... Comment ! nous avons là un excellent capitaine pour conduire le schooner ; nous avons le squire et le docteur qui possèdent une bonne carte où tout est inscrit, et ni toi ni moi ne savons où est cette carte, n'est-ce pas ? Et tu voudrais aller nous priver de leurs services ?... Ce serait stupide. J'entends que le squire et le docteur nous trouvent le trésor, qu'ils nous le servent à bord, bien arrimé dans nos soutes, par tous les diables ! Et alors nous verrons. Si j'étais sûr de vous, doubles fils de Hollandais que vous êtes, savez-vous ce que je ferais ? Je laisserais le capitaine Smollett nous ramener à moitié chemin, avant de lever le bout du doigt sur lui. » (p.57-58)

Lorsque est atteinte l'île, une lutte implacable pour retrouver le trésor s'engage entre les deux groupes, celui de Silver et celui que commandent Livesey et Trelawney, auquel s'est joint un ancien membre de la bande de Flint nommé Benn Gunn, abandonné depuis trois ans sur l'île. Les pirates s'emparent de l'Hispaniola, sur le grand mât de laquelle ils font flotter le pavillon noir, ainsi que du fortin. Jim, abusé par la nuit, vient se jeter dans la gueule du loup. Silver propose, à cet enfant aux mains nues, de devenir son associé. Jim refuse et le défie :

« – Eh bien, m'écriai-je, je ne suis pas assez sot pour ne pas deviner à peu près ce qui m'attend... Advienne que pourra !... J'ai vu trop souvent la mort, depuis quelques jours, pour beaucoup la craindre... Mais il y a une chose ou deux que je suis bien aise de vous dire, repris-je en m'animant. La première, c'est que votre position n'a rien pour me tenter : vous voilà sans navire, sans trésor, réduits à cinq, ayant, en un mot, absolument raté votre affaire... Et si vous voulez savoir quel est celui qui vous l'a fait manquer, je vais vous l'apprendre. C'est moi !... J'étais caché dans le tonneau aux pommes, le soir où nous sommes arrivés en vue de cette île. Je vous ai entendu, Silver, et vous aussi Dick, et Israël Hands qui est maintenant au fond de la mer. Une heure ne s'était pas écoulée que j'avais tout dit au capitaine, au docteur et au squire... Quant au schooner, c'est moi qui ai coupé son amarre ; c'est moi qui ai tué les hommes qui le gardaient ; c'est moi qui l'ai conduit où vous n'irez pas le chercher, ni les uns ni les autres !... J'ai le droit de rire, allez, car j'ai tout dirigé depuis le commencement jusqu'à la fin !... Je ne vous crains pas plus que je ne crains une mouche. Tuez-moi si vous voulez, ou épargnez ma vie, cela m'est parfaitement égal... Je n'ajouterai qu'un mot. Si vous m'épargnez, je vous ménagerai à mon tour, quand vous comparâtes en cour martiale pour piraterie, et je ferai mon possible pour vous sauver. À vous de choisir. Si vous me tuez, cela ne vous servira pas à grand-chose. Si vous me laissez la vie, peut-être pourrai-je empêcher que vous soyez pendus... »

Je m'arrêtai, hors d'haleine. Pas un homme n'avait bougé. Assis en rond autour de moi, ils me regardaient l'air hébété. Je repris donc : Monsieur Silver, vous êtes le meilleur de tous. Si les choses finissent mal pour moi, je compte que vous direz au docteur comment j'ai pris votre proposition.

– Je n'y manquerai pas, » répondit cet homme singulier, d'un ton qui me laissa indécis sur sa véritable pensée. – Se moquait-il de moi, ou au contraire était-il favorablement impressionné par mon courage ? Je n'aurais pu le dire. » (p.142-143)

Devant ce discours plein d'autorité, loin de ricaner, de s'indigner ou de sévir, John Silver s'incline. L'homme qui, sous la direction du capitaine Flint, a pris part à tant d'abordages et tué tant de gens, s'avoue vaincu par un enfant, qu'il traite d'égal à égal. Lorsque Jim raccompagne le docteur Livesey à la barrière du fortin et que celui-ci l'incite à s'enfuir, il refuse, car il a donné à Silver sa parole de ne pas s'évader. Une certaine complicité s'est installée entre Silver et Jim, qui explique en partie la fascination qu'exercent l'un sur l'autre l'innocence et le crime. Bien qu'il ne se l'avoue pas, Jim se sent plus proche de cet aventurier anarchiste, de ce vagabond des îles, que des trois Messieurs représentants conventionnels d'un monde qui ignore le rêve et a oublié le jeu. Finalement, Jim tient, dans sa main, la destinée de tous ceux qui ont mis pied sur l'île, quel que soit leur camp. Il est maître du navire dont il s'est emparé et qu'il a caché, maître de l'île dont il connaît les secrets et maître du trésor qui avait disparu de la cachette où Flint l'avait enseveli.

L'île au trésor se présente aussi comme un rêve fait par un enfant, comme l'attestent l'abondance et le gigantisme : l'enfant majore ou survalorise tout ce qui caractérise à ses yeux le monde des adultes. Ce n'est qu'abondance, comme lors du repas avec les pirates :

« À ce moment, un homme nous héla près du feu pour nous annoncer que le déjeuner était prêt ; et bientôt nous fûmes installés çà et là sur le sable, mangeant notre porc grillé et nos biscuits. Les pirates avaient allumé un feu à rôtir un bœuf ; il faisait si chaud qu'on ne pouvait en approcher que du côté du vent, et même avec précaution. Dans le même esprit de gaspillage, ils avaient préparé au moins trois fois plus de grillade que nous ne pouvions

en consommer ; et l'un d'eux, avec un rire bête, jeta ce qui restait dans les flammes, qui rugirent et pétillèrent de plus belle. Je n'avais de ma vie vu des gens aussi insoucieux du lendemain. Le courage ne leur manquait pas, à coup sûr ; mais, avec cette imprévoyance absolue, avec cette habitude de s'endormir quand ils étaient de garde, comment auraient-ils pu soutenir seulement une campagne de huit jours ? » (p.158)

Mais, la plus grande scène d'abondance est la découverte du trésor :

« C'était une étrange collection, qui ressemblait à celle de Billy Bones pour la diversité des monnaies, mais était infiniment plus variée, comme elle était des milliers de fois plus considérable. Je me souviens du plaisir que je trouvais, pour me reposer de mon travail, à trier les monnaies et à les assortir. Pièces françaises, anglaises, espagnoles, portugaises, georges, louis, doublons, guinées, moïdores, sequins, pièces de huit, effigies de tous les souverains du monde, monnaies orientales marquées de signes cabalistiques, les unes rondes, les autres carrées ou octogones, d'autres encore percées d'un trou pour y passer un cordon, – il y en avait de tous les genres, de tous les modules, de toutes les variétés. Quant au nombre, il était si grand, que les doigts me faisaient mal à force de les compter, et que j'avais le dos brisé à me tenir ainsi courbé.

Ce dur travail dura plusieurs jours. Chaque soir nous avions charrié une fortune à bord, et une autre fortune nous attendait le lendemain. » (p.174)

Finalement, que John Silver, même vaincu, réussisse à s'approprier une partie du trésor, ne trouble guère son jeune propriétaire. Dans la recherche du trésor de Flint, Jim est aussi désintéressé qu'à un jeu d'enfants, avec ses règles à appliquer. Si l'aventure a pour alibi apparent le trésor, son mobile réel est le goût du risque. L'aventure a été pour Jim une sorte de parcours initiatique, auquel le lecteur peut facilement participer.

D'autres romans d'apprentissage de notre corpus (Voir 2.2.2.) sont aussi des romans d'aventures. Dans *Sans famille* ou *Oliver Twist*, c'est la qualité d'orphelin du héros qui permet de rendre plus libre ses actions. N'ayant pas d'attache, pas de famille, pas de passé, tout peut alors lui arriver, ce qui permet de ménager un plus grand suspens pour un lecteur avide d'aventures. *Alice au pays des merveilles* permet aussi d'éveiller l'imaginaire du lecteur, mais cette fois-ci, en l'amenant non pas dans un monde lointain et exotique, mais dans le monde absurde du rêve d'une petite fille. Comme Alice, le lecteur se retrouve perdu, mais fasciné, dans un monde merveilleux et loufoque, rempli de fous joyeux et de créatures insolites. Ainsi, au lieu d'apparaître comme un objet d'enseignement, un être à corriger, l'enfant est-il devenu un véritable héros d'aventures, actif et entreprenant.

2.2.4. Etre un moyen de dénoncer l'injustice sociale et la maltraitance infantile

Chez plusieurs écrivains de notre corpus, la focalisation de leur récit sur l'enfant leur permet une critique sociale plus aisée : condamnation de toutes les iniquités sociales nées des processus connexes de l'urbanisation et de la déruralisation (Voir 1.1.2.) ; remise en question des valeurs comme la famille, l'école et la religion ; mise en exergue du sort des enfants défavorisés et des enfants-martyrs des classes moyennes et populaires. On passe alors d'un univers de l'enfance peint au travers d'un regard adulte à la description de l'univers des adultes grâce au regard naïf de l'enfant.

Dans *Les Misérables*, Victor Hugo utilise les personnages de Cosette et de Gavroche pour dénoncer la misère du peuple et l'exclusion sociale de l'enfant dans la société contemporaine. A travers le personnage de Cosette, il montre l'étendue des privations que la société impose à la petite fille, qui est doublement prisonnière de son sort, comme enfant et comme femme. Celle-ci est victime de la société, car elle est réduite à l'incapacité et à la passivité, auxquelles son sexe la condamne. Parce qu'elle est l'archétype de ce que la société peut produire de plus malheureux, elle incarne, avec une force extraordinaire, tous les droits qu'Hugo revendique pour tous. D'autre part, à travers les pérégrinations de Gavroche et du titi parisien, celui-ci dénonce l'exclusion sociale et se fait le militant de la cause des marginaux :

« Enfin il a sa faune à lui, qu'il observe studieusement dans des coins ; la bête à bon Dieu, le puceron tête-de-mort, le faucheur, « le diable », insecte noir qui menace en tordant sa queue armée de deux cornes. Il a son monstre fabuleux qui a des écailles sous le ventre et qui n'est pas un lézard, qui a des pustules sur le dos et qui n'est pas un crapaud, qui habite les trous des vieux fours à chaux et des puisards desséchés, noir, velu, visqueux, rampant, tantôt lent, tantôt rapide, qui ne crie pas, mais qui regarde, et qui est si terrible que personne ne l'a jamais vu ; il nomme ce monstre « le sourd ». Chercher des sourds dans les pierres, c'est un plaisir du genre redoutable. Autre plaisir, lever brusquement un pavé, et voir des cloportes. Chaque région de Paris est célèbre par les trouvailles intéressantes qu'on peut y faire. Il y a des perce-oreilles dans les chantiers des Ursulines, il y a des mille-pieds au Panthéon, il y a des têtards dans les fossés du Champ de Mars. » (t.3, p.3)

« Ce pâle enfant des faubourgs de Paris vit et se développe, se noue et « se dénoue » dans la souffrance, en présence des réalités sociales et des choses humaines, témoin pensif. Il se croit lui-même insouciant ; il ne l'est pas. Il regarde, prêt à rire ; prêt à autre chose aussi. Qui que vous soyez qui vous nommez Préjugé, Abus, Ignominie, Oppression, Iniquité, Despotisme, Injustice, Fanatisme, Tyrannie, prenez garde au gamin béant. Ce petit grandira.

De quelle argile est-il fait ? de la première fange venue. Une poignée de boue, un souffle, et voilà Adam. Il suffit qu'un dieu passe. Un dieu a toujours passé sur le gamin. La fortune travaille à ce petit être. Par ce mot la fortune, nous entendons un peu l'aventure. Ce pygmée pétri à même dans la grosse terre commune, ignorant, illettré, ahuri, vulgaire, populacier, sera-ce un ionien ou un bétien ? Attendez, currit rota, l'esprit de Paris, ce démon qui crée les enfants du hasard et les hommes du destin, au rebours du potier latin, fait de la cruche une amphore. » (t.3, p.6)

Victor Hugo espère qu'à travers son roman, le lecteur prenne conscience de la misère d'autrui et qu'il devienne, grâce la fiction, l'ambassadeur de la justice sociale dans la vraie vie. Mais, avec Gavroche, il va plus loin encore : il lui fait incarner la mission du peuple. En effet, ce titi parisien parvient à rallier le peuple et lui faire prendre les armes, grâce à quelques chansons qui caricaturent le discours social ambiant (Voir 2.1.3.4.).

Jacquou le croquant est un roman social (Voir [Le Saviez-vous ? N°5](#)), présenté comme l'autobiographie d'un paysan périgourdin. Eugène le Roy y aborde aussi le thème de la misère. La pauvreté décrite est celle de la petite paysannerie, fragile et précaire. Eugène Le Roy nous montre la précarité des métayers, comme le père de Jacquou, qui sont obligés de trouver d'autres activités pour ne pas tomber dans la pauvreté, comme le braconnage ou le ramassage de denrées diverses dans les bois. Jacquou est, dans son roman, le symbole de la pauvreté rurale, dont les principaux marqueurs sont le manque de nourriture, l'aspect physique et vestimentaire, ainsi que le logement. Le thème de la faim est omniprésent, et ce dès le début du roman : Jacquou assiste aux préparatifs du réveillon dans les cuisines du château et quand il rentre chez lui, il n'y a rien à manger.

« Lorsque je fus un peu réchauffé, n'ayant plus peur du loup, je dis :

– Mère, j'ai faim.

– Pauvre drôle ! il n'y a rien de bon ici... fit-elle, pensant au réveillon du château ; et, découvrant une marmite, elle ajouta : – Te voici une mique.

Tout en mangeant cette boule de farine de maïs, pétrie à l'eau, cuite avec des feuilles de chou, sans un brin de lard dedans, et bien froide, je pensais à toutes ces bonnes choses vues dans la cuisine du château et, je ne le cache pas, ça me faisait trouver la mique mauvaise, comme elle l'était de vrai ; mais, ordinairement, je n'y faisais pas attention. Oh ! je n'étais pas bien gourmand en pensée, je n'appétissais pas la dinde truffée, ni les pâtés, mais seulement un de ces beaux boudins d'un noir luisant...

Pourquoi, là-haut, tant de bonnes choses, plus que de besoin, et chez nous de mauvaises miques froides de la veille ? Dans ma tête d'enfant, la question ne se posait pas bien clairement ; mais, tout de même, il me semblait qu'il y avait là quelque chose qui n'était pas bien arrangé. » (p.6-7)

« De ce temps, mon père, revenu de la grange où il avait été soigner les bœufs, avait tiré de la maie une grande tourte plate de pain de méteil, seigle et orge, avec des pommes de terre râpées, et, après avoir fait une croix sur

la sole avec la pointe de son couteau, se mit à l'entamer. Mais c'était tout un travail : cette tourte était la dernière de la journée faite il y avait près d'un mois, de manière qu'elle était dure en diable, un peu gelée peut-être, et criait fort sous le couteau, que mon père avait grand-peine à faire entrer. Enfin, à force, il en vint à bout ; mais, en séparant le chateau, il vit qu'il y avait dans la mie, par places, des moisissures toutes vertes. (...) Mon père resta un bon moment tout estomaqué, regardant fixement le pain gâté ; mais qu'y faire ?... Il coupa donc trois morceaux de pain, ôtant à regret le plus moisi et le jetant à notre chienne, puis nous nous mîmes à souper. Il n'y avait pas grande différence entre notre ragoût et la pâtée du cochon : c'était toujours des pommes de terre cuites dans de l'eau ; seulement, dans notre manger, il y avait un peu de graisse rance, gros comme une noix, et du sel. Avec un souper comme ça, on ne s'attarde pas à table ; pourtant nous y restâmes longtemps, car il fallait avoir de bonnes dents pour mâcher ce pain dur comme la pierre. » (p.10-11)

Dans *Oliver Twist*, Dickens donne une vision horrifiée de la société victorienne industrielle, en la montrant cruelle avec les enfants, que ce soit physiquement ou moralement, et ce en vertu de principes économiques, religieux ou éducatifs, qui entraînent de graves conséquences : manque de soins et maladie, problèmes de croissance, extrême faiblesse, etc. Il fustige les dépôts de mendicité et le *Poor Law Amendment Act* de 1834 (Voir 2.1.2.1.), loi qui supprime les secours à domicile et stipule que les indigents doivent être logés dans hospices communaux stricts et dépouillés, être nourris avec la plus grande parcimonie et être lancés dans le monde du travail le plus tôt possible. Il dresse un tableau de l'injustice sociale et de la maltraitance infantile et dénonce un fait social grave de son époque : les enfants livrés à eux-mêmes dans la rue sont une véritable pépinière à criminels. Pour lui, le monde est manichéen : l'enfant est innocent par nature ; c'est la société qui le façonne et détermine son évolution future, soit vers le bien, soit vers le mal. C'est ce qu'affirme Rose, lorsqu'elle découvre que le voleur arrêté pour la tentative de vol dans la maison de sa tante Maylie est un jeune enfant (Oliver) :

*« – Que veut dire ceci ? s'écria la vieille dame. Cet enfant n'a jamais pu être le complice des voleurs !
– Le vice, dit le chirurgien avec un soupir en laissant retomber le rideau, le vice fait sa demeure dans bien des temples !... Eh ! qui peut dire qu'un bel extérieur ne le renferme pas ?
– Mais à un âge si tendre ! observa Rose.
– Ma chère demoiselle, répliqua gravement le chirurgien, le crime, de même que la mort, ne s'attache pas seulement aux vieillards et aux gens difformes ; les plus jeunes et les plus beaux ne sont que trop souvent ses victimes de prédilection.
– Mais pouvez-vous penser, monsieur Losberne, dit Rose, pouvez-vous réellement penser que cet enfant, si délicat, ait été l'associé volontaire de ces brigands ?
Le chirurgien branla la tête de manière à donner à entendre qu'il craignait bien que cela ne fût possible ; et observant qu'ils pouvaient troubler le repos du malade, ils passèrent tous trois dans une chambre voisine.
– Mais quand même il serait ce que vous pensez, poursuivit Rose, songez qu'il est si jeune !... que peut-être il n'a jamais connu ce que c'est que l'amour ou les soins d'une mère... que les coups, les mauvais traitements et le manque de pain l'auront réduit à s'associer avec les hommes qui l'ont forcé au crime !... Ma tante ! ma bonne tante !... pour l'amour de Dieu, réfléchissez bien à tout ceci avant de laisser emmener ce pauvre enfant dans une prison où, à coup sûr, il perdra la chance de devenir meilleur ! Oh ! par l'affection toute maternelle que vous me portez et sans laquelle, privée moi-même de parents, j'aurais pu être abandonnée, ainsi que ce pauvre enfant, ayez pitié de lui avant qu'il ne soit trop tard ! » (p.161)*

Dans *L'Homme qui rit*, Gwynplaine est le symbole à la fois de la mutilation infligée au peuple par ceux qui sont au pouvoir et l'usurpation même de ce pouvoir. Son éternel rictus est l'image du contentement supposé des nations sous leurs oppresseurs. Gwynplaine porte un masque tragique, symbole du peuple défiguré dont on a occulté et volé la souffrance. Ce symbole est encore plus frappant, lorsque Gwynplaine, devenu adulte et reconnu pour Lord Clancharlie, fait un discours à la Chambre des lords :

« – Ce que je viens faire ici ? Je viens être terrible. Je suis un monstre, dites-vous. Non, je suis le peuple. Je suis une exception ? Non, je suis tout le monde. L'exception, c'est vous. Vous êtes la chimère, et je suis la réalité. Je suis l'Homme. Je suis l'effrayant Homme qui Rit. Qui rit de quoi ? De vous. De lui. De tout. Qu'est-ce que son rire ? Votre crime, et son supplice. Ce crime, il vous le jette à la face ; ce supplice, il vous le crache au visage. Je ris, cela veut dire : Je pleure.

– Ce rire qui est sur mon front, c'est un roi qui l'y a mis. Ce rire exprime la désolation universelle. Ce rire veut dire haine, silence contraint, rage, désespoir. Ce rire est un produit des tortures. Ce rire est un rire de force. Si Satan avait ce rire, ce rire condamnerait Dieu. Mais l'éternel ne ressemble point aux périssables ; étant l'absolu, il est le juste ; et. Dieu hait ce que font les rois. Ah ! vous me prenez pour une exception ! Je suis un symbole. Ô tout-puissants imbéciles que vous êtes, ouvrez les yeux. J'incarne tout. Je représente l'humanité telle que ses maîtres l'ont faite. L'homme est un mutilé. Ce qu'on m'a fait, on l'a fait au genre humain. On lui a déformé le droit, la justice, la vérité, la raison, l'intelligence, comme à moi les yeux, les narines et les oreilles ; comme à moi, on lui a mis au cœur un cloaque de colère et de douleur, et sur la face un masque de contentement. Où s'était posé le doigt de Dieu, s'est appuyée la griffe du roi. Monstrueuse superposition. Évêques, pairs et princes, le peuple, c'est le souffrant profond qui rit à la surface. Milords, je vous le dis, le peuple, c'est moi. Aujourd'hui, vous l'opprimez, aujourd'hui vous me huez. Mais l'avenir, c'est le dégel sombre. Ce qui était pierre devient flot. L'apparence solide se change en submersion. Un craquement, et tout est dit. Il viendra une heure où une convulsion brisera votre oppression, où un rugissement répliquera à vos huées. Cette heure est déjà venue, – tu en étais, ô mon père ! – cette heure de Dieu est venue, et s'est appelée République, on l'a chassée, elle reviendra. En attendant, souvenez-vous que la série des rois armés de l'épée est interrompue par Cromwell armé de la hache. Tremblez. Les incorruptibles solutions approchent, les ongles coupés repoussent, les langues arrachées s'envolent, et deviennent des langues de feu éparses au vent des ténèbres, et hurlent dans l'infini ; ceux qui ont faim montrent leurs dents oisives, les paradis bâtis sur les enfers chancellent, on souffre, on souffre, on souffre, et ce qui est en haut penche, et ce qui est en bas s'entrouvre, l'ombre demande à devenir lumière, le damné discute l'élu, c'est le peuple qui vient, vous dis-je, c'est l'homme qui monte, c'est la fin qui commence, c'est la rouge aurore de la catastrophe, et voilà ce qu'il y a dans ce rire, dont vous riez ! Londres est une fête perpétuelle. Soit. L'Angleterre est d'un bout à l'autre une acclamation. Oui. Mais écoutez : Tout ce que vous voyez, c'est moi. Vous avez des fêtes, c'est mon rire. Vous avez des joies publiques, c'est mon rire. Vous avez des mariages, des sacres et des couronnements, c'est mon rire. Vous avez des naissances de princes, c'est mon rire. Vous avez au-dessus de vous le tonnerre, c'est mon rire. » (p.428-430)

Dans *François le champi*, comme dans ses romans champêtres, George Sand, fait preuve d'un acte de foi et d'espérance en un avenir meilleur pour les pauvres et les malheureux, pour lesquels elle a combattu toute sa vie. Elle y dénonce l'injustice sociale envers les enfants, en faisant une démonstration que les enfants pauvres ou abandonnés peuvent être des êtres vertueux. Il faut les assister et les entourer d'amour, comme l'explique Madeleine à François :

« – C'est pourquoi ils croient me fâcher en m'appelant champi. Est-ce que c'est mal d'être champi ?
– Mais non, mon enfant, puisque ce n'est pas ta faute.
– Et à qui est-ce la faute ?
– C'est la faute aux riches.
– La faute aux riches, comment donc ça ?
– Tu m'en demandes bien long aujourd'hui ; je te dirai ça plus tard.
– Non, non, tout de suite, madame Blanchet.
– Je ne peux pas t'expliquer... D'abord sais-tu toi-même ce que c'est que d'être champi ?
– Oui, c'est d'avoir été mis à l'hospice par ses père et mère, parce qu'ils n'avaient pas le moyen pour vous nourrir et vous élever.
– C'est ça. Tu vois donc bien que s'il y a des gens assez malheureux pour ne pouvoir pas élever leurs enfants eux-mêmes, c'est la faute aux riches qui ne les assistent pas.
– Ah ! c'est juste ! répondit le champi tout pensif. Pourtant il y a de bons riches puisque vous l'êtes, vous, madame Blanchet ; c'est le tout de se trouver au droit pour les rencontrer. » (p.32)

Dans notre corpus, l'enfant accablé de malheurs apparaît donc comme le symbole de l'humanité souffrante, comme témoin à charge de la dureté des institutions, de la méchanceté des hommes et de l'écrasement des plus faibles dans la lutte sociale. Ainsi, l'enfant-héros est-il une figure de l'impuissance du peuple, un symbole de l'homme en désarroi, réduit à néant par une société mécanisée régie par une philosophie déterministe. En ces temps d'industrialisation et d'urbanisation forcées, le personnage de l'enfant permet d'établir un mythe compensatoire.

2.2.5. Exprimer sa révolte contre le monde des adultes et l'ordre établi

L'Enfant est une autofiction dans laquelle Vallès exprime sa révolte crue contre le personnage de la mère et l'éducation répressive autoritaire venant des parents comme des institutions scolaires. Il annonce bien son projet dès la dédicace du livre : « *A tous ceux qui crevèrent d'ennui au collège ou qu'on fit pleurer dans la famille qui, pendant leur enfance, furent tyrannisés par leurs maîtres ou rossés par leurs parents* ».

En s'attaquant à la représentation de la mère, personnage sacré, il compromet l'équilibre de toutes les valeurs sur lesquelles repose la société du XIX^e. Il se révolte contre les valeurs hypocrites et viciées sur lesquelles repose la société de son temps, dont la famille, et plus particulièrement la mère, est l'emblème mensonger. En effet, la maltraitance n'existe pas que dans les familles modestes. Dans les familles bourgeoises, comme celle de Jacques, cette violence fonde sa légitimité sur un système de conformité sociale (comme celle de Mme Vingtras), mais sur aucun système éducatif, comme celle qu'exerce le père de Jacques, lui-même pédagogue. Mme Vingtras représente la tyrannie familiale. Elle est, auprès de son fils, l'interprète de la société et tente de lui inculquer ce qu'elle croit être une vision du monde authentique.

Dans *Alice au pays des merveilles*, Alice se révolte contre le monde des adultes. Elle dénonce un monde régi par l'arbitraire du pouvoir et détruit psychologiquement les règles parentales et didactiques. En se retrouvant dans le pays des merveilles, où les habitants mènent une révolte impossible contre la reine, elle découvre une liberté imaginaire. Le Pays des merveilles est un lieu de la contestation, par le biais de l'absurde, d'un certain ordre établi du monde réel, et tout particulièrement de l'arbitraire du langage : les habitants jouent avec le langage et sa signification de telle sorte qu'Alice n'est plus sûre elle-même de ce qu'elle dit :

« *Quels sont les gens qui demeurent par ici ?* »

« *De ce côté-ci,* » dit le Chat, décrivant un cercle avec sa patte droite, « *demeure un chapelier ; de ce côté-là,* » faisant de même avec sa patte gauche, « *demeure un lièvre. Allez voir celui que vous voudrez, tous deux sont fous.* »

« *Mais je ne veux pas fréquenter des fous,* » fit observer Alice. « *Mais je ne veux pas fréquenter des fous,* » fit observer Alice.

« *Vous ne pouvez pas vous en défendre, tout le monde est fou ici. Je suis fou, vous êtes folle.* »

« *Comment savez-vous que je suis folle ?* » dit Alice.

« *Vous devez l'être,* » dit le Chat, « *sans cela vous ne seriez pas venue ici.* »

Alice pensa que cela ne prouvait rien. Toutefois elle continua : « *Et comment savez-vous que vous êtes fou ?* »

« *D'abord,* » dit le Chat, « *un chien n'est pas fou ; vous convenez de cela.* »

« *Je le suppose,* » dit Alice.

« Eh bien ! » continua le Chat, « un chien grogne quand il se fâche, et remue la queue lorsqu'il est content. Or, moi, je grogne quand je suis content, et je remue la queue quand je me fâche. Donc je suis fou. » (p.31-32)

Lors du procès, Alice est confrontée à l'injustice. La potion qui la fait grandir symbolise sa révolte et lui donne l'audace d'affronter les adultes (Voir 2.2.2.).

Jacquou le croquant est le rude enfant du Périgord rebelle, embrasé depuis le XVI^e. Il est le symbole de la révolte des petits contre les puissants et le miroir fidèle de la masse des paysans, dont il partage les mythes, les croyances, le conservatisme naturel, les tentations fondamentalement réactionnaires, l'aspiration à la propriété et une profonde défiance du progrès. . Après la mort de ses parents, il mène un combat contre un petit groupe de la société qui se croit encore à l'époque féodale et qui ne tient pas compte des acquis du peuple depuis la révolution. Enfant, il n'hésite pas à s'en prendre au comte de Narsac en brûlant sa forêt (Voir 2.1.3.2). Adolescent, il le nargue effrontément, ce qui lui vaut d'être jeté aux oubliettes (Voir 2.2.2.) :

« L'idée me vint aussitôt que c'était le comte de Narsac, mais je continuai de marcher sans me retourner. Je ne m'étais pas trompé ; arrivé à quelques toises de moi il me cria insolemment :

– Holà ! maraud, te rangeras-tu !

Le sang me monta à la tête comme par un coup de pompe, mais je fis semblant de n'avoir pas ouï ; seulement, lorsque je sentis sur mon cou le souffle des naseaux du cheval, je me retournai tout d'un coup, et, attrapant la bride de la main gauche, de l'autre je levai ma pioche :

– Est-ce donc que tu veux écraser le fils après avoir fait crever le père aux galères ? dis, mauvais Crozat !

De ma vie je n'ai vu un homme aussi étonné. D'habitude, les paysans se hâtaient de se garer de lui lorsqu'il passait, de crainte d'être jetés à terre ou, pour le moins, d'attraper quelque coup de fouet : aussi était-il tout abasourdi.

Mais ce qui l'estomaquait le plus, c'était ce nom de Crozat, si soigneusement caché, ce nom de son grand-père le maltôtier véreux, que le fils du Croquant lui jetait à la face en lui rendant son tutoiement insolent.

Il mit son fouet dans sa botte et tira son couteau de chasse.

Le cheval, une bête nerveuse, grattait la terre et secouait la tête.

– Lâche la bride de mon cheval, méchant goujat !

La colère me secouait :

– Pas avant de t'avoir craché encore une fois à la figure, misérable ! le nom de ton grand-père, Crozat le voleur !

Et lâchant la bride du cheval qui se cabrait, je fis un saut en arrière et je me trouvai dans le taillis, tenant toujours ma pioche levée. Il resta là un moment, pâle de rage froide, les yeux venimeux, rinçant les lèvres et cherchant à foncer sur moi. Mais le cheval, quoique rudement éperonné, à la vue de la pioche levée reculait effrayé. Alors, voyant qu'il ne pouvait m'aborder de face, et que le bois épais me défendait, le comte rengaina son couteau de chasse, et s'en alla en me jetant ces mots :

– Tu paieras cela cher, vermine !

– Je me fous de toi, Crozat !

Encore ce nom qui l'affolait : il piqua son cheval et disparut. » (p.131-132)

Ce roman exprime donc le rejet de la servitude et l'autonomie du monde paysan. Eugène Le Roy attribue plus ou moins explicitement la pauvreté et le basculement dans l'indigence à l'exploitation pratiquée par les grands propriétaires terriens légitimistes, plus particulièrement les anoblis les plus récents, voire ceux qui usurpèrent leurs titres, qu'il considère comme des arrivistes.

Gavroche lui aussi incarne un esprit révolutionnaire et de rébellion contre l'ordre établi. Victor Hugo fait de lui un révolutionnaire en herbe, qui, lors du rassemblement des émeutiers en marche vers les barricades, court en avant, avec son pistolet sans chien et en

chantant à tue-tête. Arrivé, à la grande barricade, avant de mourir sous les balles (Voir 2.1.3.4), il s'affaire de tous côtés :

« Gavroche, complètement envolé et radieux, s'était chargé de la mise en train. Il allait, venait, montait, descendait, remontait, bruissait, étincelait. Il semblait être là pour l'encouragement de tous. Avait-il un aiguillon ? oui certes, sa misère ; avait-il des ailes ? oui certes, sa joie. Gavroche était un tourbillonnement. On le voyait sans cesse, on l'entendait toujours. Il remplissait l'air, étant partout à la fois. C'était une espèce d'ubiquité presque irritante ; pas d'arrêt possible avec lui. L'énorme barricade le sentait sur sa croupe. Il gênait les flâneurs, il excitait les paresseux, il ranimait les fatigués, il impatientait les pensifs ; mettait les uns en gaieté, les autres en haleine, les autres en colère, tous en mouvement, piquait un étudiant, mordait un ouvrier ; se posait, s'arrêtait, repartait, volait au-dessus du tumulte et de l'effort, sautait de ceux-ci à ceux-là, murmurait, bourdonnait, et harcelait tout l'attelage ; mouche de l'immense Coche révolutionnaire. Le mouvement perpétuel était dans ses petits bras et la clameur perpétuelle dans ses petits poumons :

– Hardi ! encore des pavés ! encore des tonneaux ! encore des machins ! où y en a-t-il ? Une hottée de plâtras pour me boucher ce trou-là. C'est tout petit, votre barricade. Il faut que ça monte. Mettez-y tout, flanquez-y tout, fichez-y tout. Cassez la maison. Une barricade, c'est le thé de la mère Gibou.(...)

Du reste, il était furieux de son pistolet sans chien. Il allait de l'un à l'autre, réclamant : – Un fusil ! je veux un fusil ! Pourquoi ne me donne-t-on pas un fusil ?

– Un fusil à toi ! dit Combeferre.

– Tiens ! répliqua Gavroche, pourquoi pas ? J'en ai bien eu un en 1830 quand on s'est disputé avec Charles X ! Enjolras haussa les épaules.

– Quand il y en aura pour les hommes, on en donnera aux enfants. » (p.270-271)

En donnant à l'enfant le statut de héros, les écrivains peuvent exprimer leur révolte contre la société, en déjouant la censure, puisque leurs histoires sont apparemment inoffensives.

Les enfants-héros de notre corpus reflètent l'esprit du temps dans lesquels les ouvrages sont publiés et donnent des images de l'enfant qui domine à cette époque. Mais, ils évoquent la difficulté de grandir, le désir d'indépendance et le besoin d'amour lié à l'angoisse d'être abandonné, qui sont des caractéristiques universelles.

Textes des « Le saviez-vous ? »

N°1 : Les Vestales

Savez-vous qui étaient les Vestales ?

Institué par Numa, le collège des vestales, dans la Rome antique, était constitué de 4 à 7 prêtresses chargées d'entretenir le feu sacré de la déesse Vesta, déesse de la maison et de la famille. Ces prêtresses, appelées *Vestales*, étaient recrutées parmi les petites filles, âgées de 6 à 10 ans, parmi les plus anciennes familles de Rome. Elles devaient exercer leur charge pendant trente ans. Elles obéissaient au Grand Pontife qui exerçait sur elles une autorité paternelle et à la Grande Vestale, en général la plus ancienne. Elles étaient tenues d'observer une stricte charité. En revanche, elles jouissaient de droits et d'honneurs considérables. Le collège des vestales dura 1100 ans et fut supprimé par Théodose en 389.

N°2 : Les comprachicos

Savez-vous qui étaient les Comprachicos ?

Victor Hugo, dans *L'homme qui rit*, nous l'apprend :

« Comprachicos, de même que comprapequeños, est un mot espagnol composé qui signifie « les achète-petits ». Les comprachicos faisaient le commerce des enfants. Ils en achetaient et ils en vendaient. Ils n'en dérobaient point. Le vol des enfants est une autre industrie. Et que faisaient-ils de ces enfants ? Des monstres. Pourquoi des monstres ? Pour rire. Le peuple a besoin de rire ; les rois aussi. Il faut aux carrefours le baladin ; il faut aux louvres le bouffon. L'un s'appelle Turlupin, l'autre Triboulet. » (p. 18)

N°3 : Le roman d'éducation ou d'apprentissage

Savez-vous ce qu'est le roman d'éducation ou d'apprentissage ?

Le roman d'apprentissage est un récit qui décrit les péripéties vécues, par un héros dans son apprentissage du monde et qui montre les leçons qu'il en a tirées. De nombreux récits romanesques du XVIII^e répondent à cette définition : *Gil Blas de Santillane* (1715, Lesage) ; *Le Paysan parvenu* (1735, Marivaux) ; *La Vie de Marianne* (1736, Marivaux) ; *Candide* (Voltaire ; 1759) ; *L'Ingénu* (Voltaire, 1767) ; etc. Mais, c'est à partir d'un archétype du genre, *Les Années de Wilhem Meister* de Goethe, que l'on a vraiment défini le roman d'apprentissage (Bildungsroman). Tous mettent l'accent sur l'éducation, qu'elle soit sociale, morale, sentimentale ou bien sexuelle. L'âge du héros est un élément secondaire, puisque *Don Quichotte* (Cervantès, 1605) est considéré comme un roman d'apprentissage. Au XIX^e, au moment où le roman se constitue comme épopée de la bourgeoisie et comme épopée de l'individu, l'apprentissage du monde constitue le sujet par excellence du roman : *Le Rouge et le Noir* (Stendhal, 1830) ; *Le Père Goriot* (Balzac, 1835) ; *Illusions perdues* (Balzac, 1837),

Lamiel (Stendhal, vers 1839 ; œuvre posthume, 1889), *L'Éducation sentimentale* (Flaubert, 1869) ; etc. Le roman d'apprentissage s'inscrit dans la tradition moraliste de la littérature française : il s'agit toujours de confronter idées, principes, valeurs et rêves aux contraintes qu'y oppose le réel. Au XIX^e, se développe aussi un type spécifique du roman d'éducation, celui qui a pour héros un enfant : *Le Petit Chose* (Alphonse Daudet, 1868) ; *Sans famille* (Malot, 1878) ; *L'Enfant* (Vallès, 1879) ; etc. Le roman d'apprentissage est constitué de trois parties : le héros dans un environnement hostile et réaliste ; le héros grandissant et murissant au fil d'expériences concrètes ; le héros prenant enfin sa place dans ce monde qu'au départ il méprisait.

N°4 : Le roman d'aventures

Savez-vous ce qu'est le roman d'aventures ?

Le roman d'aventures appartient au domaine de la littérature populaire. C'est un récit qui décrit les péripéties extraordinaires vécues par un héros, plutôt masculin et souvent un enfant. Il propose, à des degrés variables, action, dépaysement, exotisme, mystère et suspense ; il met en avant les valeurs de courage, d'audace, de loyauté et de justice. Il est essentiellement au service de l'action et délaisse la complexité psychologique du héros et le réalisme du contexte. Il est le plus souvent sous-tendu par une morale positive défendant les valeurs de la civilisation occidentale, où le bien l'emporte sur le mal et où le héros l'emporte sur les méchants. Dans le roman d'aventures, on rencontre deux types d'aventuriers. Il y a d'abord ceux qui sont projetés dans l'aventure par des événements extérieurs. Ceux-ci se trouvent dans une situation qu'ils n'ont pas choisie et luttent pour survivre et s'en sortir. Leur parcours est individuel et initiatique comme celui des orphelins et enfants abandonnés et maltraités : *Oliver Twist* (Dickens, 1838) ; *Sans famille* (Malot, 1878) ; etc. *Robinson Crusoé* (Defoe, 1719) est emblématique de ce type de roman à la fois roman d'aventures et roman d'apprentissage. Ensuite, il y a un deuxième type d'aventuriers, ceux qui partent, de leur propre initiative, en quête d'aventures, comme Jim Hawkins dans *L'Île au trésor* (Stevenson, 1883). Le roman d'aventure a longtemps été étiqueté comme un genre populaire appartenant à une littérature de second ordre, méprisée par les élites cultivées, acceptable seulement pour la jeunesse. L'objectif avoué du divertissement était mal vu des esprits sérieux et religieux qui y voyaient une évasion frivole et dangereuse. De plus, on a aussi critiqué la médiocrité de son écriture et son aspect superficiel. Mais, grâce à sa parution sous forme de roman-feuilleton (*Le Comte de Monte-Cristo* d'Alexandre Dumas, 1844-1846 ; *Les Mystères de Paris*, Eugène Sue, 1842-1843) et à l'édition de collections nombreuses et souvent illustrées (comme les œuvres de Jules Verne chez Hetzel), le roman d'aventures connaît un développement extraordinaire et gagne un lecteur croissant dans le reste de la population qui accède progressivement à la lecture. Il connaît son âge d'or en Europe entre 1850 et 1950, en France et en Angleterre, en particulier, au moment de l'établissement des empires coloniaux. De célèbres auteurs de romans d'aventure ont marqué l'histoire du genre comme Walter Scott, Alexandre Dumas père, Fenimore Cooper, Robert Louis Stevenson, Jules Verne, Rudyard Kipling ou Joseph Conrad, etc.

N°5 : Le roman social

Savez-vous ce qu'on appelle le roman social ?

Le roman social est un récit qui dénonce, généralement par le biais d'une fiction réaliste, des problèmes sociaux et leurs effets sur les personnes ou groupes qui en sont victimes. Ceux-ci sont issus des classes populaires : la classe ouvrière le plus souvent, mais aussi la paysannerie. L'âge d'or du roman social est le XIX^e, siècle où il est devenu un instrument privilégié d'investigation de la réalité sociale. En effet, alors que la révolution industrielle bouleverse l'ordre de la société, avec la redistribution des richesses en faveur de la bourgeoisie, les migrations vers les villes, l'apparition de la classe ouvrière et l'évolution des mœurs, de nombreux problèmes sociaux apparaissent, dont plusieurs écrivains se font les porte-paroles. Des auteurs parmi les plus importants du siècle (Balzac, Stendhal, Hugo, Sans et Zola) signent des ouvrages que l'on pourrait qualifier de romans sociaux. Parmi les thèmes les plus fréquents, on trouve l'injustice sociale avec la pauvreté (famine, chômage, prostitution, etc.), les mauvaises conditions de travail, les problèmes de santé (mortalité infantile, alcoolisme, etc.), la violence sous toutes ses formes et la criminalité.

Textes des « Clin d'œil »

N°1 : L'origine du mot « enfant »

Le mot *enfant* vient du mot latin « infans », constitué du privatif « in » et du verbe « fari » (« parler ») et qui signifie « celui qui ne parle pas ». Cette origine explique sans aucun doute que, dans l'Antiquité, l'enfant ait un statut de non citoyen.

N°2. L'origine du mot « mignotage »

A l'origine, il y a l'adjectif *mignot* (*mignotte*) (daté de 1225) qui signifie « joli, agréable ». Au XV^e, a été créé le verbe familier *mignoter* (daté de 1400) qui signifie « dorloter, caresser, entourer d'attentions et de soins délicats ». A cette époque, l'adjectif *mignot* a été remplacé par *mignard* et *mignon*. Du verbe *mignoter*, sont dérivés deux noms familiers : *mignotage* (« action de mignoter ») et *mignoterie*s (« coquetteries, gracieuses, minauderies »).

N°3 : Littérature de jeunesse et autres expressions

Le terme même de *littérature de jeunesse* est une expression assez récente. Pendant des siècles, il n'y a eu aucun terme spécifique pour désigner ce que lisent les enfants. Par contre, au XIX^e, on rencontre toute une série d'expressions :

- *livres d'éducation* pour désigner, au début du siècle, tous les écrits à destination de la jeunesse,
- *livres d'enfants*, vers le milieu du siècle,
- *littérature enfantine*, dans la seconde moitié du XIX^e siècle.

Ce n'est qu'au XX^e, au début des années 1980, que l'on voit apparaître l'expression *littérature d'enfance et de jeunesse*, qui va s'élargir à la petite enfance (l'âge où on ne lit pas encore seul) et à l'adolescence.

N°4 : Le titi parisien

Le mot *titi* est un mot populaire de formation enfantine, sans doute par la réduplication du radical « tit » dans le mot « petit ». L'expression *titi parisien* est une expression familière pour désigner un enfant de Paris, déluré, dégourdi, farceur, ayant une connaissance approfondie de Paris, de ses rues et de ses habitants. L'archétype du titi parisien est Gavroche, héros des *Misérables* de Victor Hugo. Sa silhouette a été immortalisée grâce aux *Scènes populaires* dessinées par le caricaturiste Henry Monnier.

N°5 : L'autofiction

Le terme *autofiction* a été créé, en 1977, par l'écrivain Serge Doubrovsky, qui l'a employé sur la 4^e de couverture de son livre *Fils*. Il est actuellement très répandu et désigne un détournement fictif de l'autobiographie, c'est-à-dire un récit d'événements pris dans la vie de l'auteur et, présentés sous une forme plus ou moins romancée.

Quiz sur le thème de notre corpus

Questions

1. Qu'était le *mignotage* ?
2. Quand l'Assistance publique a-t-elle été créée ?
3. Quels sont les deux romans devenus les modèles du roman de jeunesse ?
4. Quel est l'enfant-martyr de notre corpus ?
5. Citez deux jeunes garçons de notre corpus qui ont été maltraités par leur mère.
6. Quelles sont les héroïnes dans notre corpus ?
7. Quel enfant de notre corpus est un enfant héroïque ?
8. Quel enfant-héros de notre corpus n'a pas réussi à entrer dans l'âge adulte ?
9. Citez deux enfants-hors-la loi dans notre corpus.
10. Quel enfant-héros n'est pas un enfant-victime, mais un véritable aventurier ?

Réponses

1. Le fait de considérer l'enfant comme une source d'amusement et de détente pour l'adulte.
2. Par décret du 19 janvier 1811.
3. *Télémaque, fils d'Ulysse* de Fénelon et *Robinson Crusoé* de Defoe.
4. Gwynplaine (dans *L'Homme qui rit*)
5. Jacques Vingtras (dans *L'Enfant*) et Poil de carotte
6. Alice (dans *Alice au pays des merveilles*), Cosette (dans *Les Misérables*) et Sophie (dans *Les Malheurs de Sophie*)
7. Gavroche (dans *Les Misérables*)
8. Le Petit chose
9. Jacquou (dans *Jacquou le croquant*) et Gavroche (dans *Les Misérables*)
10. Jim (dans *L'Île au trésor*)

Madeleine ROLLE-BOUMLIC

Novembre-Décembre 2016